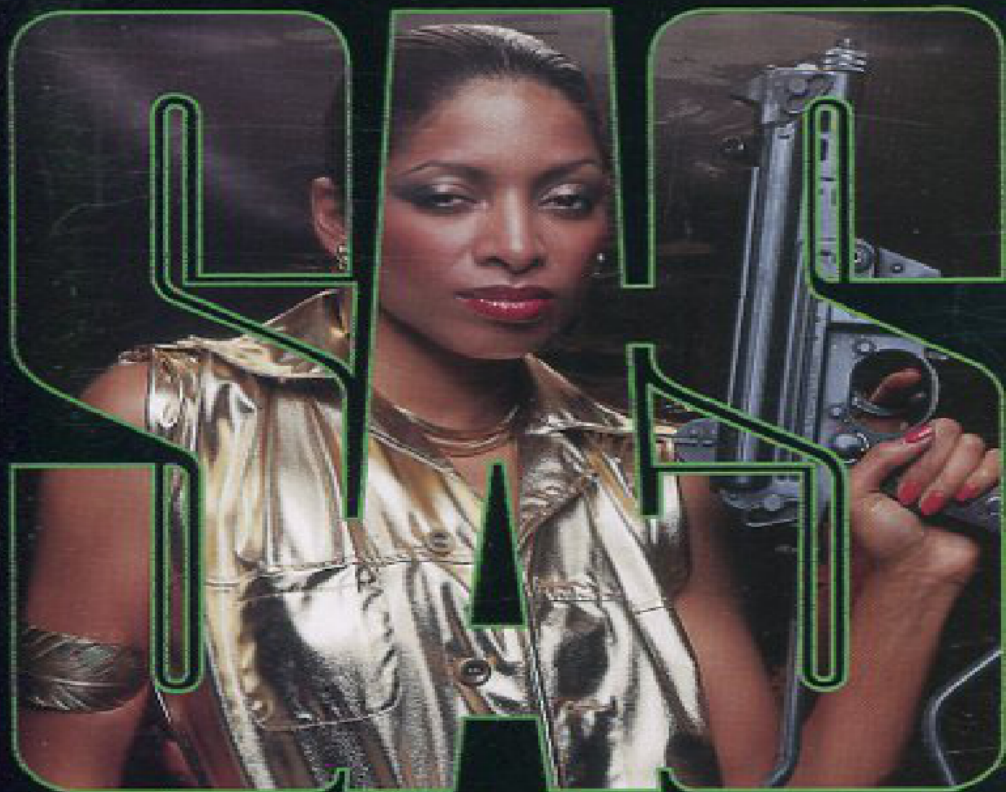


SAS [057] – Duel à Barranquilla

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



DUEL À BARRANQUILLA

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS 057

DUEL À BARRANQUILLA

PLON

Conseiller technique pour les armes Gérard P. Alloncle P.D.G. de
Raymond Gérard S.A.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2006.

ISBN 2-84267-800-1

CHAPITRE PREMIER

Le vieux DC 7 argenté, sans autre marque distinctive que son immatriculation américaine, filait plein sud, à 3 000 pieds au-dessus de la mer des Caraïbes, secoué par de brutales rafales, reste du typhon « David ». Le grondement, assourdissant, des quatre Pratt & Withney à plein régime, faisait trembler les tôles du fuselage à arracher tous les rivets. Ce qui ne semblait guère gêner les deux uniques occupants de la cabine. Celle-ci ne comportait qu'un rang de sièges à l'avant, le reste était un espace vide, avec des sangles, destinées à l'arrimage de la cargaison, pendant des parois comme une forêt de lianes.

Les deux hommes, vautés dans les fauteuils de tissu bleu élimé, étaient l'opposé l'un de l'autre. Manuel Fuego, brun jusqu'à la pointe des sourcils, trapu, costaud, avec des traits rudes de paysan latino-américain. Jack Dade, fin et blond avec une moustache de danseur mondain et des cheveux ondulés, presque filiforme, les pieds chaussés de « boots » de cow-boy. La crosse d'un automatique Mauser glissé dans sa ceinture sortait au-dessus de son rein droit. Un brusque trou d'air fit plonger le DC 7 de trente pieds. Les vieux moteurs rugirent de plus belle, l'appareil sembla prêt à se désintégrer, trembla et parvint à reprendre sa ligne de vol. Jack Dade passa une main aux ongles sales sur son visage inondé de sueur.

— *Shit !*⁽¹⁾ On va finir par se casser la gueule.

Il essaya de regarder par le hublot, n'aperçut que l'obscurité de la nuit. On ne distinguait même pas la mer. Il se leva et poussa la porte du cockpit, éclairé par la faible lueur verdâtre des instruments de bord. L'équipage se composait de deux hommes, un commandant de bord et un navigateur-second pilote. Pas de radio. Sur ce genre de vol, on ne communiquait pas beaucoup. Jack Dade se pencha sur le pilote.

— Alors, on arrive bientôt ?

Le pilote leva vers lui un visage envahi par la barbe, gris de fatigue. Ses yeux bleus semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites. S'il n'avait pas pris au Vietnam la mauvaise habitude de se shooter à l'héroïne, il serait probablement commandant de bord de « 747 ». Divorcé, ayant perdu sa licence, il traînait à Miami, essayant de réunir la pension alimentaire de ses gosses. Sachant que chacun de ses voyages pourrait être le dernier... Il alluma et posa l'index sur la carte fixée sur son genou droit, désignant un point en pleine mer, au nord de la Colombie.

— On est là, dit-il d'une voix traînante. On sera à la verticale de la côte, à une soixantaine de miles au nord-est de Riohacha dans vingt

minutes. Ensuite, il faut compter encore quinze minutes d'approche. Si tout se passe bien...

Jack Dade regarda le ciel noir à travers le cockpit et passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— On doit nous entendre de loin, remarqua-t-il.

Le pilote eut un ricanement désabusé.

— C'est pas grave ! Ils n'ont pas de radar et seulement deux T.33. Ils volent rarement de nuit.

De Barranquilla, au sud, à Puerto Gallinas, à l'extrême pointe nord de la presqu'île de Guajira constituant le nord de la Colombie, l'espace aérien était interdit, sauf autorisation donnée de Bogota. Les pistes clandestines poussaient comme des champignons dans la savane pour accueillir les innombrables avions faisant le trafic de la drogue. Les autorités en saisissaient des dizaines par an, mais il en passait dix fois plus. Toute la région collaborait joyeusement au trafic, les militaires et les policiers, grassement payés, réagissaient mollement, et il fallait vraiment beaucoup de bonne volonté aux trafiquants pour se faire prendre. Mais, pour Jack Dade, c'était son premier voyage et il éprouvait une certaine appréhension.

Le pilote réduisit légèrement les gaz et le DC 7 plongea encore plus vers la mer. Ils avaient décollé d'un petit aéroport voisin de Miami quatre heures plus tôt, avec un plan de vol totalement fantaisiste pour Curaçao. D'abord cinq cent cinquante miles sud-ouest en longeant Cuba jusqu'à Great Inagua, puis la plongée de sept cents miles plein sud au-dessus de Haïti et, ensuite, de la mer des Caraïbes. Si tout se passait bien, ils se poseraient, de retour en Floride, vers cinq heures du matin. Du côté américain, le retour était le plus dur. Les Coast Guards, ce n'étaient pas les Colombiens... Jack Dade demeura debout derrière le pilote, écarquillant les yeux pour essayer d'apercevoir quelque chose à travers le pare-brise.

Près d'une demi-heure s'écoula. Le pilote consultait sa carte de plus en plus fréquemment. Dehors, c'était toujours le noir absolu.

— On arrive ? demanda anxieusement Jack Dade.

— On devrait voir le balisage d'ici dix minutes, fit le pilote. Vous feriez mieux de retourner vous asseoir et d'attacher vos ceintures. Ce n'est pas Miami Airport. On risque d'être secoués...

— OK, OK, répliqua Jack Dade. Vous connaissez la piste ?

Le pilote s'arracha un rire rocailleux devant cette énormité.

— La piste ! explosa-t-il. Ils doivent être en train de la finir, connard ! Faut espérer qu'ils ont pas trouvé trop de merde, sinon on s'éclate. Allez, tirez-vous, j'ai du boulot.

Jack Dade recula, la gorge sèche. Le temps de regagner son siège, l'avion avait encore perdu cinquante pieds. Il lui sembla que c'était encore plus sombre en dessous du DC 7. Maintenant, ils se trouvaient

au-dessus de la Colombie. Manuel Fuego, attaché à son fauteuil, fumait nerveusement un infect cigarillo. Jack Dade s'effondra sur son siège et serra sa ceinture de sécurité à se couper la respiration. Se jurant qu'on ne le reprendrait plus à une connerie pareille. Se poser clandestinement, de nuit, sur une piste improvisée, avec un avion et un pilote qui n'étaient pas de toute première fraîcheur... Le DC 7 descendit encore, le grondement des moteurs se fit plus aigu. Il se mit à rouler dans les trous d'air. Un bruit nouveau plongea Jack Dade dans la terreur. Le train d'atterrissage descendait. Il regarda le hublot.

Toujours pas de lumière dessous. Merde de pays.

*

* *

— *Mas rapido, hombres, mas rapido !*⁽²⁾

Armé d'un porte-voix, un revolver suspendu au bout d'une longue cartouchière lui battant la cuisse, le contremaître dirigeait le conducteur d'un gros bulldozer qui rugissait, éclairé par les phares de trois camions. L'engin avait plus ou moins déblayé en deux heures une piste rudimentaire de six cents mètres de long, en pleine savane. Derrière lui, un « scraper » avait balayé les pierres et achevé d'aplanir. Une vingtaine d'hommes achevaient d'arracher les racines et de dégager les derniers débris. D'autres veillaient sur les camions. Pour arriver à cet endroit perdu, il fallait trois heures de piste à partir de Uribia, petit bourg perdu au cœur de la Guajira. Le bulldozer repoussa un monceau de terre et s'arrêta. D'un geste, le contremaître fit stopper les moteurs des camions et leva la tête vers les étoiles. Un faible bourdonnement se faisait entendre, venant du nord.

— *El avion !*

Le contremaître partit en courant vers l'autre extrémité de la piste. À côté d'un camion se trouvait un petit hélicoptère Bell. Son passager, appuyé au bulbe en plexiglas de la cabine, tirait sur un long cigare. Impressionnant avec son corps très massif, énorme. De gros yeux, des narines épatées, les traits tombants, imprégnés de dignité ; les cheveux bouclés très noirs lui donnaient une tête d'empereur romain, à la peau sombre.

— Allume les balises, ordonna-t-il. Dès que l'avion est posé, tu éteins tout.

— *Muy bien, Señor Esteban*, répondit le contremaître.

Il repartit en courant. Les camions manœuvraient déjà pour que leurs phares éclairent la piste improvisée. Le grondement augmentait. Invisibles dans l'obscurité, le long de la piste menant à Uribia, une douzaine d'hommes armés de fusils d'assaut belges étaient embusqués, prêts à repousser une improbable incursion de l'armée. Les risques venaient plutôt des interceptions des camions chargés de baliser la piste avant l'opération. Dans ce cas-là, les avions tentaient de se poser

avec leurs seuls phares d'atterrissage ou repartaient. La Guajira était parsemée de carcasses rouillées de contrebandiers malheureux... Le contremaître hurlait ses ordres, tout excité. Il était très rare qu'un homme aussi important qu'Esteban Contador, un des plus riches parmi les *marimberos* (3) se déplace en personne pour une opération de routine : le chargement de quelques tonnes de *marimba*(4), comme il y en avait dix fois par nuit. Pendant la saison de la récolte, dès que l'obscurité se faisait, des dizaines de balisages piquetaient la Guajira, comme des feux de la Saint-Jean. Mais, cette nuit, le *marimbero* était venu accueillir deux *gringos* importants, des trafiquants venus discuter d'une affaire future. Le rugissement des moteurs de l'avion devint assourdissant. Il surgit soudain très bas, passa au-dessus de la piste, train sorti, puis s'engloutit dans l'obscurité, virant pour toucher la piste.

Le contremaître guetta son retour. L'appareil arriva, presque dans l'axe de la piste. Deux gros yeux blancs surgirent de ses ailes : ses phares d'atterrissage. Ceux des camions n'éclairaient pas trop mal. Les roues du DC 7 touchèrent le sol dans une gerbe de poussière, et aussitôt le pilote inversa le pas des hélices.

Le DC 7 cahota sur la piste improvisée, soulevant des flots de poussière qui le nimbaient d'un halo surnaturel. Enfin, dans un ultime grincement de freins, il stoppa à une dizaine de mètres de l'extrémité de la piste. À grands coups de moteurs, le pilote entreprit de lui faire faire demi-tour, prêt à repartir. Les camions roulaient déjà vers l'avion.

Le DC 7 s'immobilisa, moteurs au ralenti. La porte latérale s'ouvrit, et le pilote sauta à terre pour aller inspecter ses pneus. Rassuré, il se redressa et interpella le contremaître.

— *Move your ass !*(5) Je ne veux pas passer la nuit ici...

Ou le reste de ses jours dans la prison de Riohacha. L'amende pour un atterrissage illégal était de cinq millions de pesos. Si on ne pouvait pas la payer, les Colombiens appliquaient la contrainte par corps à raison de cent pesos par jour. On en prenait à peu près pour cent trente ans...

Les *peónes* s'affairaient déjà autour des trappes de chargement. D'autres approchaient les ballots de marimba.

Les passagers du DC 7 sautèrent à terre. Jack Dade avait un attaché-case à la main, contenant le paiement du chargement. On ne faisait pas crédit, et les traites étaient inconnues dans cette branche. Une fois l'avion chargé, les Colombiens ne voulaient plus rien savoir. Le contremaître s'approcha des deux passagers et cria pour surmonter le fracas des moteurs.

— *Hombres*, le señor Esteban vous attend.

Entre eux, les Colombiens appelaient Esteban Contador,

« El Gordo », le Gros. Mais c'eût été un manque de respect puni de mort de faire mention de ce surnom devant un *gringo*. Esteban Contador était plus massif qu'obèse, avec une carcasse d'un mètre quatre-vingt-dix, des cuisses comme des jambons, un torse enrobé de graisse et sa tête d'empereur romain un peu fripée. Les traits mous et la bouche sensuelle étaient démentis par la dureté du regard. Un regard boueux et inexpressif de saurien cruel.

La plupart du temps, il s'exprimait d'une voix douce et basse. Mais quand il avait abusé de la vodka, sa boisson favorite, ses yeux s'injectaient de sang, et il pouvait être très dangereux. Une demi-douzaine de lourdes chaînes d'or jouaient à cache-cache avec les poils bouclés de sa poitrine, symbole de sa réussite. Son père, qui n'arrivait pas à y croire, tenait encore un bureau minable de change à Barranquilla dans la Calle 35, en plein centre.

Pourtant, Esteban Contador était un des hommes les plus riches du pays. Chaque semaine, il entassait un peu plus de dollars dans l'énorme chambre forte de sa villa de Puerto Colombia, sur la côte atlantique. Des dollars qui ne lui servaient pas à grand-chose. Il ne pouvait pas sortir de Colombie sans être immédiatement arrêté par une douzaine de polices... Il s'était fait construire une villa pour un million de dollars, avait acheté une Rolls dont il n'aimait pas se servir parce qu'elle n'était pas blindée et un hélicoptère où il mourait de peur. De temps en temps, pour dépenser un peu, il donnait des fêtes grandioses, faisant venir des orchestres des USA à prix d'or. Personne n'osait boudier ses invitations en dépit de sa mauvaise réputation. El Gordo était extrêmement susceptible, allant même jusqu'à récupérer des invités récalcitrants à la pointe de ses *pistoleros*.

Ce qu'il préférait réellement, c'était se saouler à la vodka pure, arrosée de temps en temps d'un verre d'eau, en mangeant des boulettes de viande aux piments, avant de se faire administrer une bonne fellation par la salope tropicale de service. Ou de faire précéder sa gâterie par une bonne fumette de *marimba*. Par un respectable instinct professionnel, El Gordo goûtait ce qu'il vendait... Il avait même surnommé son penthouse de Barranquilla avec vue imprenable sur la rivière limoneuse qui encerclait la ville, *Le Concorde*.

Tellement il y planait haut...

Le reste du temps, il continuait à faire de l'argent comme une planche à billets détraquée. Sachant qu'un jour ses concurrents ou les hommes sans cœur de la *Drug Enforcement Administration* auraient sa peau. Comme Auguste Ricord que les Américains avaient été chercher au fond du Paraguay pour le boucler dans un pénitencier de l'État de New York.

Les yeux mi-clos, la chemise ouverte jusqu'à la ceinture à cause de la chaleur humide, Esteban Contador observait le chargement du

DC 7. Le général Angel Costas Peredo, responsable de la répression du trafic de drogue allait pouvoir ajouter une pièce à sa villa de quinze millions de pesos. Les *peónes* s'affairaient dans la lueur des phares, jetant les ballots à l'intérieur du DC 7. Les deux pilotes les arrimaient au fur et à mesure grâce aux sangles. En sueur, eux aussi, torse nu dans la chaleur humide et suffocante.

Esteban Contador tira une dernière bouffée de son cigarillo et le jeta. Les deux passagers de l'avion s'approchaient escortés du *cacique*(6) Ignorant la main tendue de Jack Dade, El Gordo le serra sur son cœur, à la mode espagnole. Il fit de même avec Fuego, bredouillant quelques mots de bienvenue.

Jack Dade lui tendit son attaché-case.

— *The money is there*(7).

Esteban Contador prit l'attaché-case et, sans l'ouvrir, le jeta dans la cabine de l'hélicoptère.

— *Muchas gracias*, dit-il poliment.

Les deux hommes restaient en face du *marimbero*, attendant la suite. Ils étaient entièrement entre ses mains. Esteban Contador esquissa un sourire.

— Dès que l'avion sera parti, *vamos...* Je vous ai retenu des chambres au *Royal Lebolo*.

Il y avait quelques îlots de luxe, à Barranquilla.

Mais à part les *marimberos*, tout le monde crevait tranquillement de faim. La seule viande qu'un enfant avait une chance raisonnable de mâcher, c'était du rat, nourri sur les docks de Magdalena, et encore, il n'était pas toujours frais.

Le chargement était presque terminé. Douze tonnes de marijuana. Les derniers ballots avalés par les trappes, les *peónes* bouclèrent les portes latérales du DC 7. Les moteurs rugirent et les phares se rallumèrent, éclairant le bout de la piste et la savane maigrichonne. Le DC 7 fit un point fixe assourdissant, soulevant de nouveau des nuages de poussière et s'élança d'un coup. Les roues s'arrachèrent juste en bout de piste après 1 800 mètres et il commença à grimper lourdement, virant tout de suite vers le nord.

Très vite, il fut avalé par l'obscurité et le bruit de ses moteurs se noya dans le grondement des camions. Il avait encore un long et difficile chemin à parcourir jusqu'à la Floride. Mais ce n'était plus l'affaire d'Esteban Contador.

Les *peónes* remontèrent dans les camions qui s'éloignèrent un par un. Vides. Il leur faudrait la nuit pour regagner Riohacha, un peu plus au sud, charger d'autres livraisons. Bientôt, il ne resta plus que l'hélicoptère et une grosse jeep Cherokee noire, climatisée, au cas où l'hélicoptère tomberait en panne. Les gardes du corps du *marimbero* étaient venus avec lui. Ce dernier, étrangement, ne semblait pas

décidé à bouger. Il fixait le ciel noir, là où le DC 7 avait disparu. Il bâilla longuement, puis baissa les yeux vers les deux hommes qui attendaient en face de lui.

— C'est une belle nuit, fit-il. Beaucoup d'étoiles. Un peu trop chaud. Un beau temps pour les lézards.

Jack Dade et Manuel Fuego échangèrent un regard surpris. Ne voyant pas où le Colombien voulait en venir. Pour eux, la nuit était dégueulasse, humide et pesante. Pleine de chenilles volantes au contact immonde, de millions de moustiques, de crabes de terre, de libellules venimeuses. El Gordo, les paupières légèrement soulevées sur ses gros yeux inexpressifs, se tourna vers Jack Dade.

— Vous savez comment on dit « lézard » en espagnol ?

L'Américain resta muet. Cela dépassait son vocabulaire. Manuel Fuego, qui, lui était né à Cuba, ne put s'empêcher de répondre.

— *Lagarto... Porqué ?*

Esteban Contador inclina la tête avec un sourire de crocodile.

— *Si, si, Lagarto...* Toi tu sais ce que cela peut vouloir dire...

Jack Dade écoutait sans comprendre. Il vit les traits du Cubain se figer brusquement. Le Colombien le fixait de ses yeux globuleux, avec une expression inquiétante. C'est pourtant d'une voix douce qu'il laissa tomber :

— Vous êtes des lézards, tous les deux... De grands vilains lézards.

Jack Dade comprenait de moins en moins, mais il sentait monter le danger. Automatiquement son bras droit partit vers sa ceinture, dans son dos, pour y pêcher le Mauser. Il n'eut pas le temps d'effleurer la crosse. Avec une rapidité étonnante pour un homme de son poids, Esteban Contador avait bougé. Sa main droite plongea derrière lui sur la banquette de l'hélicoptère, et reparut armée d'une machette qu'il abattit de haut en bas sur le bras de Jack Dade.

Celui-ci n'eut même pas le temps de reculer. La lame aiguisée comme un rasoir lui trancha le poignet en diagonale, emportant un morceau de chemise avec. S'il ne l'avait pas vu, il ne l'aurait pas cru : il continuait à sentir sa main. Puis un jet de sang jaillit, inondant le pantalon d'Esteban Contador. Une sensation de brûlure atroce fit vaciller Jack Dade. Comme un rêve, il entendit le Colombien lancer :

— *Gringo*, chez nous, *lagarto*, ça veut dire sale bête. Une bête qui vous trahit.

De la main gauche, Jack Dade essaya de comprimer ses artères ouvertes, puis un vertige le terrassa. Il eut l'impression qu'on tirait brutalement un voile noir entre le Colombien et lui. Manuel Fuego, blanc comme un suaire, n'avait pas bougé.

Larry Farmer regarda d'un œil torve le village qui défilait le long de la route, écrasé de chaleur ; quelques maisons de torchis et une *tienda*. Un cahot plus brutal l'arracha à sa rêverie. Sa Dodge n'avait plus de ressorts depuis longtemps et la route entre Maicao et Uribia était semée de véritables pièges à autobus, comme la jungle recèle des pièges à éléphants. Depuis Uribia, ils roulaient sur une piste coupée d'ornières profondes. Devant lui, la Land-Rover militaire semblait décoller du sol à chaque ornière, mais eux avaient l'habitude. Depuis un long moment, seul un filet de vapeur sortait de la climatisation de la Dodge et la température à bord de la voiture était celle d'un four de boulanger.

— Putain de pays ! grommela le consul américain à Barranquilla.

Tant pis si le chauffeur l'entendait. Et tant mieux si on l'expulsait de Colombie. Avec ses cheveux en brosse, sa grande carcasse de sous-officier de carrière et ses traits taillés à coups de serpe, le consul ressemblait à tout sauf à un diplomate. Mais à Barranquilla, la diplomatie prenait des airs insolites. Le plus clair de son travail consistait à disputer aux autorités colombiennes des citoyens américains, tous coupables du même délit : contrebande de drogue. Seuls les quantités et les lieux variaient. Les histoires, jamais. Erreur de navigation et un copain qui vous demande de sortir des paquets du pays...Aucune importance : le tarif était le même qu'on se pose en Concorde ou en Beechcraft dans la zone interdite. Une amende de cinq millions de pesos ou plus d'une centaine d'années en prison. Le malheureux Larry Farmer passait son temps à reconforter des individus qu'il aurait évités en changeant de trottoir s'il les avait rencontrés dans son pays.

De son bureau situé au dixième étage d'un building lépreux du Paseo Simon Bolivar, il surveillait sa population pénale en souhaitant être ailleurs.

Pour une fois, il n'allait pas visiter une prison, mais le paysage ne valait guère mieux. Ils avaient volé en Piper jusqu'à Maicao, bourgade de contrebandiers tout près de la frontière vénézuélienne, où on avait mis la Dodge à sa disposition. Par un étrange mystère, il n'y avait que des Dodge en Colombie... Toutes plus pourries les unes que les autres... Résigné, étouffant, Larry Farmer finit par baisser sa glace et reçut aussitôt une bouffée d'air brûlant et humide en plein visage.

Après le village, la savane reprit, pelée, déserte, écrasée de soleil. Dans cette partie de la Guajira, il y avait des centaines de pistes d'atterrissage clandestines, créées en quelques heures au bulldozer et abandonnées aussitôt. Des barrages militaires arrêtaient sur les grands axes les véhicules suspects, c'est-à-dire tout ce qui roulait. Un ciel blanc et lourd écrasait l'horizon. La Dodge accéléra, avançant par

bonds comme un cabri. Puis la Land-Rover tourna à gauche en pleine savane, suivant un vague sentier. Encore un quart d'heure de supplice pour Larry Farmer qui avait l'impression que ses articulations se démontaient.

Enfin, la Land-Rover stoppa au bord d'un long ruban ocre. Une des innombrables pistes clandestines. Larry Farmer s'extirpa de la Dodge, la chemise collée à son dos par la sueur et déplia ses membres douloureux. Le capitaine colombien vint vers lui.

— *Señor Consul*, ils sont là-bas, annonça-t-il. On ne peut pas y aller avec la voiture.

L'air était brûlant et humide, Larry Farmer se tordait les pieds sur les pierres du sentier. Il aperçut à une cinquantaine de mètres, un arbre rabougri, une sorte de cactus, tout près de la piste. On distinguait encore sur celle-ci les traces des roues d'un avion. Le consul s'essuya le front avec son mouchoir. Un étrange bourdonnement commençait à emplir ses oreilles. Il se demanda brusquement s'il n'était pas en train d'attraper une insolation.

Après avoir parcouru vingt mètres de plus, il comprit ce qu'était ce bruit insolite. Des milliers de mouches tournaient autour de l'arbre près duquel se tenaient quelques soldats. Le capitaine se retourna.

— Les voilà, *Señor Consul*.

Larry Farmer s'arrêta à quelques mètres de l'arbre, retenant une nausée. La bouche soudain sèche.

Deux hommes étaient attachés au tronc rugueux, côte à côte, à l'aide de fines cordelettes. Morts tous les deux. Un des deux n'avait plus de main droite. Son poignet se terminait par un moignon couvert de mouches. Mais ce n'était pas le plus horrible. Les deux hommes avaient été égorgés d'une oreille à l'autre. De longues plaies disparaissant sous les mouches, elles aussi. Le sang faisait aux morts un plastron noirâtre. Les bouches étaient mutilées, elles aussi, ouvertes d'une joue à l'autre. Larry Farmer, dominant son dégoût, se pencha vers les deux corps suppliciés. Quelque chose de noir émergeait de chaque blessure, comme une étrange protubérance.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le consul américain.

L'officier colombien précisa d'une voix dépourvue d'émotion :

— C'est leur langue, *Señor Consul*. Ils l'ont coupée et ils l'ont mise là...

Il semblait apprécier en connaisseur ce raffinement de cruauté.

Larry Farmer sentit son estomac se retourner. Mais il devait accomplir son devoir.

— Cela a-t-il une signification ? demanda-t-il.

L'officier hésita légèrement avant de répondre.

— Heuh, oui, *señor*. C'est une coutume chez les *marimberos* de faire ça à ceux qui les ont trahis, aux indicateurs de la police. Mais

pour ces hommes-là, je ne comprends pas, ils étaient des leurs...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Vous avez leurs passeports ? demanda Larry Farmer.

— *Claro que si, Señor Consul.*

L'officier tendit deux passeports verts au consul qui les prit et les examina. Des passeports ordinaires. Manuel Fuego et Jack Dade. Tous les deux de Miami, Floride. Les photos correspondaient. Bien entendu, il n'y avait pas de visa d'entrée en Colombie. L'un indiquait « employé », l'autre « représentant ». Comme d'habitude.

— Où étaient-ils ?

— À côté des corps, *Señor Consul*, c'est la raison pour laquelle nous vous avons prévenu...

— Bien sûr, bien sûr, fit Larry Farmer. OK, je crois que vous pouvez détacher les corps. Bien entendu, vous n'avez aucune idée de ceux qui ont pu commettre ces crimes atroces ?

Le capitaine secoua la tête.

— Aucune. *Señor Consul*, nous avons interrogé quelques paysans. Ils ont entendu du bruit la nuit dernière. Un avion, mais ils n'ont pas osé sortir. Nos barrages n'ont rien intercepté...

— C'est maigre, remarqua l'Américain.

Lui savait déjà autre chose, grâce à son réseau d'informateurs. Cette nuit-là, l'hélicoptère d'Esteban Contador s'était envolé pour une destination inconnue. Son plan de vol déposé trois jours plus tôt indiquait Valledupar, une ville de l'intérieur, mais il ne s'y était jamais posé. Officiellement, il avait dû faire demi-tour, après une avarie de rotor. Mais à quoi bon tenter l'impossible ? Esteban Contador était trop riche pour être inquiété. Tout Barranquilla savait qu'il payait les études aux USA des trois fils du général Angel Costas Peredo, commandant la répression antidrogue... Il jeta un coup d'œil écoeuré aux deux corps.

Pourquoi ces deux Américains étaient-ils venus mourir si loin de chez eux de cette façon horrible ? Encore une sombre histoire de drogue. Empochant les passeports, il fit demi-tour, repartant vers la Dodge. Poursuivi par le bourdonnement des mouches.

Pourvu que l'air climatisé soit réparé, sinon, il allait souffrir le martyr jusqu'à Maicao. Sans compter ensuite le rapport sur les deux morts pour l'ambassade de Bogota. Sale métier. Avant d'entrer dans la Dodge, il se retourna. Les corps étaient maintenant à terre recouverts d'une couverture. Machinalement, Larry Farmer se signa, vieux relent de catholicisme. Il ne se ferait jamais à la cruauté de ce pays. C'étaient vraiment des sauvages.

Mais pourquoi avoir tué ces deux Américains ?

CHAPITRE II

— Son Altesse Sérénissime désire-t-elle prendre le café dans la bibliothèque ?

Elko Krisantem était entré sans bruit, glissant sur le parquet impeccablement ciré de la petite salle à manger du château de Liezen qu'utilisait Malko lorsqu'il était seul ou en tête-à-tête, comme aujourd'hui. Ce dernier interrogea du regard Alexandra, sa fiancée de toujours, assise en face de lui.

— Nous sommes bien ici, dit-elle avec une certaine froideur.

Malko n'insista pas. Secrètement dépité. Il avait terminé bien des déjeuners avec Alexandra d'une façon fort agréable dans cette bibliothèque.

Elko Krisantem, le fidèle majordome de Malko, réapparut avec un plateau. Prenant un guéridon, il l'approcha d'un grand lit encastré dans une alcôve, sur un panneau de la pièce. Jadis, c'était une chambre à coucher. Malko l'avait transformée en salle à manger, y laissant le lit.

Le maître d'hôtel se retira. Alexandra, après une petite hésitation, repoussa sa chaise, se leva et lissa sa jupe de cuir noir boutonnée devant, tombant sur des bottes faites d'un cuir si souple qu'on pouvait le froisser dans la main. Ses longs cheveux blonds cascadaient sur un chemisier d'une blancheur virginale, contrastant avec son magnétisme sexuel. Elle et Malko ne s'étaient pas vus depuis quelques semaines, à cause de ses voyages et aussi du relâchement de leurs relations. Malko n'arrivait pas à dire adieu à sa vie d'aventures, et Alexandra le voulait pour elle toute seule.

Celle-ci s'approcha du lit, sans s'y asseoir, regardant un paquet de documents posé dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Elle se pencha, se déhanchant légèrement, dans une position involontairement provocante. Malko sentit son ventre s'enflammer. Alexandra exerçait toujours sur lui la même fascination. Il s'approcha, posa une main sur la hanche ronde serrée dans le cuir souple et ressentit aussitôt une émotion délicieuse. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas fait l'amour avec Alexandra.

— C'est un devis pour obturer tous les soupiraux du château, expliqua-t-il. Afin d'économiser l'énergie. Le fuel coûte de plus en plus cher. Nous sommes en août, mais en novembre il va commencer à faire vraiment froid.

Malko poussa en hâte les papiers, et Alexandra s'assit de biais. Il

s'installa à côté de la jeune femme. Les trois derniers boutons de la jupe de cuir étaient déboutonnés, découvrant une partie des cuisses gainées de noir. Malko posa le bout des doigts sur le genou rond et soupira intérieurement. Alexandra n'était pas encore retournée à l'état sauvage : elle portait des bas et non des collants. Elle leva les yeux sur lui et demanda d'une voix volontairement froide :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Son regard désignait la main posée sur elle. Malko quitta le genou, et ses doigts filèrent le long du nylon, atteignant la lisière d'un bas.

— Je te retrouve, dit-il. Et j'aimerais t'emmener à cette chasse au chevreuil.

Il étouffait de désir. Ses doigts défirent un bouton et la jupe droite s'écarta. Puis un autre. Alexandra ne bronchait pas. Assise très droite. Simplement, elle respirait plus vite. Lorsque Malko atteignit la peau nue au-dessus du bas, un délicieux picotement remonta le long de sa colonne vertébrale. Alexandra bougea légèrement, le buste toujours très droit, le regard fixé sur un arrière-grand-père Linge accroché au mur de l'autre côté de la table.

— La porte est ouverte, remarqua-t-elle.

Malko ne répondit pas, effleurant les cuisses découvertes, remontant de plus en plus haut. Nouvelle et divine surprise. Alexandra ne portait sous sa jupe de cuir noir que son porte-jarretelles. Elle ferma les yeux au moment où Malko atteignait le but de son exploration. Il retenait son souffle, savourant le délicat plaisir de ce contact presque oublié. Doucement, il appuya sur les épaules d'Alexandra jusqu'à ce qu'elle s'étende, les pieds reposant sur le sol, la jupe maintenant grande ouverte. Il la contempla, émerveillé d'éprouver toujours autant de désir. Il voulait prolonger l'attente, reculer le moment où il allait s'agenouiller sur le tapis élimé et la prendre. Il ne se lassait pas de fixer les longues cuisses gainées par les fins nylons noirs, coupées des quatre serpents des jarretelles contrastant avec le cuir.

Il se laissa tomber entre les genoux qui s'ouvrirent docilement. Un grondement l'arrêta. Quelque chose qui venait de dehors. Le bruit augmenta, devint plus précis. Un hélicoptère. Malko se redressa. Il n'attendait personne. Dans la vie qu'il menait, tout incident insolite pouvait signifier un danger mortel. Alexandra n'avait pas bougé, impudique et offerte, troussée jusqu'au nombril. Un de ses bas avait filé, comme un éclair le long de la cuisse. Le ronflement soyeux de l'hélicoptère se rapprochait. Il devait être tout près du château.

— Attends, je reviens, murmura Malko.

Il se rajusta rapidement, sortit de la pièce, alla sur le perron et leva la tête. Le grondement était devenu assourdissant : l'appareil se trouvait juste au-dessus du château. Soudain quelque chose traversa

l'air et tomba à ses pieds. Malko fit un bond en arrière et mit plusieurs secondes à réaliser qu'il s'agissait d'une tuile !

Une de ses précieuses tuiles tchécoslovaques vernies à la main, valant leur poids d'or... D'autres bruits secs éclatèrent. Un véritable bombardement. Le perron commença à se consteller de débris de tuiles. Arrachées du toit par le vent du rotor de l'hélicoptère.

— *Gott im Himmel !* explosa Malko, ivre de rage.

Au même moment, Elko Krisantem surgit à l'autre bout du perron, une puissante carabine à la main. Lui aussi avait vu les dégâts. L'appareil apparut, cherchant visiblement où se poser. Pris d'une sainte fureur, Elko Krisantem épaula la carabine et tira trois fois dans sa direction.

Celui-ci fila latéralement comme un crabe et s'immobilisa au-dessus de la pelouse en face du château. Un hélicoptère à turbine, quatre ou cinq places, immatriculation autrichienne, bleu et blanc. Il se laissa tomber rapidement, un peu cabré et se posa sur la pelouse. Un homme ouvrit la porte gauche et la repoussa vers l'arrière, puis sauta à terre. Il courut, courbé en deux, dans le rayon du rotor puis se redressa.

Toujours courant, il fonça vers Malko. Krisantem venait de recharger sa carabine et la braquait sur le nouveau venu. Le pilote avait coupé la turbine, et le rotor ne faisait presque plus de bruit. L'arrivant s'arrêta net devant l'arme braquée.

— *Hey, you are crazy !* hurla-t-il. Vous avez failli nous descendre ! Il y a un trou dans le plexi ! Qu'est-ce que c'est que cet énergumène !

— C'est mon maître d'hôtel, fit Malko froidement. Il a parfaitement bien fait. Vous abîmiez mon toit. Qui êtes-vous ?

— James Jameson, éructa l'inconnu. Attaché militaire à l'ambassade américaine de Vienne. Je viens de la part de...

Sur un geste de Malko, Elko Krisantem baissa sa carabine. À regret. Le château de Liezen comportait deux hectares et demi de toiture... Malko était parvenu à grand peine à en refaire les deux tiers... Un second personnage émergea de l'hélicoptère et rejoignit le premier. Le pilote descendit, faisant le tour de l'appareil pour examiner les dégâts possibles. James Jameson présenta à Malko le nouveau venu, à l'allure effacée d'un haut fonctionnaire, chauve avec un blouson de cuir fauve.

— Michael Nichols, attaché de la DEA à Vienne.

Malko serra la main de l'Américain, sa colère n'étant pas encore tombée. La DEA, c'était la *Drug Enforcement Administration*, l'agence fédérale chargée de la répression du trafic de drogue. Il avait eu affaire à elle lors de son expédition à Hawaii(8). Il était étonné de voir quelqu'un de la DEA avec un envoyé de la CIA. Les deux agences ne collaboraient pas tellement.

— Nous aimerions vous parler rapidement, annonça James Jameson. Nous pouvons entrer ?

— Je ne vois pas comment je pourrais vous le refuser maintenant..., dit Malko.

L'Américain fit un pas en avant, et sa semelle écrasa un morceau de tuile vernissée qui se réduisit en poudre avec un bruit sec.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une des tuiles que vous allez me rembourser, dit Malko. Je ne les ai pas encore comptées, mais je pense que cela va vous mettre l'heure d'hélicoptère assez cher... Vous auriez mieux fait de prendre le train.

Il fit entrer les deux hommes et les amena directement dans la bibliothèque. Ils prirent place sur le canapé de cuir où il avait fait si souvent l'amour avec Alexandra. Un peu constipés. James Jameson brisa le silence avec une gaîté forcée.

— Je suis désolé de cette intrusion, mais vous savez comment ils sont à Washington. Ils veulent toujours tout, tout de suite... Et comme ils n'aiment pas que nous nous servions du téléphone...

— Si je comprends bien, dit Malko, vous avez un problème quelque part et vous souhaitez que je ne parte pas chasser le chevreuil comme je l'avais prévu...

— C'est exactement cela, admit James Jameson, soulagé de tant de compréhension. Mr. Wise souhaiterait que vous repartiez avec moi aujourd'hui même. Sur Vienne et ensuite sur Miami.

— Miami ?

— Oui, expliqua l'Américain, Mr. Nichols y va également. Il était ici pour enquêter sur une nouvelle drogue synthétique produite par les Hongrois et vendue aux USA après un circuit compliqué.

Krisantem frappa à la porte et entra avec un plateau et des verres. Malko se tourna vers lui.

— Elko, voulez-vous monter sur le toit et compter les tuiles qui manquent ? C'est assez urgent...

James Jameson baissa la tête. Décidément ce n'était pas une plaisanterie. On l'avait prévenu que Malko n'était pas facile à manier, mais à ce point... Malko versa de la Stolichnaya et du J & B, ajouta de la glace et du Perrier, puis demanda aimablement :

— Pouvez-vous me dire comment je dois faire ma valise ?

Michael Nichols prit l'air dégagé.

— Euh, Sir, je pense que vous pouvez prendre un peu de tout. Mais quelques vêtements assez chauds.

— Chauds... Mais en Floride, en ce moment, il doit faire 45° à l'ombre...

— Votre destination finale n'est pas la Floride, Sir, répondit l'homme de la DEA. Mais je ne suis pas autorisé à vous en dire plus

pour le moment. Pouvez-vous repartir avec nous ?

Malko pensa à Alexandra. Elle avait dû reboutonner sa jupe.

— J'ai quelques petits problèmes à régler, dit-il, mais je pourrai être ce soir à Vienne. À moins que vous ne preniez une heure pour aller visiter le charmant village de Liezen. À pied...

Les deux Américains échangèrent un regard.

— Je crois que c'est ce que nous allons faire, proposa James Jameson en se levant. Nous serons là dans une heure environ et nous vous attendrons dans l'hélicoptère pour ne pas vous déranger.

*

* *

La salle à manger était vide, mais le lit portait encore la trace du corps d'Alexandra. Angoissé à l'idée qu'elle soit partie, Malko passa dans la pièce voisine, un petit salon encombré de meubles divers qui lui servait parfois de bureau et où il avait installé la chaîne stéréo Akai télécommandée desservant tout le rez-de-chaussée.

Alexandra était là, allongée sur un des deux canapés défraîchis, un pied par terre, la tête reposant sur l'accoudoir, en train de lire *Le Point*. Pour exercer son français. Elle avait seulement reboutonné un bouton de sa jupe de cuir noir. Sur une petite table, un seau à Champagne contenant une bouteille de Dom Pérignon ouverte. Un verre vide à côté. En voyant Malko, elle posa *Le Point*.

— Alors, dit-elle, je suppose que tu ne m'emmènes plus à la chasse...

Malko ne répondit pas. En cette seconde, il n'avait pas envie de parler, il éprouvait seulement, un désir bestial, violent, impérieux. Alexandra le fixait, avec un mélange d'amertume et de colère. Il s'allongea près d'elle et de la main gauche, défit les derniers boutons de la jupe. Les deux bas étaient filés maintenant. L'élégante comtesse Alexandra ressemblait à une soubrette de théâtre prête à se soumettre aux exigences de son maître. Ce fantasme acheva d'exciter Malko. Sans la moindre caresse, il bascula la jeune femme et s'enfonça d'une seule poussée, s'arrêtant aussitôt pour ne pas exploser, tant il était excité. Il s'attendait à ce qu'Alexandra se laisse « violer » comme cela lui arrivait parfois lorsqu'ils se disputaient. Mais la sensation de son désir animal, la débloqua. Les bras de la jeune femme se refermèrent dans son dos, ses hanches se mirent à tanguer d'avant en arrière, un mouvement coulé d'une sensualité raffinée. Comme pour apprivoiser le désir brutal de Malko. Puis elle s'arrêta d'un coup et murmura :

— Doucement !

Ils recommencèrent à l'unisson, sans un mot, sans même un baiser. Le silence n'était troublé que par les craquements du vieux canapé.

Jusqu'à ce que Malko accélère le rythme de lui-même. Alexandra rejeta la tête en arrière, émettant un bruit qui ressemblait à un grincement de porte. Lorsqu'elle n'était pas sous l'influence de l'alcool, elle avait toujours des orgasmes discrets, comme il sied à une dame bien née. Ensuite, lorsqu'il eut explosé à son tour, ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre un long moment, Malko reprenant son souffle. Cela avait été délicieux. Il se redressa, regarda Alexandra, ouverte, impudique. Machinalement, elle tira sur un de ses bas.

— J'ai l'air d'une bonne, dit-elle, avec mes bas filés. Je suppose que tu t'en vas maintenant ?

— Oui, dit Malko. Mais je reviendrai.

Il la fixa longuement puis sortit de la pièce. Il ne voulait pas gâcher ce moment délicieux par une discussion sans issue. Au passage, il rafla *Le Point* pour lire dans l'avion, et se tenir au courant des événements du monde. Elko Krisantern surgit d'un coin de couloir.

— Votre Altesse, dit-il, j'ai compté les tuiles. Il y en a quarante-sept... J'ai dit aux Américains, cent quarante-sept, j'espère que j'ai bien fait...

— Vous avez très bien fait, Elko, dit Malko. Maintenant, venez m'aider à préparer ma valise. Je repars... J'espère au moins gagner de quoi payer le mazout de cet hiver...

CHAPITRE III

— Savez-vous combien coûte un kilo de cocaïne raffinée en Colombie ? De la meilleure qualité, pure à 99 % ?

— Non, avoua Malko.

— Vingt mille dollars. Savez-vous combien on la revend ici ?

— Pas plus.

— Environ cinq cent mille dollars, laissa tomber le directeur de la DEA pour la Floride. Dans l'affaire qui nous préoccupe, il y en a une tonne... Calculez...

Malko fit le calcul mental. Une dizaine de millions de dollars de profit. De quoi s'offrir une douzaine de châteaux.

Une heure plus tôt, il s'était posé à l'aéroport international de Miami, dans une chaleur de bête, humide et pesante, en compagnie de Michael Nichols qui n'avait pas ouvert la bouche de tout le voyage. De Paris, le Concorde d'Air France les avait transportés à New York en trois heures et demie, quarante-cinq minutes de battement avec le vol United Airlines pour Miami. Économie de temps et de fatigue. Une voiture de la DEA les avait amenés directement au *Fontainebleau*, un grand hôtel vieillot, ghetto de luxe pour juifs new-yorkais, avec un hall chargé de dorures, grand comme une synagogue. Un homme aux cheveux gris, avec un léger embonpoint, d'épaisses lunettes de myope et un costume à carreaux les attendait dans un fauteuil de velours rouge, dans le salon de jeu, désert à cette heure matinale. Malko ne l'avait jamais rencontré auparavant, mais il s'était présenté comme Cyrus Mitchener, responsable du Directorate « Amérique latine », à la Central Intelligence Agency. Il semblait gai comme un bonnet de nuit, et ses mains tremblaient légèrement. Michael Nichols s'était assis, toujours en silence, dans le fauteuil voisin.

— Je ne savais pas que la « Company » se penchait sur le problème de la drogue, sauf pour l'expérimenter, remarqua suavement Malko.

Cyrus Mitchener ne releva pas ce rocher lancé dans son jardin. À l'époque de la Grande Lessive, la CIA avait eu quelques ennuis lorsqu'on avait découvert que la « Company » s'était livrée à des expérimentations avec le LSD sur des sujets innocents... Dieu merci, ils en étaient morts, et personne n'avait porté plainte. Le responsable du Directorate « Amérique latine » ôta ses lunettes et les essuya avant de répondre d'une voix posée :

— Cela nous concerne cette fois, car il s'agit d'un plan de déstabilisation de l'Amérique centrale et du nord de l'Amérique latine,

organisé par les Cubains.

Cuba était de nouveau à la mode depuis qu'on venait d'y découvrir des troupes soviétiques. À moins de deux cents milles de l'hôtel où il se trouvait. Cyrus Mitchener finit son café et dit :

— Nous avons eu vent de cette histoire grâce à des informateurs infiltrés dans les services cubains. Ceux-ci préparent un gros coup pour s'autofinancer. Ça a toujours été leur problème. Les Soviétiques les forment, leur donnent des armes mais pas un sou. Or, les Cubains ont besoin d'argent pour aider différents mouvements marxistes, du Salvador à la Colombie. La victoire des sandinistes, au Nicaragua, les a encouragés. Le Salvador, le Panama, le Guatemala peuvent facilement être déstabilisés à condition d'avoir beaucoup d'argent pour équiper les mouvements rebelles. Ils ont eu une idée géniale. Êtes-vous familier avec la situation politique en Colombie ?

— Pas vraiment, répondit Malko. Je n'étais même pas sûr que la Colombie soit vraiment un pays... Mais ce doit être passionnant.

Cyrus Mitchener semblait avoir autant d'humour qu'une chaufferette. Il ne sourit même pas.

— Il existe en Colombie un mouvement marxiste appelé le M.19. Spécialisé dans la guérilla urbaine et les kidnappings. Possédant des liens avec les Tupamaros, les sandinistes et les Cubains. Ceux-ci leur ont proposé une affaire : s'associer avec eux pour acheter une énorme quantité de drogue – de la cocaïne, produite en Bolivie et raffinée en Colombie – et la revendre à des réseaux distribuant dans ce pays. Le bénéfice devant être partagé entre le M.19 et les Cubains, en parts inégales, bien entendu. Qu'en dites-vous ?

— Que c'est astucieux, admit Malko. Mais c'est encore un projet ou il y a un début de réalisation ?

— Un de nos agents a trouvé la mort en essayant de répondre à cette question, reconnut sans émotion apparente Cyrus Mitchener.

— Nous avons également perdu un homme dans cette histoire, intervint vivement Michael Nichols, ouvrant la bouche pour la première fois.

Ils en étaient déjà à se disputer les cadavres. Malko n'était qu'à demi étonné : la CIA ne faisait généralement appel à lui qu'après s'être fait moucher. Et souvent on ne lui révélait pas toute l'étendue du danger. Une espèce de pudeur anglo-saxonne... Brusquement les murs de velours mauve du petit salon prirent des reflets sinistres.

— Comment s'est passé... cet accident ? demanda Malko.

— Grâce à la collaboration de la DEA, expliqua Cyrus Mitchener, nous avons introduit un « acheteur » de cocaïne dans un réseau se fournissant en Colombie. Au début, cela a semblé marcher. On lui a proposé environ une tonne de cocaïne à enlever dans la région de Barranquilla, sur la côte atlantique de Colombie. Par d'autres

recoupements, nous savions qu'il s'agissait de la drogue réunie par le M.19 et les Cubains. Notre agent s'est porté acheteur et a accepté de se rendre là-bas, sur un avion allant chercher une cargaison de marijuana. Nous ignorons ce qui est arrivé au juste, mais il a été brutalement assassiné dès son arrivée.

— Notre agent Manuel Fuego a été tué également, répéta avec une certaine acrimonie l'homme de la DEA. Tous les deux dans des circonstances horribles. Leurs corps viennent d'être rapatriés. Ils n'ont eu le temps de nous faire parvenir aucun message.

Charmant.

— Vous savez qui les a tués ? interrogea Malko.

— Nos gens là-bas pensent qu'il s'agit d'un certain Esteban Contador, dit Michael Nichols. Un des plus gros passeurs de drogue de Barranquilla. Mais, bien entendu, il n'y a pas de preuves.

— Vous avez l'intention de m'envoyer par la même filière ? demanda Malko qui ne se sentait pas une vocation de pigeon d'argile.

Cyrus Mitchener secoua la tête.

— Non. Non. Vous arriverez officiellement par Bogota.

Bonne nouvelle.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? demanda Malko.

Mitchener ne répondit pas directement. Il tira un dossier de sa serviette et se mit à le lire, levant la tête de temps en temps.

— L'opération « Cocaïne » est montée par un agent des services cubains que nous connaissons, dit-il. Juanita Cayon. Une Vénézuélienne, qui fut la maîtresse du numéro 2 des services cubains avant qu'on l'envoie en Angola. Elle possède un passeport vénézuélien. Fille d'architecte. Se fait parfois passer pour une chanteuse. Très intelligente, parle anglais parfaitement. Très motivée politiquement aussi, en dépit de son background bourgeois. Extrêmement dangereuse. Nous avons la certitude qu'elle se trouve en ce moment à Bogota.

— Comment ? demanda Malko.

— Je ne suis pas autorisé à vous donner la source, dit Cyrus Mitchener, mais c'est certain. Voici sa photo.

Il lui tendit une photo. Malko eut un choc. On aurait dit une publicité de cinéma. Une jeune femme superbe, aux traits réguliers, un peu durs, des yeux marron éblouissants, une bouche sensuelle et bien dessinée entrouverte sur des dents de rêve. Les cheveux longs tombaient sur les épaules.

— Elle ne doit pas passer inaperçue, remarqua Malko.

— Hélas, si, soupira Cyrus Mitchener. Les services colombiens ont été incapables de la localiser à Bogota. Elle dispose de nombreuses complicités.

— Qu'est-ce qu'elle y fait ?

— D'après ce que nous savons, fit prudemment l'Américain, elle achète et convoie la drogue. Celle-ci arrive de Laetitia, tout à fait dans le sud du pays, en Amazonie. Elle est raffinée à Bogota. Cinq livres de « pâte » pour deux livres de cocaïne pure. Ensuite, elle gagne la côte atlantique dans la péninsule de Guajira, où elle quitte le pays clandestinement. C'est à ce stade que nous pensions intervenir. Mais il faut changer notre fusil d'épaule et la trouver à Bogota.

— C'est un peu vague, remarqua Malko. Vous n'avez pas plus de détails ?

— Juanita Cayon est en contact depuis longtemps avec les deux grands mouvements terroristes colombiens, le M.19 et le FARC⁽⁹⁾, expliqua Cyrus Mitchener. Ils ont besoin d'argent eux aussi et connaissent tous les circuits de la drogue. Des unités du FARC sont implantées dans la Sierra Nevada de Santa Marta, là où se trouvent 80 % des plantations de marijuana du pays. Ils couvrent le trafic, moyennant finances. Juanita Cayon a eu l'idée d'acheter à bas prix, en Bolivie et au Pérou, une quantité importante de cocaïne brute, de la faire raffiner et de la revendre.

— Mais les trafiquants ne risquent pas de s'y opposer ?

— Ils veulent tous se mettre bien avec les mouvements rebelles, fit Mitchener.

Malko mordit dans un croissant qui semblait être venu à pied des cuisines. Perplexe.

— Et les services colombiens ? demanda-t-il. Ils se tournent les pouces ?

L'homme de la DEA entra à son tour dans la conversation.

— Le F.2 ⁽¹⁰⁾ colombien lutte avec courage contre le trafic, et nous collaborons avec eux dans d'excellentes conditions, affirma-t-il. Nous avons en permanence une douzaine d'agents à Bogota qui recueillent des informations et les communiquent aux Colombiens, car nous n'avons pas de droit d'intervention directe. D'ailleurs, il ne se passe pas de semaine sans qu'un laboratoire de drogue soit mis hors d'état de nuire. Depuis l'arrivée de Turbai au pouvoir, notre collaboration s'est encore renforcée.

Un couple, rouge comme des écrevisses, passa près d'eux, en route pour la plage, et les salua aimablement.

— Vous avez une idée qui pourrait m'éviter le sort de vos deux agents ? demanda Malko. Je suppose que cette Juanita Cayon a monté un réseau de protection efficace à Bogota.

— Sûrement, approuva Mitchener, mais à Bogota nous avons un homme sur qui nous pouvons compter : le général Oscar de la Neva, chargé de la lutte anti-terroriste. Il vous apportera toute son aide car c'est un allié loyal et fidèle. Très efficace aussi, paraît-il.

— Et nous disposons d'une « source », classée A, ajouta aussitôt

l'homme de la DEA, comme s'il ne voulait pas se laisser distancer dans cet étalage d'optimisme.

— Qui donc ?

— Une Colombienne, annonça l'agent de la DEA. Une certaine Gilda Romero. Elle s'est fait arrêter récemment à Los Angeles avec de la cocaïne. Pas beaucoup. Juste pour son usage personnel. On pouvait la boucler pour deux ans. Nous avons préféré faire un *deal*⁽¹¹⁾. Qu'elle nous renseigne.

— Vous ne croyez pas qu'elle aura perdu la mémoire, une fois revenue à Bogota, interrogea Malko, plutôt sceptique.

— Je ne pense pas, dit d'un ton mesuré Michael Nichols. Gilda Romero exploite avec son amant la concession d'une mine d'émeraudes. Leur plus grand marché se trouve aux USA. Elle est obligée d'y venir régulièrement. Il est évident que si elle refusait de collaborer, il lui arriverait certains ennuis. Nous avons gardé des atouts sur le plan légal.

Un ange passa, drapé dans sa dignité pleine d'hypocrisie. L'homme de la DEA baissa pudiquement les yeux et conclut :

— Je crois que vous pouvez aller la voir sans crainte, elle vous recevra bien.

— Mais pourquoi n'utilisez-vous pas quelqu'un à Bogota ? demanda Malko.

Michael Nichols eut un sourire embarrassé.

— Pour plusieurs raisons, mon cher. D'abord, nous n'avons pas assez de gens. Ils sont débordés par les tâches de routine. Ensuite, ils sont tous connus comme le loup blanc. Enfin, cette histoire a des ramifications politiques. Nos hommes là-bas ne sont pas armés pour ce genre de contacts. Ce serait délicat vis-à-vis du gouvernement colombien.

Malko se tourna vers Cyrus Mitchener.

— Et la Station de Bogota ?

— Impossible, répliqua le patron du Directorate « Amérique latine ». Nous n'avons pas de budget pour des opérations pareilles. Cela doit venir de Washington. Pas de service « action » non plus. Mais vous verrez, la Colombie est un des plus beaux pays du monde...

— Si je comprends bien, dit Malko, je suis en partance pour Bogota ?

— Votre avion décolle dans une heure et demie, précisa suavement Cyrus Mitchener. Un « 727 » d'Air France jusqu'à Fort-de-France. Là, vous rattraperez le « 747 » d'Air France, Paris-Bogota. Comme si vous arriviez d'Europe. Je suis désolé, je n'ai pas pu vous retenir une *first*. Nous sommes en période d'économie, mais vous êtes en « Classe Affaires ». C'est presque aussi bien, et ça nous coûte nettement moins cher : juste le tarif « éco ». Vous avez pratiquement

le même service qu'en première, une zone réservée sans hippies en tarif excursion et plein de ravissantes hôtesse...

— Merci, dit Malko.

Il regrettait de ne pas avoir le temps de s'arrêter en Guadeloupe au *Méridien*. Quelques jours de rêve avec la mer, la plage, le soleil et la cuisine française lui auraient fait le plus grand bien. Ce serait pour le retour. S'il y avait un retour.

— J'espère que vous n'avez pas le cœur fragile, précisa Cyrus Mitchener. C'est assez haut là-bas. Plus de sept mille pieds. Mais le climat est plus sain qu'à Barranquilla.

— J'essaierai de ne pas aller à Barranquilla, dit Malko. Quel temps fait-il à Bogota ?

— Oh, il pleut un peu en cette saison, dit l'homme de la DEA. Rien de bien méchant.

*

* *

Une trombe d'eau s'engouffra dans la cabine dès que l'équipage eut repoussé la porte contre le fuselage du « 747 » d'Air France. Malko recula vivement, mais ne put éviter d'être trempé. Une minuscule hôtesse colombienne luttait avec un immense parapluie dans des rafales à décorner tous les bœufs des Lianos. Depuis une demi-heure, le « 747 » d'Air France faisait du saute-montagne dans la brume de la Cordillère des Andes. Très spectaculaire. Malko avait eu l'impression qu'ils allaient se poser sur le sommet d'une montagne. Mais la « Classe Affaires » s'était révélée à la hauteur des promesses de Cyrus Mitchener. Pour une fois que la CIA ne mentait pas...

Bogota était apparue au dernier moment. Ville toute en longueur, étendue du nord au sud au pied d'une des branches de la Cordillère des Andes. De gros nuages recouvraient la ville et ses rares buildings. La pluie était si drue qu'on distinguait à peine les bâtiments de l'aéroport. Il faisait froid. Malko regretta son manteau de vigogne. Dire qu'on était presque sous l'équateur ! Il courut jusqu'à l'aérogare où il arriva dégoulinant d'eau, en dépit des efforts de la petite hôtesse. Cela commençait bien. Il dut s'arrêter. Le seul fait de courir cent mètres lui avait mis les poumons en feu. L'altitude. Il se retrouva dans un taxi en ruines, dont le seul élément intact était la plaque rouge, traversant des faubourgs où paissaient des vaches. À peine en route, le chauffeur mit la radio à fond. Le taxi s'emplit de *salsa* mélancolique et rythmée. Des policiers à cheval réglaient la circulation. La ville semblait s'éloigner sans cesse, comme un mirage. De loin, on avait l'impression qu'elle n'avait pas d'épaisseur, quelques rues accotées à la montagne. La pluie s'arrêta enfin. Malko se pencha vers le chauffeur.

— Il pleut beaucoup ?

— Tous les jours, *Señor*, répondit le Colombien, après voir baissé *La Voz de la Savana*.

De près, Bogota était plus grande et encore plus triste. Des terrains vagues, de curieuses maisons, en brique rouge, très anglaises, des masures, et quelques buildings ultra-modernes. Très vite, le taxi se trouva englué dans une circulation démente. Le temps changea. Du coup, il régnait une chaleur étouffante. Malko baissa la glace et mit le bras à la portière. Ils se traînaient en plein centre de Bogota, des avenues sans grâce bordées de maisons grises, au milieu d'un flot de vieilles voitures américaines. Le chauffeur se retourna vivement.

— *Atencion, Señor, los rapaneros...*

Il expliqua que les *rapaneros* guettaient les étrangers et leur arrachaient leur montre, tranchant parfois le poignet pour aller plus vite. Beau pays. Ils arrivèrent enfin à l'hôtel *Tequendama*, une masse grisâtre dominant une sorte d'autoroute urbaine sur la Carretera 10, qui ressemblait à un temple maya en ruines. Des policiers en uniforme traînaient dans le hall, encore plus inquiétants que les *rapaneros*. Par contre, toutes les vitrines regorgeaient d'émeraudes. Avec la drogue et le café, la plus grande production de la Colombie. À peine dans sa suite, Malko se plongea dans un plan de Bogota, avec l'adresse du bureau de Gilda Romero. Avenida 13. Entre la Carretera 13 et la 14. Le plan de la ville semblait très simple. Les *calles* allaient toutes d'est en ouest, de la plaine vers la montagne. Les *carreteras* étaient, elles, parallèles, à la montagne. Théoriquement, parce que, dans le centre, tout s'enchevêtrait, avec des *avenidas* et des *diagonales*...

Malko nota mentalement l'adresse, mit des vêtements secs et quitta sa chambre. Il n'avait même pas d'armes, comptant sur la station locale de la CIA pour lui en fournir. La valise diplomatique n'était pas faite pour les chiens. Depuis les contrôles anti-piraterie, on ne pouvait plus se promener enfouraillé jusqu'aux yeux comme au bon vieux temps... La pluie avait cessé et un soleil radieux essayait vainement de donner un peu de gaîté à Bogota. Malko acheta quand même un parapluie pour huit cents pesos. Il se demandait comment allait l'accueillir la « source » docile de la DEA.

CHAPITRE IV

Malko s'arrêta quelques instants avant de traverser l'Avenida Jimenez. Ce carrefour avec la Carretera 7 constituait le cœur de Bogota dans le sud de la ville. À sa droite se trouvait la vieille cathédrale, longue et grisâtre, datant de la colonisation espagnole, en face, la Banca de Colombia. De l'autre côté de l'Avenida Jimenez : le building de la *Prensa*, le plus grand quotidien, et, en face, le marché clandestin des émeraudes. Les quatre puissances du pays. Malko attendit que le feu passe au rouge, traversa, puis obliqua à droite pour descendre l'avenue. Aussitôt, deux individus à mine patibulaire l'encadrèrent à quelques mètres d'un policier réglant la circulation.

— *Señor, esmeraldas, puras. Muy bonitas.*

Une demi-douzaine de pierres vertes brillaient dans la main du Colombien qui avait une gueule plus qu'inquiétante. Malko déclina poliment et continua son chemin pour se faire arrêter trois mètres plus loin par deux autres *esmeralderos* qui le poursuivirent, en exhibant leurs petits cailloux verts, essayant de l'entraîner sous un porche.

Les marchands d'émeraudes occupaient tout le coin sud-ouest de l'Avenida Jimenez. Juste en face de la cathédrale. Ils arpentaient le trottoir, sans se cacher, guettant le touriste, leur petite fortune au creux de la main. Tous armés bien entendu. Les policiers n'intervenaient jamais, de peur de prendre une balle dans la tête. Dès que l'un d'eux agrafait un acheteur potentiel, les autres l'entouraient comme une volée de vautours. C'était sûrement la seule ville du monde où l'on vendait les émeraudes à la sauvette comme des marrons.

Le building abritant les bureaux de Gilda Romero était sombre et massif, cossu. Un peu plus bas sur le même trottoir. Le vieux liftier inspecta Malko avec méfiance, tenant fermement un tuyau de plomb dans sa main fripée. Même dans les ascenseurs, la sécurité était plus que douteuse. Malko frappa à une porte vitrée au quatrième étage. Une jeune fille lui ouvrit. Après avoir donné son nom, il demanda Gilda Romero, et on le fit pénétrer dans un petit salon d'attente encombré de minéraux de toutes sortes. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur une très grande jeune femme brune, au corps assez lourd, avec des yeux noirs pleins de gaîté, des cheveux de jais et le nez busqué.

Sa jupe droite, et ses escarpins à brides n'auraient pas déparé une Parisienne élégante.

— *Señora Romero ?* demanda Malko. Je viens de la part de Mike,

vosre ami de Los Angeles.

C'était le code. Mis au point avec la DEA.

La lueur gaie s'effaçait instantanément dans les yeux noirs. Gilda Romero tourna machinalement la tête vers la porte qu'elle venait de refermer comme si on avait pu entendre la phrase de Malko. Celui-ci voyait sa pomme d'Adam monter et descendre. Il avait honte.

— Ecoutez, dit-il, je suis désolé de cette... entrée en matière. Je n'appartiens pas à la même administration que la personne que je viens de mentionner. J'ai seulement besoin de quelques renseignements pour m'aider dans une affaire très délicate.

Avant que Gilda Romero puisse répondre, la porte s'ouvrit sur la jeune fille qui avait introduit Malko.

— Gilda, on te demande au téléphone.

— Je viens, fit Gilda Romero.

Elle fit face à Malko. Ce dernier vit dans ses yeux la lutte entre l'attirance physique qu'elle pouvait éprouver pour lui et le dégoût pour ce qu'il représentait.

— Je ne peux pas vous parler maintenant, souffla-t-elle.

— Je vous ai dit... commença Malko.

Gilda Romero secoua ses courts cheveux noirs avec un sourire sans joie.

— Non, non, je ne peux pas vous croire... C'est trop important. Je pourrai vous parler ce soir. Il y a une *rumba*⁽¹²⁾ chez moi. Venez. Je dirai que vous êtes un ami de Los Angeles. Carretera quinta. 72-36. Juste en face de l'ambassade du Chili. Au huitième étage.

Elle le poussa littéralement dehors, et il se retrouva dans le couloir sombre, pas fier de lui. Il n'était pas près d'oublier le regard de mépris de Gilda Romero. De nouveau, il pleuvait et il n'y avait pas de taxi en vue. Pourtant, il devait, coûte que coûte, prendre ses contacts « officiels » : la DEA et la CIA.

*

* *

Juanita Cayon acheva de nouer le foulard marron cachant ses cheveux. Sans maquillage, habillée d'un vieux blue-jeans, d'un pull gris et d'un imperméable, elle passait inaperçue. Elle s'était entraînée depuis longtemps à ôter leur éclat à ses yeux lorsqu'il le fallait. En cinq semaines à Bogota, il n'y avait pas eu d'alerte et elle tissait lentement sa toile. Si elle se faisait prendre, le général Oscar de la Neva la torturerait à mort.

Seulement le jeu en valait la chandelle.

Juanita était fière d'être la femme à qui le Parti communiste cubain avait confié des responsabilités si importantes. C'était l'anti-Che

Guevara. Pas de romantisme, de l'efficacité. Malheureusement, les Latino-américains étaient incurablement romantiques...

— *Vamos, querida ?*

Jorge Paz, son contact au sein du M.19, un barbu de trente-cinq, qui ressemblait à Jésus-Christ, venait de glisser un parabellum dans sa ceinture. Juanita Cayon couchait avec lui depuis son arrivée à Bogota. Sans passion, mais avec agrément. C'était un bon amoureux, et cela resserrait leurs liens. De toute façon, elle avait appris depuis longtemps à se servir de son corps d'une façon « révolutionnaire », comme on disait à La Havane. Son cœur étant fermé à toutes les tentations. Elle avait un homme dans la tête et cela suffisait.

— *Donde vamos ?* demanda-t-elle.

Hésitant à prendre un pistolet. Si elle était prise dans une rafle, le pistolet la menait automatiquement au « Commando BIM ». Là, ils avaient ses empreintes. Ce serait la fin du parcours. Mais cela pouvait aussi servir à se sortir d'une situation désespérée. Finalement, elle partit les mains vides. Ce n'est pas pour rien qu'on l'avait surnommée *la Loca*. La Folle. À cause des risques qu'elle prenait. Pour ressembler à un homme.

— Le camion va passer dans trente minutes, expliqua Jorge. Le chauffeur est tout seul. Nous le neutraliserons facilement. Ensuite, il faut le conduire jusqu'à Santa Barbara. Les autres sont déjà là avec une voiture.

Juanita Cayon ne répliqua pas. Incurable gauche romantique ! Voler un camion de lait pour le distribuer aux pauvres. Le M.19 tenait à son image de Robin des Bois. Heureusement, que sa mission à Bogota avait des motivations plus sérieuses. Seulement, pour l'accomplir, elle avait impérieusement besoin des hommes du M.19. Elle se serra rapidement contre Jorge, sentant avec plaisir ses muscles durs.

— *Vamos !*

Ce soir, ils feraient l'amour comme après chaque mission. Ils ne sortaient guère, à cause des risques, passant leurs soirées à refaire le monde, dans le petit appartement du quartier de Bochica. Fumant de la *marimba* ou buvant de l'*aguardiente*. Comme tous les Colombiens, révolutionnaires ou non.

*

* *

— Venez.

Malko se leva, intrigué par le ton autoritaire de Gilda Romero. Le brouhaha des conversations était assourdissant. Assis sur un long divan, à même le sol, en équilibre sur les tables basses, une douzaine

de couples discutaient de tout et de rien. On avait à peine prêté attention à Malko, présenté par son hôtesse comme un ami des États-Unis. La tour où se trouvait l'appartement était ultra-moderne, mais ses fenêtres donnaient directement sur la montagne. On se serait cru à Megève.

Gilda Romero portait une stricte jupe noire, fendue sur le côté, avec des bas assortis et des escarpins vernis, sa poitrine imposante serrée dans un chemisier de dentelle. Maquillée comme une voiture d'occasion, une lueur brillante dans ses yeux noirs. Appétissante, malgré ses hanches de pondeuse. Elle fit entrer Malko dans la cuisine et referma la porte. Puis elle plongea deux doigts dans son chemisier et les ressortit, tenant un papier blanc plié, comme ceux qui enveloppent les pierres précieuses.

— Tenez, dit-elle. Servez-vous.

Elle déplia le papier. Malko s'attendait à voir une émeraude, il n'y avait qu'un petit tas de poudre blanche et brillante. De la cocaïne vraisemblablement. Il secoua la tête.

— Non, merci.

— Elle est pure, vous savez ! assura Gilda Romero. C'est la meilleure. Celle de Medellin.

— Non, merci, je n'en prends jamais, répéta Malko. Contre mes principes. Il faut bien que j'en aie, ajouta-t-il en souriant.

Gilda Romero secoua la tête devant tant d'entêtement. Prenant une clé Yale posée sur un meuble, elle mit un peu de poudre dessus, la porta à ses narines, puis renifla vigoureusement. En trois prises, elle avait vidé la moitié du paquet. Elle replia le papier et le glissa entre son soutien-gorge et sa peau.

— Pourquoi vous cachez-vous ? demanda Malko, je croyais que tout le monde sniffait à Bogota.

— Bien sûr, fit la Colombienne, mais je ne veux pas que les autres me pillent. Ça coûte quand même mille pesos le gramme...

Elle renifla un bon coup, puis ferma les yeux. Quand elle les rouvrit l'expression de son regard avait changé. Il était plus brillant, plus assuré.

— Maintenant, que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle. Qui êtes-vous ?

— Je cherche à remonter une filière de drogue, avoua Malko. Quelque chose de très important.

— Ce n'est pas ce qui manque, ici, remarqua ironiquement Gilda Romero. Vous vous intéressez à la *marimba* ou à la *coca* ? Moi, je ne trafique pas, je suis une simple consommatrice...

— Je sais, dit Malko. C'est la *coca* qui m'intéresse.

— Alors, il faut aller à Medellin. C'est là que sont les gros trafiquants.

— Les laboratoires sont à Bogota, corrigea Malko. J'ai besoin d'une information. Si je voulais acheter une très grosse quantité de cocaïne, plusieurs centaines de kilos, à qui devrais-je m'adresser ?

Gilda Romero sourit, appuyée au chambranle de la porte.

— Vous ne devriez vous adresser à personne, si vous tenez à garder vos *cojones*.

Encourageant. Son attirance pour Malko semblait quand même avoir vaincu son dégoût.

— Écoutez, dit celui-ci, vous connaissez sûrement de nom les trafiquants importants. Bogota est une petite ville.

Gilda Romero renifla.

— J'en connais un, dit-elle. Un des plus gros. Mais je ne peux pas vous le présenter, c'est trop dangereux. À la rigueur, je pourrais vous donner son nom. Ensuite, vous vous débrouillerez.

— C'est parfait, fit Malko. Quand ?

— Je ne sais pas, il faut que je me renseigne. Je vous téléphonerai demain. Au *Tequendama*.

Elle sortit de la cuisine et se mit à onduler toute seule au milieu du salon au rythme d'une *salsa* lente qui passait sur le pick-up. La moitié des couples étaient allongés sur la moquette, se passant la dernière bouteille de Moët et Chandon. Les invités de Gilda avaient vidé une bouteille entière de cognac Gaston de Lagrange. Une des filles qui tenait encore debout poussa soudain un beuglement.

— *Vamos a l'Escondite !*

Gilda Romero s'approcha de Malko.

— Venez avec nous.

Ils se retrouvèrent entassés dans des voitures zigzaguant dans la Carretera 7 déserte. Il pleuvait de nouveau. *L'Escondite* était une discothèque aménagée dans un sous-sol minable de la Calle 18. Des couples serrés comme des sardines se déhanchaient au rythme langoureux de la *salsa*, avec des éclairages tournants au néon, rouges et verts. Ils s'entassèrent dans un box dominant la piste. D'autorité, on leur apporta de *la guardiente*. Malko y goûta, faillit recracher : c'était du détergent ! Discrètement, Gilda Romero renifla un peu de coca puis se tourna vers lui.

— Je vais vous apprendre la *salsa*.

Difficile de refuser. Apparemment, la *salsa* consistait à se frotter l'un contre l'autre en tenant le moins de place possible, jusqu'à ce qu'un des deux partenaires ait un orgasme. Le regard noyé et brillant, Gilda s'accrocha au cou de Malko pressant son corps lourd contre le sien, ondulant comme un serpent. Décidément, il la dégustait de moins en moins...

— Vous dansez bien, remarqua-t-elle. Vous devez être bon au lit.

Revenue à la table, Gilda Romero s'éteignit d'un coup, s'endormant

pratiquement sur place. Lorsque Malko se pencha pour lui annoncer son intention de filer à l'anglaise, elle lui répondit par un ronflement... Il se retrouva dans une rue déserte et sinistre. Une pute, maquillée comme un Goya, le frôla, à moitié nue sous des oripeaux noirs, et lui murmura une obscénité en espagnol.

Il sauta dans un taxi qui passait pour rentrer au *Tequendama*.

* * *

Juanita Cayon composa le numéro très lentement puis posa l'écouteur contre son oreille, le visage figé. Quatre sonneries, cinq, six. Elle allait raccrocher lorsqu'une voix d'homme fit :

— *A la orden ?*

— C'est moi, dit Juanita.

Sa voix légèrement zézayante était aisément reconnaissable, mais celui à qui elle s'adressait ne l'avait pas entendue depuis un an. Il y eut une exclamation au bout du fil. Heureuse.

— Juanita ! Où es-tu ? À Bogota ?

— Si.

— Où ?

— Je ne peux pas te dire.

L'homme rit.

— Tu es toujours dans le même cirque. Je te vois quand même ?

Il avait la voix détendue de quelqu'un de bien dans sa peau. Normal : trente-deux ans, beau, gagnant beaucoup d'argent, famille riche. De l'humour et pas de soucis.

— Si tu veux.

— Quand ?

— Maintenant. Si tu as le temps.

Juan Carlos était toujours très pris par d'innombrables aventures. Plus ses occupations illégales.

— Où ?

Juanita réfléchit rapidement.

— Au coin de la Carretera 7 et de la Calle 16. Là où il y a les cireurs de chaussures. En face du Musée de l'Or. Dans une demi-heure.

— Bien, fit Juan Carlos, je serai en voiture. Une Porsche verte, je remonterai la Calle 16. Je te prends au passage.

Il raccrocha. Une Porsche ! pensa Juanita. Cela devait valoir des millions de pesos. Dans ce pays où on crevait de faim. Juan Carlos Laureles était son péché secret. Il incarnait tout ce qu'elle vomissait, tout ce qui l'avait poussée à s'engager dans le combat politique. L'oligarchie toute puissante qui régnait sur l'Amérique latine avec brutalité et aveuglement. Sa famille avait d'immenses élevages. Il méprisait les pauvres, haïssait les « subversifs » comme il les appelait.

Il avait connu Juanita Cayon à l'Université de Caracas quelques années plus tôt, et ils avaient eu une aventure. Cela l'amusait de débaucher une colleuse d'affiches, une communiste. Quant à elle, elle ignorait encore pourquoi elle était tombée aussi amoureuse de ce play-boy aux antipodes de ce qu'elle aimait. Ils avaient fait l'amour. Elle, avec tant d'innocence qu'elle s'était retrouvée enceinte. Elle ne lui avait rien dit et était allée se faire avorter à Cuba. Mais cet enfant refusé avait créé des liens invisibles et puissants entre eux.

Maintenant, elle avait une raison supplémentaire de voir Juan Carlos, mais elle savait qu'elle lui aurait téléphoné de toute façon. Elle se coiffa d'un bonnet de laine mauve, enroula autour de son cou une écharpe de même couleur, mit son imperméable, et sortit sous la pluie. Seule concession à ses sentiments, elle s'était maquillé les yeux. Et son cœur battait la chamade. Exceptionnellement, elle prit un taxi et se fit déposer en face de la cathédrale à côté du Musée de l'Or. Elle y entra. Prudence avant tout.

La Porsche déboucha avec un vroom-vroom puissant de la Carretera 7, et Juanita s'avança au bord du trottoir. Juan Carlos ouvrit la portière. Elle se laissa tomber sur le siège et fut immédiatement collée au dossier par l'accélération. Juan Carlos Laureles la fixait avec un air ironique. Toujours aussi beau, les cheveux bouclés noirs encadrant un visage de jeune loup rieur.

— Toujours communiste ?

— Toujours, fit-elle.

— Ça se voit ! On dirait une clocharde. Tu as vu tes chaussures ! Et ce pantalon !

— Je n'ai pas ton argent, répliqua âprement Juanita. Et si je l'avais, je ne l'utiliserais pas à de pareilles futilités... J'éduquerais les masses.

Juan Carlos évita de justesse un vieux qui traversait et lâcha joyeusement.

— Sale pauvre !

Juanita lui jeta un regard horrifié et délicieusement troublé.

— Tu es encore pire qu'avant ! Comment est-ce que je peux te parler... Te voir.

— Ce n'est pas moi qui t'ai téléphoné, remarqua Juan Carlos. Il y a longtemps que tu es à Bogota ?

— Quelques jours.

— Tu restes longtemps ?

— Je ne sais pas.

Le silence retomba. Tout en conduisant, il avait mis la main sur la cuisse musclée de la jeune femme qui regardait fixement le pare-brise. La pluie redoublait. Ils montaient le long de la Carretera 5, au flanc de la montagne, parmi les bidonvilles... Les buildings du centre

s'estompaient dans la brume.

— Où m'emmènes-tu ? demanda Juanita.

— Dans mon studio.

Sa main serra la cuisse, à travers l'épaisse gabardine. Juanita eut un mouvement de recul. Carlos se tourna vers elle.

— Tu n'as pas envie de faire l'amour ?

— Si, s'entendit-elle répondre, à voix basse.

Il stoppa au fond de la Calle 76, vingt minutes plus tard. Ils montèrent en silence au troisième étage d'un immeuble moderne. Le studio était minuscule, à peine meublé, à part un grand lit. Juan Carlos s'y laissa tomber, regardant Juanita ôter son bonnet, son écharpe et son imperméable. Sans un mot, elle vint s'allonger à côté de lui, le regardant longuement. Il essayait de deviner sa beauté à travers le visage pas maquillé.

Elle écarta sa chemise, se mit à caresser son torse, à l'embrasser à petits coups, comme une enfant, toute à la joie de le retrouver. Il se laissait faire, troublé par cette passion pure qui avait résisté au temps et à l'éloignement. Elle murmura :

— Il y a un an que nous n'avons pas fait l'amour.

Sans un mot il commença à se déshabiller et elle l'imita. Son corps était très blanc, un peu épais, bien proportionné, moins beau que son visage dont Juan Carlos retrouvait maintenant toute la pureté. Secrètement, il se demandait si elle avait gardé son extraordinaire tempérament. Il glissa un bras autour de ses reins, l'attira, frottant ses petits seins contre les poils de sa poitrine. Aussitôt, Juanita se mit à gémir, à glisser le long de son corps, à l'embrasser, jusqu'à ce qu'elle atteigne le sexe dont elle s'empara avec une sorte de rage.

Pendant plusieurs minutes, on n'entendit plus que des bruits de salive, mêlés à de courts gémissements, comme si elle parlait au membre qu'elle était en train de caresser. Quand il l'arracha de lui, elle haletait comme une noyée.

D'un seul élan, elle se retourna sur le dos, l'attirant sur elle. Des touffes de poils sortaient de ses aisselles, sa fourrure pubienne, très noire, descendait le long de ses cuisses. C'était la femelle à l'état pur. Il la pénétra et elle se mit à onduler furieusement.

Ils ne disaient pas un mot, perdus dans leur bonheur. Juan Carlos la retourna, et elle se laissa faire, la croupe haute, haletant de plus en plus vite avec une respiration sifflante. Il se souvint qu'elle avait de l'asthme. Lorsqu'elle était très excitée, il lui arrivait de suffoquer... Il avait envie de jouir de cette façon, comme un animal, mais Juanita ne lui en laissa pas le temps.

De nouveau, elle se retourna, l'attira sur elle.

— Pas comme ça, dit-elle.

Elle le serra avec une force incroyable, recommença à onduler, de

plus en plus vite, des sifflements s'échappaient de sa gorge, jusqu'à ce que ses jambes s'élèvent, pour qu'il la pénètre mieux. De nouveau, au moment où il allait jouir, elle lui échappa, le reprit dans sa bouche avec une avidité furieuse, insensée, presque inquiétante. Il dut lui saisir la nuque pour ralentir son mouvement de pendule. Elle obéit docilement. Cette fois, il sentit qu'il allait jouir. Elle le réalisa aussi et en profita jusqu'à la dernière goutte. Puis, elle glissa sur le dos, inerte, sifflant comme une cheminée, respirant violemment.

— Il y a longtemps que j'avais ce fantasme ! dit-elle lorsqu'elle eut retrouvé son souffle.

Il ne lui demanda pas quel était exactement son fantasme. Ni avec qui elle avait fait l'amour depuis qu'ils ne s'étaient vus. Elle avait toujours la même violence. Maintenant, elle semblait rassasiée, apaisée.

— Tu fais toujours aussi bien l'amour, dit-il, mais tu devrais mieux t'habiller. Je vais t'offrir des vêtements...

— Ce n'est pas la peine, zézaya avec indignation Juanita.

Juan Carlos alluma une cigarette tandis que Juanita reposait sur le côté, les yeux ouverts, le contemplant. Au bout d'un long moment, elle dit d'une voix grave :

— Juan Carlos, je ne voulais pas seulement te voir pour ça. J'ai une affaire à te proposer.

*

* *

Le téléphone sonna faiblement. Malko eut l'impression que sa correspondante se trouvait à des milliers de kilomètres. Pourtant Gilda Romero n'était qu'à quelques centaines de mètres. Il était onze heures, et il avait mal à la tête. *L'aguardiente*.

— Vous voulez toujours ce que vous m'avez demandé ? interrogea la Colombienne.

— Bien sûr, dit Malko.

— C'est dangereux, avertit Gilda Romero.

— Je sais. Vous avez mon renseignement ?

— Passez me prendre dans une demi-heure. Nous irons déjeuner quelque part, fit Gilda à voix basse.

Elle avait raccroché. Malko acheva de s'habiller. Sa visite à la DEA pouvait attendre. Il avait loué une voiture, une Dodge qui l'attendait devant l'hôtel. Il descendit. Même dans les toilettes du *Tequendama*, il y avait des policiers armés... Il mit un quart d'heure à retrouver l'Avenida Jimenez. Gilda Romero attendait sous le porche de son immeuble, avec l'inévitable parapluie, sanglée dans un tailleur noir.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— En dehors de Bogota, vers le nord, dit la jeune femme. Dans un restaurant appelé *El Portillo*. C'est très joli.

— Et à part le charme ?

La Colombienne tourna la tête vers lui, ses yeux noirs sans expression.

— Nous verrons quelqu'un au déjeuner. Je vous dirai son nom. C'est tout ce que je peux faire. En deux ans, il est devenu le numéro Un du trafic, à cause de la puissance de sa famille. Il gagne des millions de dollars. Par lui, vous trouverez ce que vous cherchez... Prenez la Carretera 7 et suivez-la vers le nord.

Il obéit. Le nord était le quartier résidentiel, élégant, de Bogota. Peu à peu, les condominiums et les villas s'espacèrent, laissant la place à un paysage rappelant la Suisse, avec des prairies, la montagne derrière. Très bucolique. Ils roulèrent vingt minutes. Il y avait des haciendas partout. Gilda ne disait pas un mot.

— C'est là, annonça-t-elle enfin.

On aurait dit une hacienda comme les autres. Malko entra avec la Dodge et se gara en face du bâtiment principal. Quelques voitures étaient déjà là. Ils pénétrèrent dans la salle à manger à poutres apparentes et prirent place. Gilda Romero parcourut la pièce du regard. Il n'y avait que trois autres couples.

— Ils ne sont pas encore là, dit-elle.

Un garçon apporta de la sangria et les servit généreusement. Malko but pour se réchauffer. Les nuages semblaient glisser de la montagne jusqu'à eux. Il avait le souffle court. Gilda Romero paraissait nerveuse. Elle se pencha à travers la table et dit d'une voix suppliante :

— Je vous en prie, faites attention.

Elle avait sincèrement peur.

— Il est là ?

— Non, dit-elle, pas encore.

Ils commandèrent des *parrillas*, assortiment de viandes et de saucisses grillées, qu'on leur servit en un temps record.

Lorsque le fromage arriva, il ne s'était toujours rien passé. Malko allait interroger Gilda lorsqu'il vit une Porsche pénétrer dans le parking. Il en sortit une fille, la tête couverte d'un bonnet mauve, avec une grande écharpe de même couleur, le visage dissimulé derrière des lunettes noires. Puis un garçon jeune, très beau, avec des cheveux fous, grand, bien découplé, en blouson de cuir et jeans. Des dents éblouissantes. Un beau couple.

Ils s'assirent non loin de Malko et de sa compagne. Gilda Romero dit, presque sans remuer les lèvres :

— C'est lui. Juan Carlos Laureles. On dit qu'il a gagné cinq millions de dollars l'année dernière. Il ne sait que faire de son argent. Son oncle est un sénateur très important, son père était général. C'est

une des plus grandes familles d'ici. Il s'est mis à son compte. La coca.

Malko essayait de graver dans sa mémoire les traits du jeune Colombien. Difficile sans attirer l'attention. Il avait repéré un téléphone dans un couloir. Il se leva et y alla, faisant semblant de téléphoner. De là, il avait une vue parfaite sur le couple. Il les observa, l'écouteur à l'oreille. Ils se tenaient la main comme des amoureux, parlaient tendrement. Un couple comme tant d'autres. Soudain, en jouant, l'homme arracha les lunettes noires du visage de sa compagne. Elle les lui reprit aussitôt, et les remit. Malko eut du mal à réprimer un sursaut. Sa prodigieuse mémoire venait de fonctionner comme un ordinateur. Il n'en croyait pas ses yeux, ne regardait plus le trafiquant. Malgré le déguisement et le dépouillement, il venait de reconnaître la femme dont on lui avait montré la photo.

La Cubaine venue acheter de la cocaïne. Juanita Cayon, dite *la Loca*.

CHAPITRE V

Malko détourna son regard du couple. Il connaissait trop le sixième sens des gens traqués. Le moindre élément insolite suffisait à les mettre en éveil. Il raccrocha le téléphone et alla se rasseoir. Troublé et perplexe. Une fois de plus, la chance l'avait servi. Gilda Romero avait achevé les saucisses piquantes en les trempant dans de la sauce qui ressemblait à de l'acide chlorhydrique. Les cafés étaient servis. Il n'y avait pas assez de monde dans le restaurant pour qu'ils puissent rester trop longtemps sans se faire remarquer. Or, ceux qu'il surveillait venaient d'arriver. Malko fit mentalement le tour de la situation. Il n'avait aucune autorité pour intervenir en Colombie. S'il téléphonait à la station locale de la CIA, il pouvait peut-être mettre en branle la police colombienne, mais ce n'était pas évident. Pour l'instant, il ne pouvait compter que sur lui-même.

— Vous êtes satisfait ? souffla Gilda Romero à travers la table. C'est lui. Juan Carlos Laureles.

Elle avait descendu une carafe entière de sangria, et son attitude un peu distante avait fait place à une familiarité teintée de sensualité. Malko se rapprocha, et leurs genoux se frôlèrent sous la table. Elle ne retira pas les siens.

— Vous connaissez la fille ? demanda Malko.

— Non.

Juan Carlos Laureles tourna la tête dans leur direction et adressa un léger sourire à Gilda Romero.

— Bogota est une petite ville. Nous nous croisons dans des *rumbas*, dit-elle, mais je ne suis pas assez belle pour l'intéresser...

— Il y a des chambres ici ? interrogea soudain Malko.

— Pourquoi ? s'étonna Gilda Romero. Vous voulez...

— Je ne veux pas partir avant eux, dit Malko. C'est difficile de rester longtemps ici.

— Oui, dit-elle. Il y en a. Il n'y a qu'à demander au garçon. Vous voulez un autre *tinto*(13) ?

Elle appela le vieux qui les servait, lui parla à l'oreille. Puis, elle se tourna vers Malko.

— Nous avons la numéro 2. Quand nous voulons. On passe par le couloir du téléphone. La chambre est portée sur l'addition.

Trois minutes plus tard, ils se levèrent. Juan Carlos et son amie n'en étaient qu'à la viande.

L'escalier craquait. La chambre était de style rustique avec un gros édredon. Malko alla à la fenêtre qui donnait sur le parking. Gilda

Romero posa son sac sur le lit et s'assit.

— Nous n'avons plus qu'à fumer une cigarette, dit-elle avec une gaîté un peu forcée. Espérons qu'il n'aura pas la même idée que nous.

Elle alluma une Rothmans avec un gros briquet en or. Malko la rejoignit, mais, d'où il était, ne pouvait plus surveiller le parking. Aussi, se releva-t-il pour s'installer debout près de la fenêtre. Gilda Romero l'observait. Avec curiosité et envie.

— Vous vous occupez de politique, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Vous ne ressemblez pas à ces horribles policiers de la drogue.

Malko sourit.

— Merci. Dites-moi, est-ce que ce pays est stable ?

— Très stable, fit Gilda Romero. Dans la violence. Nous autres, Colombiens, nous avons besoin de violence. Il y a la gauche romantique, le M.19. Des intellectuels, des professeurs. Ils voudraient que ça change, mais ne savent pas comment s'y prendre... Ils opèrent dans les villes. Ce sont nos Robin des Bois. Et puis, il y a les FARC. Des communistes qui tiennent quelques bouts de montagne, un peu partout. Mais ils ne peuvent rien de plus.

— Mais les élections...

— *Claro que si*. Et libres en plus. Nous appelons ça les élections à la bière. Les représentants des deux grands partis – les conservateurs et les libéraux – vont dans les campagnes et invitent le *cacique*, le chef des paysans. Ils boivent de la bière ensemble et ensuite, le *cacique* dit aux villageois comment ils doivent voter... C'est simple. Les communistes n'ont aucune chance.

Il jeta un coup d'œil en bas. La Porsche n'avait pas bougé... Gilda dit, en souriant :

— Vous me compromettez ! Juan Carlos Laureles va être persuadé que vous êtes mon amant.

— Je suis désolé, dit Malko. J'espère que cela ne vous posera pas trop de problèmes.

Il avait l'impression que la Colombienne, loin d'être dégoûtée par leur « collaboration », y prenait un certain plaisir. Gilda Romero éteignit sa cigarette, se leva à son tour, marcha droit sur Malko, passa un bras autour de son cou et l'embrassa. Un baiser long, profond, sensuel que Malko lui rendit avec plaisir. Puis, elle se détourna avec un petit rire et se colla à lui de tout son dos.

Deux ou trois fois, très vite, elle monta et descendit le long de son ventre, serrant impérieusement ses reins épanouis contre lui. Comme pour mesurer le désir qu'elle lui inspirait. Malko emprisonna par politesse un sein entre ses doigts, et Gilda se tortilla encore plus avant de se détacher et de se retourner.

— Vous avez envie de moi ?

— Certainement, dit Malko.

— J'ai eu un fantasme cette nuit, soupira-t-elle. J'étais dans la cuisine, chez moi, avec tous les invités. Vous veniez et vous me preniez debout contre le réfrigérateur.

Elle pivota, s'appuyant au mur, bien campée sur ses hauts talons, allongea le bras et attira Malko.

— Comme ça, vous voyez en bas, dit-elle.

Elle recommença à se frotter délibérément contre lui, le regard tourné vers l'extérieur. Puis, concrétisant son fantasme, elle libéra l'objet de sa convoitise, écarta le pan de sa jupe portefeuille. Avec ses talons, elle était plus grande que Malko, aussi celui-ci n'eut-il aucune difficulté à la pénétrer. Il aperçut fugitivement un bout de cuisse blanche au-dessus du bas, puis sentit aussitôt une chair soyeuse et brûlante se refermer autour de lui. Gilda Romero le fixait avec une intensité minérale.

— Vous aviez envie de moi ? répéta-t-elle.

— J'avais envie de vous, dit gentiment Malko.

La position était inconfortable, bien que pleine d'érotisme. Surtout à cause des vêtements. Nue, Gilda Romero n'aurait probablement réveillé que la libido d'un ermite. Malko la prit par les hanches, essayant de déclencher son plaisir par une série de petits mouvements tournants, un œil sur la Porsche en bas... Gilda Romero poussa une sorte de petit gloussement heureux.

Peu à peu, son corps glissait en avant, faisant un angle de plus en plus important avec le mur. Elle respirait rapidement, lourdement. Une de ses mains remonta jusqu'à sa poitrine et se mit à masser la pointe d'un de ses seins à travers son chemisier. Il y eut un bruit de pas sur le gravier, dehors. Malko baissa les yeux et vit Juan Carlos et sa compagne se dirigeant vers la Porsche, la main dans la main. Du coup, il s'arrêta de bouger. Gilda le rappela à l'ordre de sa voix rauque.

— *Coge me ! Coge me !*(14)...

Elle s'avança encore, perdit l'équilibre, s'accrocha au cou de Malko et poussa un grognement, accompagné d'une torsion de tout son corps. Puis, elle s'immobilisa ne tenant plus au mur que par la nuque, la bouche ouverte, le regard de plomb. Malko eut la délicatesse d'attendre quelques secondes avant de se retirer d'elle. Le pan de la jupe portefeuille retomba sur les cuisses épaisses, et Gilda Romero poussa un profond soupir. Elle tituba jusqu'au lit et se retourna en souriant.

— J'ai les jambes coupées. *Vamos*.

Ils montèrent dans la Dodge au moment où la Porsche franchissait le portail pour prendre la direction de Bogota. La tête appuyée à l'accoudoir, Gilda Romero ferma les yeux, cuvant sa sangria et son orgasme. Malko laissa cinq cents mètres entre lui et la Porsche.

La route se jetait dans la Carretera 7, allant jusqu'au centre de Bogota, mais heureusement la Porsche n'allait pas vite. Gilda Romero se remaquilla tant bien que mal. Comme ils stoppaient à un feu rouge, en face du *Tequendama*, elle se redressa.

— Déposez-moi là, demanda-t-elle, cela vaut mieux. J'espère que cela se passera bien. Peut-être à un de ces jours.

Malko eut à peine le temps de regarder sa grande silhouette s'éloigner dans la pluie. La Porsche venait de redémarrer. Il la suivit encore plusieurs centaines de mètres, puis la voiture s'arrêta en face du Musée de l'Or. Juanita Cayon en descendit, et s'éloigna aussitôt à travers la place pleine de photographes et de cireurs de chaussures. Malko n'hésita pas. Garant sa Dodge tant bien que mal, il bondit à sa poursuite, bousculant un minuscule Indien équatorien disparaissant sous un ballot de cotonnades.

Juanita Cayon marchait rapidement, sans se retourner. Elle franchit le carrefour de l'Avenue Jimenez, continuant vers la place Simon Bolivar. Les mains dans les poches de son imperméable. Soudain, elle traversa en courant le trottoir, se jetant devant un taxi vide qui arrivait. Aucun autre n'était en vue.

Malko, ivre de rage, vit le taxi se perdre dans la circulation. Impuissant. Juanita Cayon était peut-être folle, mais elle savait comment rompre une filature... Maintenant, il ne bénéficiait plus de l'effet de surprise. La pluie redoubla, et il avait laissé le parapluie dans la Dodge. Le temps d'arriver à sa voiture, il était trempé jusqu'aux os... Charmant pays.

Il était temps de trouver des alliés.

*

* *

Aucun panneau n'indiquait le bureau de la DEA, au seizième étage du building Uji, sur la Carretera 7, deux blocs au nord de l'ambassade US. Par contre, l'œil noir d'une caméra de télévision veillait au-dessus de la porte. Malko sonna et attendit. Le battant s'ouvrit sur un sas blindé derrière lequel veillait un Marine haut comme une tour. Ce dernier fit passer Malko à travers un portique électronique puis, certain qu'il ne portait pas d'objets dangereux, s'enquit de la personne qu'il venait voir.

— Lester Drew.

Interphone. On le fit asseoir. Enfin, un homme vêtu d'un costume Prince-de-Galles, de boots, au visage plein de taches de rousseur, l'air

fatigué, émergea d'un escalier intérieur. Avec ses cheveux roux, son nez en trompette et ses yeux bleus, il avait l'air d'un représentant. Sa poignée de main fut particulièrement chaleureuse.

— J'attendais votre visite depuis hier, dit-il. Miami m'a envoyé un télex à votre sujet.

— J'ai travaillé, expliqua Malko.

Il le suivit dans l'escalier, et ils débouchèrent dans un bureau-penthouse, dominant toute la ville. Avec une seule chose bizarre : le plancher était incliné comme celui d'un navire en train de couler ! Lester Drew eut un ricanement résigné.

— Vous avez vu ! Ce putain d'immeuble qui n'a pas un an est déjà en train de s'effondrer. Les ouvriers ont volé l'acier du béton armé.

C'est tout juste s'il ne devait pas gagner son bureau à quatre pattes... Ils prirent place en équilibre instable sur un canapé, face à une carte de Colombie.

— Avez-vous eu quelque chose sur mon affaire ? demanda Malko.

Lester Drew secoua la tête négativement.

— *Nope*. Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper...

Malko dissimula mal sa surprise.

— Mais c'est pourtant une histoire importante...

L'Américain eut un soupir découragé.

— *Yeah...* Une tonne de « coke »... Mais vous savez combien ces fumiers en exportent par an : soixante tonnes ! Bien sûr, par petits paquets. Quant à la *marimba*, on va vers les cinquante mille tonnes. Ils cultivent cent mille acres rien que dans la Sierra Nevada de Santa Marta... Même en ne foutant rien et en fermant les yeux, les Colombiens arrivent à piquer soixante-quinze avions par an et autant de bateaux dans la Guajira... Tout le pays ne vit que de ça. Entre six cents millions et deux milliards de dollars tous les ans. Ça en fait des gens à acheter, dans un pays où le salaire moyen est de trois mille cinq cents pesos.

Malko écoutait ces chiffres effarants, interdit. Il demanda :

— Vous connaissez un certain Juan Carlos Laureles ?

— Sûr, fit Lester Drew. Un nouveau venu dans le trafic. Famille OK. Ils se contentaient de tuer un métayer trop gourmand de temps en temps... Lui est branché sur l'équipe de Laetitia où il achète de la *pasta*.

— De la *pasta* ?

— Oui, la pâte verdâtre faite avec les feuilles de coca. Il faut deux livres et demie pour fabriquer une livre de cocaïne pure. Le raffinage se fait ici ou à Medellin. Laureles est protégé par son oncle sénateur. Intouchable. Même si je le piquais avec un kilo de coke dans la main, on me dirait que c'est du sucre en poudre. Peu à peu, les mafiosi de la drogue pourrissent tout, achètent tout.

C'était nettement différent du tableau idyllique qu'on lui avait brossé à Miami.

— Que faites-vous à Bogota ?

Lester Drew eut un geste d'impuissance.

— Tout mon espoir tient en un seul mot : éradication. Nous essayons avec le US Government d'obtenir des Colombiens qu'ils suppriment au moins les cultures de marijuana... Sans grand espoir. Elles se trouvent dans des zones contrôlées en partie par les rebelles. Ou du moins, ils le prétendent. Mais vous m'avez parlé de Laureles. Vous êtes bien informé pour un type arrivé depuis deux jours. Que fait-il dans notre histoire ?

Malko sourit modestement.

— Ce n'est pas mon mérite, mais celui de vos chefs, en Floride. J'avais un contact. J'ai vu Laureles aujourd'hui, en compagnie de l'agent cubaine venue acheter la drogue.

— *Holy shit !* fit Lester Drew. Ce n'est sûrement pas une coïncidence. Seulement, ça ne va pas être facile. Je peux aller voir le F.2, mais je sais d'avance comment ça va se passer. Ils vont téléphoner poliment à Laureles qu'on s'apprête à perquisitionner et lui demander à quelle heure on peut venir le déranger... Ils l'aideront même à déménager ce qui est trop gros. Il n'est pas fou : le laboratoire n'est sûrement pas chez lui. Il paie cher pour être protégé.

C'était atterrant... Malko demanda brusquement :

— Vous avez déjà entendu parler de la Cubaine Juanita Cayon ?

— Non. Qui est-ce ?

Malko le lui expliqua. Ainsi que l'opération cubaine pour financer les services. Lester Drew commença à changer d'attitude.

— Hé, attendez ! fit-il. S'il s'agit de lutte anti-subversive, c'est différent. Là ils mettent le paquet. Je vais en parler au général de la Neva, le patron du Commando BIM. Vous savez où se trouve cette fille ?

— Non, avoua Malko, mais Laureles le sait sûrement.

Lester Drew frappa du poing dans sa main.

— *Terrific !* De la Neva a été nommé il y a six mois par le gouvernement Turbai pour liquider le M.19 qui commençait à être un peu gênant. Il a pratiquement les pleins pouvoirs, et il s'en sert. Cent quarante-quatre cas de torture recensés depuis qu'il est là. Son Commando BIM fait du beau boulot. Brutal et efficace. Il n'a pratiquement de comptes à rendre à personne, tant qu'il s'agit de « subversifs »... Il se défonce parce que, s'il réussit, on lui donnera un truc peinard sur la côte atlantique où il pourra enfin faire fortune. Lui seul peut arrêter Laureles et le faire parler. Du moment que la drogue va alimenter les subversifs. Mais vous êtes sûr de votre coup ?

— Absolument, dit Malko. Cette fille est venue acheter de la

drogue à Laureles et l'acheminera ensuite hors du pays.

— Je vais aller voir de la Neva, dit Lester Drew. Où puis-je vous joindre ?

— *Tequendama*, dit Malko, chambre 456.

Lester Drew le raccompagna jusqu'au palier, souriant devant le Marine impassible.

— Nous sommes prudents, fit-il, mon prédécesseur a pris trois balles dans la tête parce qu'il ne l'était pas assez. Moi, je suis à six ans de la retraite. J'ai envie de la prendre.

De plus en plus encourageant. Malko se retrouva dans la Carretera 7 avec ses boutiques pseudo-élégantes et ses innombrables restaurants. La circulation avançait au pas. Il reprit la Dodge. Au feu rouge suivant, un gosse s'avança vers la voiture, un carton de Marlboro à la main.

— Cigarettes, *Señor* ?

— Non, merci, dit Malko.

Le gosse tira un sachet de plastique de sous ses cigarettes et le posa sur les genoux de Malko.

— *Coca, Señor. Muy buena*. Huit cents pesos le gramme.

Il n'avait pas dix ans. Malko lui rendit le sachet et démarra. Lester Drew aurait pu observer la scène de ses fenêtres. Le général commandant la répression se dépêchait de sévir pour pouvoir se remplir les poches... avec la drogue. Quel pays ! Les visages sur les trottoirs semblaient désespérés, tristes, morbides, les gens étaient mal habillés, moroses.

*

* *

Juanita Cayon regarda sa montre pour la dixième fois. Juan Carlos Laureles aurait dû téléphoner depuis quarante-cinq minutes. Ce n'était pas son genre d'être en retard. Même pour les rendez-vous galants, il était toujours ponctuel. Elle avait un sale pressentiment. On l'avait suivie la veille, au restaurant. Un *gringo*. Bien sûr, elle l'avait semé, mais elle ignorait si son amant n'était pas également sous surveillance.

Le barbu du M.19 l'observait, par en-dessous.

— Tu es inquiète ? demanda-t-il. Tu crois qu'il est arrivé quelque chose ?

La jeune femme hocha la tête.

— Je ne sais pas, je vais aller voir.

Jorge Paz sursauta.

— Tu es folle ! S'ils te prennent...

— Je ferai attention, fit-elle avec agacement. Donne-moi Jeff.

Jeff, c'était le parabellum de Jorge. Plaqué or, volé à un colonel

colombien. Jorge alla prendre l'arme dans un tiroir et la lui tendit. Juanita l'enfouit dans une poche de son imperméable, après avoir vérifié le chargeur et fait monter une balle dans le canon. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait peur. Une fois au Venezuela, ils l'avaient prise.

En Amérique du Sud, quand on était arrêté, on souffrait toujours dans sa chair. Elle s'en était tirée, sodomisée par une bouteille de Coca-Cola. Une plaisanterie à côté de ce que d'autres avaient subi... Elle serra la ceinture de son imperméable. Pensant à l'homme qu'elle aimait.

— Si je ne suis pas rentrée dans une heure, dit-elle, tu sais ce qu'il y a à faire.

— Oui, fit Jorge, d'une voix étranglée. Mais...

— Il n'y a pas de « mais », coupa-t-elle sèchement. Vous n'avez plus besoin de moi.

Elle s'en voulait de ce déjeuner d'amoureux qui risquait de leur coûter si cher. Il n'y avait pas de place pour les sentiments dans la vie clandestine. Une règle d'or qu'on ne transgressait jamais. Ou alors...

Jorge la regarda sortir avec un air misérable.

*

* *

— Mister Linge ?

— Oui, répondit Malko d'une voix ensommeillée.

Il avait eu du mal à s'endormir à cause du décalage horaire. Sa Seiko-quartz indiquait sept heures et demie. Pourquoi Lester Drew l'appelait-il si tôt ?

— Habillez-vous et venez tout de suite à l'École de Cavalerie, ordonna l'Américain. Je vous attendrai devant l'entrée de la BIM. C'est tout au fond de la Carretera quinta. Il faut une demi-heure pour s'y rendre. Ils l'ont arrêté. Ils sont en train de l'interroger. Le général veut vous voir. Prenez votre passeport.

— Je viens, dit Malko.

Elle commençait bien sa troisième journée à Bogota. Il n'aurait pas pensé que sa conversation de la veille allait donner un résultat si rapide.

Cinq minutes plus tard, il roulait sur la Calle 24, afin de rejoindre la Carretera quinta. La rue montait. Il tourna à gauche et freina brusquement : un flot de voitures se ruait vers lui, tenant toute la chaussée ! Il ne dut son salut qu'à une marche arrière précipitée. C'est alors seulement qu'il aperçut le panneau : « Una via de la seis à la ocho ». Sens unique. Il n'y avait plus qu'à redescendre sur la 7. Il lui fallut quand même quarante-cinq minutes pour arriver à l'École de

Cavalerie. Là, il erra encore quelques minutes dans une caserne avant de retrouver Lester Drew. L'Américain se précipita vers lui.

— Venez vite. Le général de la Neva nous attend. Ils ont commencé l'interrogatoire...

Ils se trouvaient devant un ensemble de bâtiments où s'étalait en lettres noires COMMANDO BIM. La gestapo locale. Lester Drew prit à un guichet deux macarons jaunes et en tendit un à Malko. Chacun d'eux portaient « ADJUDANTIA ». Une sentinelle armée d'un G3 plus grand qu'elle les laissa passer. Des soldats flânaient en face d'une pelouse impeccable. Pas un civil. Devant une porte. Lester Drew donna un coup de coude à Malko.

L'inscription portait : « SECCION SEGUNDA, et en petites lettres : *si vous êtes ici, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher.*

Un officier aussi olivâtre que son uniforme se matérialisa devant eux et claqua des talons.

— *El General* Oscar de la Neva vous attend, annonça-t-il.

CHAPITRE VI

Malko déboucha dans une pièce immense, avec une grande estrade au fond, supportant un bureau encadré de drapeaux. Plusieurs officiers se pressaient autour d'un téléviseur à gauche de l'estrade. L'un d'eux, de petite taille se détacha du groupe et vint vers les deux visiteurs. La poitrine couverte de décorations, miracle pour un pays qui n'avait jamais été en guerre avec aucun de ses voisins. L'uniforme impeccable, le pli du pantalon coupant comme un rasoir, les cheveux très noirs rejetés en arrière, l'habituel teint olivâtre avec des traits un peu fanés. Seuls les yeux inquiétaient, jaunes et sans expression comme ceux d'un saurien.

— *Buenos dias, Señores*, dit-il avec un sourire encourageant.

— Voici le général de la Neva, annonça Lester Drew. Il ne parle pas anglais.

— Je comprends l'espagnol, dit Malko.

Le général se dérida aussitôt et prit Malko par le bras, l'entraînant devant la télévision. Celle-ci était reliée à un magnétoscope Akaï. Il y avait deux hommes sur l'écran. Le général et un inconnu sans cravate, séparés par une table.

L'officier colombien accentua son sourire.

— Merci de votre aide, *Señor* ! dit-il. Nous n'aurons jamais assez d'alliés pour lutter contre les *subversivos*. Cette Juanita Cayon est très dangereuse. Nous avons une fiche sur elle. Je pense que son complice ne va pas tarder à parler.

— Il est arrêté depuis quand ? demanda Malko.

— Cette nuit, dit le général. Chez lui. À cause de la Constitution, nous n'avons le droit de le garder que six heures avant de le remettre entre les mains des autorités civiles. (Il eut un bon sourire.) Cela suffit. Ces gens-là quand on les raisonne, deviennent très doux, prennent conscience de leurs crimes contre la patrie. Vous voyez, nous enregistrons tous les interrogatoires sur vidéo afin de les montrer aux autorités civiles... Cela se passe très correctement. Nous sommes très respectueux de la Constitution.

Effectivement, sur l'écran, cela ressemblait à une conversation mondaine. Le prisonnier n'hésitait pas à répondre. Le général expliqua à Malko :

— Cet homme fait partie d'un commando des FARC qui a attaqué un poste de police et brûlé vifs sept soldats. Je lui ai fait comprendre qu'il avait très mal agi.

— *El general es muy humano*, susurra dans l'oreille de Malko un

jeune capitaine à la moustache cirée comme un parquet neuf...

Tout cela sentait la bonne compagnie. Sur l'écran, l'interrogatoire se déroulait paisiblement. Malko, en se retournant, aperçut derrière le bureau du général une statue de la Vierge Marie devant laquelle brûlait un cierge... Il ne manquait que les chœurs célestes. Le général Oscar de la Neva tira un long fume-cigarette de sa poche et alluma une cigarette, puis entraîna Malko devant un grand tableau noir où étaient résumés les résultats de la lutte anti-subversive.

— *Señor*, annonça-t-il, nous sommes en train d'écraser le M.19. Si la Vierge Marie continue à nous aider – il consulta sa montre – dans une heure, nous irons tous ensemble arrêter cette Juanita Cayon.

Bel optimisme. L'esprit ailleurs, Malko se plongea dans l'organigramme de la subversion.

*

* *

— *Criminal ! Desgraciado ! Tu es la anti patria !*⁽¹⁵⁾

Juan Carlos Laureles ouvrit la bouche et cracha un long jet d'eau sale, secoué d'un épouvantable hoquet. Il voyait à peine le lieutenant de la BIM debout en face de lui, les jambes écartées, flattant ses bottes de sa cravache. Les deux soldats qui venaient de lui maintenir la tête sous l'eau de l'abreuvoir à chevaux de cette petite cour intérieure, continuaient à tenir solidement ses bras reliés par des menottes. Il avait peur, mais n'était pas brisé, malgré les quatre heures d'interrogatoire et de coups. Seulement, il ne comprenait pas... Prenant son souffle, il jeta :

— Mon oncle, le sénateur Gomez vous fera fusiller ! Lâchez-moi immédiatement.

Fou de rage, le lieutenant fit le tour de l'abreuvoir et prit le jeune homme par ses cheveux trempés.

— *Vaya se a la mierda*⁽¹⁶⁾. Ici, tu es à la BIM ! Même ton oncle ne peut rien. Tu es un *subversivo* ! Moins qu'un chien. Si tu ne parles pas, tu vas crever noyé dans ce bac. Ensuite on mettra ta charogne dans un hélicoptère et on te lâchera dans la montagne pour que tu nourrisses les vautours. Parle, dis-nous où est cette Juanita, *esta puta cubana* !

— *No tengo nada que declarar*⁽¹⁷⁾ répéta pour la centième fois Juan Carlos Laureles.

C'était presque vrai. C'était Juanita Cayon qui lui téléphonait. Elle savait que personne n'était à l'abri de ce qui arrivait en ce moment. Si on ignorait, on ne pouvait pas parler. Seulement ceux qui l'interrogeaient étaient persuadés du contraire... Le lieutenant prit son élan et lui décocha un coup de pied de toutes ses forces en plein abdomen. Juan Carlos Laureles se plia en deux, vomit un jet de bile et

tomba lourdement dans la boue de la cour. Le lieutenant fixa son visage gris, se demandant s'il n'avait pas frappé trop fort. Seulement le général de la Neva attendait. Il fallait à tout prix lui faire dire où se trouvait la rebelle...

— Puisqu'il aime l'eau, dit-il aux soldats, on va lui donner autre chose.

Se débraguettant, il commença à uriner dans l'abreuvoir. Lorsqu'il eut fini, il fit signe aux soldats de l'imiter. Ils s'empressèrent de vider leurs vessies avec de gros rires.

— Allez chercher vos copains, ordonna le lieutenant, on va lui faire le cocktail BIM.

Un des soldats partit en courant et ramena d'autres membres du Commando BIM. En cinq minutes les vingt hommes eurent tous uriné dans l'abreuvoir. Sur le sol Juan Carlos Laureles respirait lourdement, à moitié inconscient. Les deux soldats le redressèrent. Le lieutenant fut presque doux.

— Ecoute, *desgraciado de mierda*, cette fille est une subversive dangereuse. Nous te connaissons. Tu es un bon Colombien, une famille respectable. Elle, c'est une étrangère, une sale communiste qui vient semer le désordre dans notre beau pays. Il faut nous aider. Cesser de collaborer avec les subversifs.

Juan Carlos Laureles n'arrivait plus à parler. Il parvint enfin à murmurer dans un souffle :

— *Es una acusaci3n muy grave ! Pero, no es la verdad !*⁽¹⁸⁾

— *Que Dios te ayuda !* fit le lieutenant. Cette fois on va te faire crever.

Les deux soldats traînèrent le prisonnier jusqu'à l'abreuvoir et lui appuyèrent sur les épaules. Juan Carlos n'avait plus beaucoup de forces pour lutter. Il résista peu avant que son visage ne plonge dans l'eau mélangée d'urine. Malgré sa fatigue il parvint à retenir son souffle d'interminables secondes. Puis le mélange acide pénétra dans ses poumons, déclenchant un spasme irrépressible qui secoua tout son corps. Les deux soldats bandèrent leurs muscles, essayant de lui maintenir la tête sous l'eau au milieu des éclaboussures et des vociférations du lieutenant. À la fenêtre, quelques soldats de la BIM regardaient curieusement ce qui n'était qu'un spectacle banal. Pariant entre eux sur la durée du supplice. Quelquefois, les soldats manquaient de mesure, et le prisonnier restait asphyxié au fond de l'abreuvoir... Il n'y avait plus qu'à mettre en scène une tentative d'évasion et à faire un rapport.

Avec Juan Carlos Laureles, c'était plus délicat. S'il mourait pendant l'interrogatoire, même *subversivo*, les membres influents de sa famille risquaient de hurler. Cela, le lieutenant le savait.

Mais d'un autre côté, le général attendait. Dès qu'il aurait les

aveux, il n'y aurait plus qu'à rejouer la scène pour le vidéo. Le dialogue mesuré à montrer à la Commission des Droits de l'Homme... Pour l'instant, Juan Carlos se débattait contre l'étouffement. Un de ses pieds partit à l'horizontale, frappant un des soldats au tibia. Celui-ci le lâcha avec un cri de douleur. L'autre n'était pas assez fort tout seul pour le maintenir sous l'eau.

Le supplicié émergea du bac, le visage dégoulinant d'eau et d'urine, crachant, vomissant, les yeux hors de la tête, fou. Il se mit à tournoyer comme une toupie, envoyant le soldat valdinguer contre le ciment. Avec ses mains liées, il ne pouvait pas faire grand-chose. Dans sa douleur et sa rage aveugle, il distingua la silhouette du lieutenant qui commandait la torture. Il fonça la tête baissée, comme un taureau, heurta l'officier en plein dans le ventre. Déséquilibré, celui-ci recula, cogna le bord de l'abreuvoir et bascula dedans !

Juan Carlos Laureles, fou de douleur, fonça vers ce qui lui semblait être la sortie, mais les deux soldats s'étaient ressaisis. L'un d'eux le plaqua aux jambes et le second vint se laisser tomber sur son dos. Tandis que le lieutenant s'extirpait à grand-peine du bassin. Aveugle de rage, trempé, puant l'urine.

Comme un fou, il se rua sur le prisonnier à terre. Son premier coup de pied lui arracha le nez à moitié. Puis, il s'acharna, à coups de bottes, imité servilement par les deux soldats, trop heureux de se défouler. Les trois hommes tournaient autour du pantin immobile, recroquevillé dans la position fœtale qui, peu à peu, devenait une masse enflée et sanguinolente. La pointe de la botte s'enfonçait partout, dans les parties génitales, dans le visage, dans le ventre. À chaque coup, le lieutenant prenait son élan comme s'il donnait un coup de pied dans un ballon et sentait avec volupté sa botte s'enfoncer dans les chairs, brisant les os, meurtrissant les articulations.

— *Basta !*

Le cri poussé d'une voix forte l'arrêta net. Il se retourna et aperçut le colonel Vargas, aide de camp du général, en train de l'observer. Aussitôt, il fit signe aux deux soldats de relever le prisonnier, afin de continuer l'interrogatoire. Il s'avança vers son chef, honteux de son odeur d'urine. Mais le prisonnier avait payé. D'avance.

— *Levante se carajo !*⁽¹⁹⁾ ordonna-t-il.

*

* *

Un gros colonel massif et rougeaud entra dans la pièce, claqua les talons et se pencha à l'oreille du général de la Neva en train de dissenter aimablement avec Malko et Lester Drew.

Le sourire du général se figea en une fraction de seconde. Il reposa

violemment sa tasse de café et se dressa d'un bloc, les yeux injectés de sang.

— *Desgraciado de mierda !*

Il était devenu violet de rage en quelques secondes. Malko et Lester Drew échangèrent un regard. Que se passait-il ?

Le général traversa la pièce comme un dard, si rapidement qu'il accrocha au passage le fil du magnétoscope Akai. L'appareil, déséquilibré, bascula par terre, et le général faillit s'étaler. Il reprit son équilibre au milieu d'un concert de jurons à faire s'écrouler Saint-Pierre-de-Rome. Les autres officiers s'étaient figés dans un silence terrifié.

Le général de la Neva arriva à la porte au moment où en surgissait un jeune officier blanc comme un linge, à l'uniforme maculé. Ce dernier s'immobilisa au garde-à-vous, bredouillant quelque chose que Malko n'entendit pas. Le général poussa un cri étranglé et, de toutes ses forces, gifla le lieutenant qui recula jusqu'au mur. Le général le suivit, continuant à le gifler, à l'abreuver d'injures, trépignant comme un enfant à qui on a arraché son jouet. La bave aux lèvres, il s'arrêta, tremblant de fureur. Malko et l'Américain l'avaient rejoint.

— Que se passe-t-il. Général ? demanda Malko.

Oscar de la Neva se retourna d'un bloc, une lueur de meurtre dans les yeux.

— Cet imbécile a tué le prisonnier, gronda-t-il. Je vais le faire fusiller.

Le lieutenant tremblait de tous ses membres. Une de ses narines saignait. Son uniforme empestait l'urine. Un des colonels prit Malko par le bras.

— Je crois que la conférence est terminée, *Señor*, fit-il à voix basse. Le général est un peu énervé. C'est un homme si humain ! Cet officier va être très sévèrement puni.

— Avez-vous obtenu les renseignements que vous cherchiez ? demanda Lester Drew froidement.

— Non, *Señor*, avoua le colonel. Le prisonnier a refusé de parler, et nous ne pouvions pas l'y contraindre, n'est-ce pas...

— Bien sûr, bien sûr...

Le général ne s'occupait plus d'eux. Pendu au téléphone sur son estrade. Il ne leva même pas la tête lorsqu'ils sortirent. Au lieu de continuer le couloir tout droit, Malko vit la porte marquée *No pasar* et la poussa. De l'autre côté, il y avait une sentinelle en armes qui fit un geste pour les stopper. Le badge jaune de l'*Adjudantia* l'arrêta. Un petit groupe de soldats stationnait près de l'abreuvoir, autour d'un corps recroquevillé. Malko eut un serrement de cœur en reconnaissant les traits tuméfiés de l'homme qu'il avait vu au *Portillo*. Ses vêtements trempés et l'abreuvoir voisin désignaient clairement le traitement

qu'on lui avait fait subir.

Malko avait un goût de cendres dans la bouche. C'était à cause de lui que cet homme venait de mourir atrocement torturé. Lester Drew le tira par le bras.

— Venez, le général n'aimerait pas nous trouver là.

Ils se retrouvèrent dans le parking de la BIM.

Quelques familles venaient chercher des nouvelles des prisonniers. Malko restait silencieux. Il avait joué à l'apprenti sorcier. Tragiquement. Drew secoua la tête.

— Ce sont vraiment des animaux. Je savais que le général était féroce, mais je ne l'avais jamais vu dans cet état. J'ai l'impression que le lieutenant ne sera jamais nommé à Barranquilla. Ils vont l'envoyer pourrir dans les Lianos...

— Il faut retrouver cette Juanita Cayon, dit Malko. Avant qu'elle ne prenne livraison de la drogue. Sinon, c'est fichu.

— Vous avez vos informateurs, je crois, observa l'homme de la DEA. Il faut voir les gens de votre « station » aussi. Ils ont des contacts avec le F.2. Je vais vous déposer à l'ambassade.

*

* *

Le vieux bus vert remontant la Calle 72 en direction de la Carretera 7 avançait au pas dans l'étroite rue en sens unique qui se terminait dans la grande avenue. Derrière lui se traînaient une bonne vingtaine de véhicules divers. Une Toyota surgit soudain d'une petite transversale sur la gauche et commença à remonter la file en klaxonnant furieusement, frôlant le trottoir. Elle finit par arriver à la hauteur du bus qui tenait majestueusement toute la rue. La Toyota redoubla de klaxon, et le conducteur du bus finit par se mettre à droite pour la laisser passer.

Aussitôt, la Toyota déboîta et vint s'arrêter devant le bus. Deux personnes en jaillirent aussitôt, un homme et une femme, tous deux des pistolets de gros calibre à la main, vêtus d'une sorte de treillis militaire. L'homme brandit son arme en direction des véhicules qui s'apprêtaient à doubler et tira en l'air. La femme sauta sur le marchepied du bus, côté conducteur, ouvrit la portière et braqua son arme sur lui.

— Mets ton bus en travers de la rue ! cria-t-elle. Vite !

Au lieu d'obéir, le conducteur, dans un réflexe automatique de défense ramassa sous son siège l'inévitable tuyau de plomb, attribut indispensable de tout Colombien, et tenta de la frapper.

Aussitôt la femme, tendit le bras et, à bout portant, lâcha trois balles dans la tête du conducteur qui s'effondra sur son volant.

La terroriste, de la main gauche, prit le corps par l'épaule et l'arracha de son siège, le faisant tomber sur la chaussée où il resta les bras en croix, se vidant de son sang. Puis la femme sauta à la place du conducteur, lâcha le frein et tourna le volant vers la gauche. Le lourd véhicule démarra avec une secousse, et se mit en travers de la Calle 72, bloquant la circulation. La conductrice improvisée le laissa s'arrêter contre un réverbère, coupa le contact, vida le reste de son chargeur dans le tableau de bord et sauta à terre.

— *Mueran los sirvientes de la oligarquía*(20), hurla-t-elle à l'intention des voyageurs. Nous sommes les forces populaires colombiennes. Ne bougez pas.

Les voyageurs se pressaient vers les portes, criant de terreur. Ils s'arrêtèrent net. Derrière le bus, le concert de klaxons commençait. La rue en sens unique était totalement barrée. Deux cents mètres plus loin, elle se jetait dans la Carretera 7 qui filait le long de la montagne. Les occupants de la Toyota, contournèrent le bus. Celle qui avait abattu le chauffeur tira un sifflet de sa poche et en donna un coup. Aussitôt une camionnette bâchée qui stationnait cent mètres plus haut, se mit à reculer en zigzag dans la rue vide.

Dès qu'elle fut arrivée à la hauteur du bus, plusieurs hommes en jaillirent, armés de mitraillettes et de pistolets. Tous s'engouffrèrent dans une petite maison de deux étages, laissant deux hommes dehors. La rue était complètement bouchée par le bus. Seuls les piétons auraient pu passer et aucun n'en avait envie. Étant donné la circulation à Bogota, la police mettrait pas mal de temps à arriver jusqu'au lieu de l'attentat. D'autant que les voitures continuaient à s'accumuler dans la rue barrée par le bus.

À la queue leu leu, les terroristes se répandirent dans la maison qu'ils venaient d'envahir. L'un d'eux se lança sur une porte de toutes ses forces, et elle céda avec un bruit sec. De l'autre côté, un homme apparut, en bras de chemise dans un couloir étroit, un pistolet à la main. Il n'eut pas le temps de s'en servir, criblé de projectiles par deux mitraillettes. Il s'effondra sur place.

Les agresseurs foncèrent dans le couloir ouvrant les portes à coups de pied. Trois hommes jouaient aux cartes dans une pièce, des armes à portée de main. Ils n'eurent pas le temps de les prendre. Un déluge de feu s'abattit sur eux. Tenant le parabellum doré à deux mains, la terroriste qui avait déjà abattu le chauffeur du bus vida son second chargeur jusqu'à ce que la culasse de son arme reste ouverte. Elle prit dans son treillis un troisième chargeur et recharga son arme.

Puis, tous passèrent dans la pièce suivante, laissant trois cadavres autour de la table de jeu. Un isolé, en train de téléphoner frénétiquement, reçut une balle dans la nuque au passage et s'effondra sans même lâcher son récepteur.

Il restait une porte. Fermée à clé. Une rafale de G.3 fit sauter la serrure et un bon morceau de chambranle. C'était une pièce beaucoup plus grande, encombrée de différents instruments, de bacs en plastique ressemblant un peu à une grande cuisine. Un homme en blouse blanche, qui n'avait pu s'enfuir regarda les agresseurs avec stupéfaction.

— *Ten piedad*, murmura-t-il, *ten piedad !*(21)

Il recula jusqu'au mur, les mains au-dessus de la tête et mourut quelques secondes plus tard, la poitrine déchirée par une rafale de G.3.

Des sacs en plastique étaient rangés, contre le mur, montant jusqu'au plafond. Il y en avait des centaines. Les terroristes commencèrent à les empiler dans des sacs plus grands et plus solides qu'ils avaient apportés. La femme resta sur place, tandis que les autres traînaient leur fardeau dehors. Dans la rue, la situation n'avait pas évolué. Une foule muette observait la scène derrière l'autobus. On ne klaxonnait même plus. En une dizaine de minutes, les sacs furent enfournés dans la camionnette. Comme certains badauds plus audacieux montraient le nez, un des hommes tira une rafale de G.3 par-dessus leur tête. Aussitôt tout le monde recula. Deux autres guérilleros guettaient le haut de la rue, au cas improbable où la police aurait pensé à faire le tour. L'embouteillage commençait à bloquer la Carretera 11. La femme ressortit la dernière de la maison. Dans le lointain, on entendait une sirène de police. C'était vraiment la limite. Si le Commando BIM pensait à utiliser des hélicoptères, la situation pouvait devenir dangereuse.

Épuisés par leurs transports forcenés les terroristes s'entassèrent dans la camionnette qui démarra vers la Carretera 7 précédée de la Toyota. Dès que les véhicules se furent éloignés, les badauds se ruèrent vers la maison, écrasant au passage le corps du conducteur assassiné.

La camionnette tourna le coin de la Calle 72 et se perdit dans la circulation de la Carretera 7, filant vers le sud. Un des locataires de la maison qui avait assisté à la scène, tremblait de tous ses membres. Quand les policiers du F.2 arrivèrent enfin un quart d'heure plus tard, on avait jeté un drap sur le cadavre au milieu de la rue, et la circulation s'écoulait à peu près normalement. Le témoin n'arrêtait pas de répéter :

— Il y avait une femme, je l'ai vue, j'en suis sûr.

C'était une femme ! Une diablesse !

*

* *

Lester Drew et Malko descendirent d'une vieille Fiat pourrie du F.2. Grâce au policier colombien qui les accompagnait, ils franchirent le barrage bloquant la Calle 72. Il y avait des policiers et des militaires partout. Deux ambulances stationnaient dans la rue. Des infirmiers passèrent devant Malko, portant une civière recouverte d'un drap blanc. Le policier échangea quelques mots avec ses collègues. Puis se tourna vers Lester Drew.

— Ils ont tué tout le monde. Six hommes dans le laboratoire. Sans leur laisser aucune chance. Trois d'entre eux étaient recherchés par le F.2 comme trafiquants de drogue. Le chimiste avait déjà été arrêté deux fois.

— C'était un laboratoire de drogue ? demanda Malko.

— Bien sûr, fit Lester Drew, un des plus gros qu'on ait découvert depuis longtemps. Mais ils ont tout emporté. D'après le F.2, il y en a pour plus d'une tonne.

— Une tonne, dit Malko pensivement.

Ils pénétrèrent dans l'immeuble, traversèrent le couloir encore imprégné de la fade odeur du sang mêlée à celle de la cordite.

La porte du « laboratoire » était ouverte. Malko aperçut des bacs, des cuves. Lester Drew l'amena près d'un plan de travail et pointa le doigt vers tout un matériel.

— Regardez ça, c'est une loupe électronique de contrôle des cristaux de cocaïne. Ça, c'est un appareil de contrôle de l'acidité. Ça, un contrôle de la qualité. Ils étaient bien équipés.

Ils ressortirent. Malko s'arrêta devant la façade. Une inscription s'y étalait, tracée à la bombe à peinture rouge : « Comme au Nicaragua les forces populaires colombiennes vaincront. Vive le M.19 ! »

— Il y avait une femme avec eux, remarqua l'Américain. On n'a pas pu l'identifier avec certitude, mais c'est elle qui a tué le conducteur du bus. Ce doit être votre Cubaine...

— Il y a de fortes chances, reconnut Malko.

Il n'y avait plus rien à faire. Ils remontèrent dans leur Fiat et s'éloignèrent vers le centre. Lester Drew semblait pensif.

— C'est la première fois que cela se produit. Jamais les « subversifs » ne s'étaient heurtés aux gens de la drogue. Ils se côtoyaient et collaboraient même assez souvent. Les mafiosi vont être fous de rage. Il y en a au bas mot pour cinq millions de dollars dans ce qu'ils ont volé.

Malko était furieux contre lui-même et frustré. Il s'était fait berner sur toute la ligne, il n'avait pas pensé que Juanita Cayon oserait voler la drogue au lieu de l'acheter. Tout avait mal tourné.

Le bilan était lourd. Les « Cubains-M.19 » avaient la drogue. L'homme qui aurait pu lui donner des renseignements sur la Cubaine était mort. Juanita Cayon s'était évanouie dans la nature.

— Combien de temps faut-il pour le transfert de la cocaïne à Barranquilla ? demanda-t-il à Lester Drew.

— Ça dépend des filières, dit l'Américain. Pour une quantité importante comme ça, ils vont la morceler. Cela peut prendre trois ou quatre jours pour atteindre Barranquilla. Ensuite, il faut organiser l'échange. Disons une semaine tout compris. Qu'est-ce que vous comptez faire ? Il y a dix filières possibles. Vous ne pouvez pas tout surveiller.

— Je vais revoir mon informatrice, dit Malko. Son premier tuyau était le bon. Elle en aura peut-être un second.

Lester Drew arrêta la voiture devant le *Tequendama*.

— Je vous souhaite bonne chance, dit-il, tenez-moi au courant.

* * *

Juanita Cayon jeta son bonnet de laine et ôta son imperméable alourdi de « Jeff », le parabellum doré. Elle n'en pouvait plus, aurait hurlé de fatigue. L'odeur de la cordite collait encore à ses narines, les cris, les coups de feu tapaient dans sa tête. C'était elle qui avait monté l'opération, donné les ordres, mais elle en subissait quand même le contrecoup. Jorge posa son G.3 et vint la serrer contre lui.

— C'est merveilleux, nous avons réussi, dit-il, nous avons réussi !

Il n'avait que trente-cinq ans, et toute cette violence l'excitait encore. Juanita Cayon parvint à sourire.

— Oui, nous avons réussi, dit-elle. Vous avez été fantastiques.

D'une femme comme elle, un tel compliment le grisait. Tout à coup, Juanita Cayon sentit des larmes couler sur ses joues. C'était plus fort qu'elle. Aussitôt, elle courut s'enfermer dans les WC. La tête contre le mur, elle se laissa aller, imaginant le corps torturé de Juan Carlos Laureles. Qu'elle ne serrerait plus jamais dans ses bras. Elle avait pensé avant l'opération que leur coup de main lui attirerait des ennuis. Mais tout le monde ignorait leurs liens affectifs. Ses associés croiraient qu'il s'était fait berner par le M.19. Plaie d'argent n'était pas mortelle. Maintenant, il ne reviendrait jamais.

Elle était sûre d'une chose : l'homme responsable de sa mort était l'étranger blond, le *gringo* qui l'avait suivie. Elle revit son visage à l'auberge. Ainsi que celui de la femme qui l'accompagnait. Celle-ci connaissait Juan Carlos. Mais ce dernier était mort. Il faudrait remonter à elle d'une autre façon. La drogue allait partir une heure plus tard, vers Barranquilla. Juanita disposait de quelques jours. Face à la glace fêlée du lavabo, elle se jura de ne pas quitter Bogota sans avoir tué de sa propre main l'homme responsable de la mort de son amant.

CHAPITRE VII

Le couloir du quatrième étage sentait toujours autant le moisi. Malko s'arrêta devant la porte vitrée, avec une certaine appréhension, puis appuya sur le bouton de la sonnette. La porte s'entrouvrit sur Gilda Romero. La Colombienne se figea, son menton se mit à trembler.

— Partez, dit-elle à voix basse, je vous en prie partez...

Malko n'eut pas le temps de discuter. Pesant de tout son poids sur la porte, elle la lui claqua au nez. Il se retrouva tout bête dans le couloir. À quoi bon insister ? Juan Carlos Laureles était mort. À cause de Malko et de Gilda Romero. Elle ne tenait sûrement pas à ce que cela se sache... Il redescendit, juste à temps pour la prochaine averse. Pas de taxi, bien entendu. Il avait laissé sa Dodge à l'hôtel. Il consulta sa Seiko-quartz, Lester Drew tenait une conférence à l'ambassade américaine à onze heures avec le responsable de la CIA pour faire le point de l'opération Juanita Cayon.

Il se lança sur la chaussée inondée, rêvant d'être un terre-neuve. Le ciel était si bas qu'il semblait prêt à engloutir la ville... *El Tiempo* consacrait sa Une à la tuerie de la Calle 72, se félicitant que les subversifs et les mafiosi s'exterminent. Avec un encadré, une déclaration du général de la Neva assurant que les derniers membres du M. 19 étaient traqués par le Commando BIM et que les assassins ne tarderaient pas à être châtiés. Vieux refrain.

*

* *

Une énorme chaîne fermait la porte de la cour de l'ambassade US, bloc de béton gris de quatre étages qui faisait plus honneur à la construction des bunkers qu'à l'architecture... Malko montra patte blanche et fut autorisé à être fouillé puis passé au détecteur. Enfin, un planton le prit en charge et, après avoir franchi une demi-douzaine de portes à ouverture électronique, le déposa sur le palier du quatrième étage. Un homme en costume pied-de-poule, jeune, avec des yeux bleus intelligents et rieurs l'attendait. Il lui serra la main.

— Bienvenue à Bogota, dit-il, je m'appelle Henry Carter. Hélas, je ne suis pas parent du Président.

— Pourquoi dites-vous « hélas » ? dit Malko. Cela me permet de vous serrer la main.

C'était le chef de station de la CIA à Bogota. Il mena Malko dans un bureau où se trouvaient déjà Lester Drew et deux autres

Américains qu'on présentait à Malko comme des agents de la DEA. Henry Carter esquissa un sourire.

— Lester se plaint qu'il n'a pas de moyens, mais les gens de la DEA se multiplient comme des lapins... À propos, il paraît que le F.2 a découvert une plantation de *marimba* en plein centre de Bogota. Le long d'une station-service. Cela résiste très bien aux vapeurs d'essence...

Lester Drew cracha le bout de son cigare.

— Dans ce putain de pays, tout est possible.

Henry Carter contemplait Malko avec une curiosité amusée et flattée.

— Ainsi, c'est vous, l'aristocrate de la « Company ». Nous sommes fiers de vous recevoir à Bogota. Comme vous le voyez, le temps est parfait... L'ambiance paisible.

— Ce n'est pas mal, admit Malko. Quand est la bonne saison ?

— Il n'y a pas de bonne saison, répliqua paisiblement l'Américain. C'est une invention des Colombiens pour attirer les touristes, qui ne viennent d'ailleurs pas. (Il se tourna vers Lester Drew.) À propos, comment va le général de la Neva ? Vous l'avez vu tout à l'heure, non ?

— Il a cassé un téléphone devant moi, fit Lester Drew. Depuis hier, il est dans un état de fureur indescriptible. Le lieutenant qui a tué Juan Carlos Laureles a été muté sur la côte pacifique, là où il tombe trois mètres de pluie par an. De la Neva a pondu un rapport certifiant qu'il avait interdit qu'on touche un cheveu de Laureles. Personne n'ose plus lui parler...

— Quel enfant de salaud ! fit Henry Carter. La semaine dernière, il a juré les yeux dans les yeux qu'il ne connaissait pas un seul cas de torture dans son unité.

— Et le commando du M.19 ? demanda Malko.

Lester Drew eut un geste expressif.

— Évanoui. Disparu. Pas la moindre trace.

— Et Juanita Cayon ?

C'est Henry Carter qui répondit.

— J'ai vu les gens du F.2, dit-il. Ils ne semblent pas y attacher beaucoup d'importance. Pour eux, les étrangers ne comptent pas. Il y a déjà plusieurs Uruguayens dans les rangs du M.19.

— C'est dingue, dit Malko.

— Exact, admit le chef de station de la CIA. D'ailleurs, elle est déjà sûrement partie à Barranquilla, ou à Riohacha, ou à Santa Marta. On n'a eu aucun tuyau sur les contacts M.19-trafiants, qui semblent avoir été pris par l'intermédiaire de Laureles. Comme il est mort...

Malko bâilla. L'altitude lui donnait des bourdonnements d'oreilles. Les deux autres Américains de la DEA n'avaient pas ouvert la bouche.

— J'ai été envoyé ici, pour tenter d'empêcher cette opération, dit-il. Avec la promesse d'avoir toute l'aide de la station et de la DEA. Que pouvez-vous faire ?

Un ange passa et s'enfuit, choqué par ce qu'il lisait dans le cerveau des participants de la conférence. Henry Carter se gratta la gorge avant de dire d'un ton faussement enjoué :

— À part payer votre note d'hôtel, je ne vois pas ce que je peux faire. Je n'ai aucune autorité sur le F.2 ni sur le général de la Neva. De toute façon, ils ne savent rien de plus que nous. Mes archives sont à votre disposition. Nous avons fait une très bonne étude sur le M.19. Les Colombiens ne connaissent qu'une seule forme de collaboration avec nous : la main tendue. Nous sommes les *gringos*. Donc, les ennemis. Seuls, les militaires nous aiment bien parce qu'on leur donne de beaux joujoux et qu'on les invite aux USA de temps en temps.

Malko se tourna vers Lester Drew.

— Et de votre côté ?

L'Américain écarta les mains en un geste d'impuissance.

— Je dispose en tout et pour tout de huit hommes. Même pas une station fixe à Barranquilla. Quand on opère là-bas, on va à l'hôtel. Les Colombiens ne nous ont pas donné l'autorisation d'ouvrir un bureau... Je n'ai aucun pouvoir légal dans ce pays et je suis obligé de passer par le F.2. Ses agents sont démoralisés, sachant qu'ils n'attrapent que les tout petits trafiquants et que le gros du trafic est protégé par les autorités...

« Je leur ai parlé de notre problème, de cette tonne de « coke » envolée. Cela ne les impressionne pas. Maintenant qu'ils ont trouvé le laboratoire, ils en tirent profit. Une tonne de « coke, » c'est rien pour eux.

Autrement dit, il n'y avait plus qu'à reprendre l'avion. On était loin des promesses mirobolantes de Miami. Les cinq hommes restèrent silencieux un long moment, puis Malko soupira :

— Bien, je crois que je vais aller me reposer au *Tequendama* et consulter une voyante.

Henry Carter le raccompagna à l'ascenseur, soudain très chaleureux.

— Je comprends votre déception, dit-il, mais c'est la vérité. Nous sommes pieds et poings liés. La Colombie vit de la drogue et personne n'a vraiment peur des subversifs. Alors, ils n'aiment pas faire de vagues.

Belle mentalité. Malko s'engouffra dans l'ascenseur, se disant que les fonctionnaires n'aiment pas qu'on les court-circuite. Il aurait dû tout de suite aller voir la station de la CIA et le responsable de la DEA. Maintenant, ils se faisaient une vraie joie de le voir nager en pleine merde. Pendant ce temps, les Cubains se frottaient les mains. Il n'avait

pas le courage de faire chanter Gilda Romero. Elle l'avait déjà assez aidé.

Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas comment il pourrait reprendre la piste de la cocaïne envolée et de Juanita Cayon.

*

* *

Un mot l'attendait dans sa case au *Tequendama*. Rappeler la *señora* Gilda Romero. Il se rua vers les cabines téléphoniques perdues au milieu des marchands d'émeraudes et composa le numéro de la Colombienne. Gilda Romero décrocha elle-même. Dès que Malko se fit connaître, elle prit une voix remarquablement douce pour annoncer :

— Je voulais m'excuser pour ce matin. Mais vous me comprenez ! Ce qui est arrivé est terrible.

— Je comprends, dit Malko.

Silence. Il avait l'impression qu'elle voulait lui dire quelque chose. Finalement, elle demanda d'un ton plus détaché :

— Si vous restez encore à Bogota, une de mes amies aimerait faire votre connaissance. Elle pourrait vous guider, vous montrer des choses intéressantes, comme le Musée de l'Or.

Tous les feux rouges s'étaient allumés dans la tête de Malko. C'était trop beau pour être vrai. Gilda Romero dansait sur une musique qu'elle n'avait pas écrite. Mais qui la téléguidait ? Les amis de Juan Carlos Laureles ou ceux de Juanita Cayon ? Les deux avaient autant de raisons de détester Malko... Pourtant ce dernier avait toujours eu horreur de refuser le contact... Il prit sa voix la plus candide pour dire :

— Avec plaisir. J'aurais préféré vous revoir, mais...

— Mon amie se nomme Tina Estoril. Si vous êtes libre, elle passera à l'hôtel en fin de journée, dit Gilda Romero. Elle appellera votre chambre. À bientôt.

Ça, c'était une clause de style.

Après avoir raccroché, Malko reprit son téléphone, composa le numéro de Lester Drew. Lorsqu'il eut l'Américain en ligne, il expliqua ce qui se passait.

— On dirait qu'on s'intéresse à vous, dit le chef de la DEA. Ça m'étonnerait que ce soit pour vous donner un échantillon de la spécialité des filles d'ici...

— Laquelle ?

— Le *blow-job*,⁽²²⁾ fit sobrement l'Américain. Je vais mettre le F.2 sur le coup. C'est quand même bizarre qu'on s'attaque à vous. Ces types ont plutôt intérêt à se faire oublier. Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— Je n'en sais rien, dit Malko avec honnêteté. Mais je n'ai pas

envie de me faire enterrer en Colombie. En dehors du F.2, vous n'auriez pas quelque chose de plus... concret ?

— « Concret » ? Ah, je vois, fit Lester Drew. Je vais voir ce que je peux faire. Si j'y arrive, j'envoie un messenger à votre hôtel. Dans une heure. Vous serez là ?

— Où voulez-vous que je sois ? demanda Malko. Sous la pluie ?...

* * *

On frappa deux coups timides à la porte et Malko alla ouvrir. C'était un gamin avec une boîte à chaussures.

— *Señor* Linge ?

— C'est moi, dit Malko.

— Voilà les chaussures que vous avez commandées.

Il remit le paquet et fila sans demander son reste. C'était lourd. Malko ouvrit et sortit de son papier huilé un très beau Smith & Wesson au canon de quatre pouces, flambant neuf, avec une boîte de vingt-cinq cartouches. Précaution touchante, les numéros avaient été effacés à l'acide. On avait des pudeurs à la DEA. Un mot accompagnait l'arme : « Ne nous causez pas trop de problèmes », signé L.D.

Il glissa l'arme dans la poche de son imperméable, après avoir garni le barillet, laissant le reste des cartouches. Il n'aurait quand même pas à soutenir un combat de rues...

Pas de nouvelles du F.2. À la vitesse colombienne, ils s'occuperaient de sa protection lorsqu'il aurait quitté le pays dans un cercueil... Il n'y avait plus qu'une chose à faire en attendant son mystérieux rendez-vous du soir : voir le Musée de l'Or.

*

* *

Juanita Cayon abaissa son journal, observant Malko qui sortait par la porte tambour de l'hôtel *Tequendama*. Personne n'aurait pu reconnaître la farouche guérillera qui avait mené une sanglante action de commando dans cette femme superbe, provocante et élégante. Elle avait troqué ses brodequins et son pantalon pour une jupe fendue qui s'ouvrait largement sur des jambes gainées de nylon et terminées par des escarpins aiguille. Les ongles – faux – étaient rouges, le corsage assez décolleté pour faire rêver, et la perruque blonde allait très bien avec les yeux marron. On aurait dit que la bouche de la Cubaine était une réclame pour un rouge à lèvres. Plusieurs hommes étaient venus tourner autour de cette splendide créature blonde, sans obtenir autre chose qu'un sourire.

Elle se leva et, d'une démarche volontairement ondulante, suivit

Malko. Deux policiers de garde à la porte, s'écartèrent respectueusement et échangèrent une plaisanterie salace sur la chute de reins de cette ravissante étrangère. Tout le F.2 aurait pu défiler devant Juanita Cayon sans se douter qu'il s'agissait d'une terroriste recherchée pour meurtre... Elle s'éloigna, suivant Malko, de la même démarche souple et féline, serrant dans la poche droite de son imperméable, la crosse de son parabellum. Attendant l'occasion favorable pour vider son chargeur dans le dos de cet homme qu'elle haïssait plus que tout au monde. Mais elle devait être prudente. En dépit de son surnom, *la Loca* avait une prudence de fauve lorsqu'elle était sur un coup...

Le F.2 pouvait lui tendre un piège. Elle s'arrêta dans une vitrine et regarda qui pouvait protéger l'homme blond qu'elle voulait tuer. Son cœur se mit à battre plus vite. Deux femmes de toute petite taille, mal fagotées, avaient surgi d'une voiture en stationnement devant le *Tequendama* et emboîtaient le pas à Malko. Des *barzolas*(23) du F.2 ! Rageusement, elle serra la crosse du parabellum au fond de sa poche.

Impossible de frapper maintenant.

*

* *

Le gardien poussa le groupe de touristes dans l'ouverture de la chambre forte dont les portes venaient de s'écarter. Malko suivit le flot. Le Musée de l'Or, plein de trésors mayas arrachés à la rapacité espagnole était une pure merveille. Avec même quelques statuette érotiques en or massif.

Les portes se refermèrent derrière les touristes, les plongeant dans l'obscurité. Il y eut quelques cris amusés. La lumière se ralluma d'un coup, éclairant les trésors entreposés dans des dizaines de vitrines. C'était féérique. Malko regarda autour de lui, repéra une chevelure blonde et tenta de s'en rapprocher. Il avait vu ses jambes dans l'escalier et les avait trouvées superbes. Mais l'inconnue semblait jouer à cache-cache avec lui. Il la suivit dans les différentes salles sans parvenir à la coïncider. Lorsqu'il se retrouva sur le palier du musée, il ne vit que les cheveux blonds qui s'éloignaient dans le hall du rez-de-chaussée. Adieu à une aventure possible.

Il faisait enfin presque beau. Prudent, Malko prit un taxi pour regagner le *Tequendama*. Les balles des terroristes étaient assez dangereuses sans risquer, en plus, la congestion pulmonaire.

Il venait de prendre sa clé lorsqu'il se trouva nez à nez avec une fille brune, moulée dans une robe noire décolletée en V, au visage avenant. Elle n'aurait rien eu de particulier sans la plume de paon plantée dans son chignon qui se dressait au-dessus de sa tête de près

de trente centimètres. La poitrine très blanche était offerte sur un balconnet de bon aloi. Ses yeux souriaient, engageants.

— Monsieur Malko Linge ? demanda-t-elle. Je suis Tina Estoril.

— Comment m'avez-vous reconnu ?

Le sourire s'accroissait. Carrément provocant.

— Oh, Gilda vous a très bien décrit. Il n'y a pas tellement de blonds en Colombie. Surtout avec des yeux comme les vôtres.

Elle semblait fascinée par les yeux dorés de Malko. Ce dernier essaya de deviner à qui il avait affaire. Une excitée, amatrice de chair fraîche étrangère ?

Ou quelqu'un de plus dangereux, manipulé par ses adversaires ?

Tina Estoril regarda ostensiblement sa montre.

— Gilda m'a dit que vous aviez un peu de temps, minaуда-t-elle. Je voudrais vous emmener au *Golf Club*. C'est l'endroit le plus élégant de Bogota. Un de nos vieux amis aimerait vous rencontrer. Don Diego Castellana. Il paraît qu'il a connu votre famille en Europe. Il a fait ses études à Londres.

Le nom ne disait absolument rien à Malko... Il ne s'était pas attendu à cette approche.

Le Smith & Wesson pesait dans la poche de son imperméable. Il décida de le garder quand même.

— Eh bien, allons-y, dit-il.

Tina lui prit le bras, et ils s'installèrent dans la Dodge poussive. Direction le nord. La Carretera 7.

En passant devant l'École de Cavalerie, Malko éprouva un pincement de cœur désagréable. C'est là qu'était mort Juan Carlos Laureles.

Tina le guignait du coin de l'œil. Elle croisa les jambes, faisant crisser ses bas. Une bonne salope tropicale, pas très belle, mais excitante.

— Que faites-vous dans la vie ? demanda Malko.

— Je fais de la décoration.

Malko se demandait comment sa famille avait pu connaître un Colombien. Ils roulèrent encore dix minutes avant d'atteindre un portail de bois blanc : le *Golf Club*.

La pluie était devenue un rideau opaque. Un portier les escorta, armé d'un immense parapluie. C'était superbe, des greens, une piscine, une salle à manger gothique... Tina Estoril s'avança vers un homme d'une soixantaine d'années, très petit, sanglé dans une veste en tweed, venant tout droit de Saville Row à Londres. Un authentique gentleman, sauf le teint olivâtre qui sentait quand même les tropiques... Il s'avança vers Malko, la main tendue et lui dit avec le plus pur accent d'Oxford :

— Je suis si content de vous connaître, *Señor* Linge ! Je crois que

votre père a connu mon père à Oxford, il y a pas mal d'années, avant la guerre. Ils étaient même assez liés.

Malko sourit poliment. Cinquante ans plus tôt, le père de Don Diego Castellana vivait certainement encore dans les arbres. Il y avait peu de chances qu'il ait croisé le prince Gottfried Linge. Ou alors, au détour d'un zoo. Le Colombien l'entraîna vers le bar, tapissé d'acajou comme un club anglais. À travers les croisées, on apercevait une pelouse digne de Buckingham Palace. Même la pluie semblait avoir été importée d'Angleterre. Le Colombien se fit apporter une bouteille de Gaston de Lagrange. Il versa du cognac dans deux verres pour Malko et lui. Tina, dont la jupe s'obstinait à glisser, découvrant ses cuisses un peu grasses, fonçait dans l'eguardiente.

Pendant un moment, ils discutèrent de choses et d'autres. Don Diego Castellana était féru d'Europe, affectait presque de ne pas parler espagnol, ne jurait que par le golf et le *Financial Times*. Un charmant fossile qui paraissait plus qu'à l'aise. Étant donné son air de propriétaire avec Tina, il devait s'en servir de temps en temps... Sur un coup d'œil de lui, d'ailleurs, la jeune Colombienne s'éclipsa discrètement. Aussitôt, Don Diego se pencha vers Malko.

— C'est une personne charmante. Très douce et très docile.

Il parlait d'elle comme d'une pouliche. Très British. Malko l'observait. Se demandant où il voulait en venir. Il le sut très vite. Dès que Don Diego Castellana eut salué un groupe d'amis, il fixa Malko avec une expression tout à fait différente, frottant les uns contre les autres ses doigts jaunis de nicotine.

— J'ai voulu vous voir pour une raison importante, dit-il, je suis l'oncle de Juan Carlos Laureles.

CHAPITRE VIII

Malko s'efforça de demeurer impassible, regardant la pluie qui frappait les vitres du bar. Il n'était pas censé connaître Juan Carlos Laureles. Encore moins être au courant de sa mort... Une brusque tension alourdit l'atmosphère. Don Castellana eut un sourire à la fois triste et rusé, tira sur son gilet, et finalement caressa ses cheveux argentés, rassurant tout de suite Malko.

— J'ai des amis à la BIM, *Señor* Linge. Je sais que vous étiez là lorsque ces misérables ont assassiné mon neveu. Le général de la Neva en rendra compte, un jour.

Le regard de ses yeux noirs s'était fait plus dur. Malko se demanda si c'était lui qui était visé, à travers Oscar de la Neva, mais le vieux Colombien se tut d'un coup, balayant l'ombre de Juan Carlos Laureles d'un revers de main.

— Je ne vous ai pas demandé de venir pour parler des morts, *Señor* Linge. Ils reposent en paix. Mais il y a les vivants...

Le Colombien but une gorgée de son sherry puis brossa une poussière invisible sur son tweed.

— *Señor* Linge, dit-il, je sais très bien qui vous êtes. Bogota est une petite ville. Certains des officiers de la BIM m'ont fait leurs confidences. Mon neveu est mort à cause de ses relations avec une subversive que vous cherchez à retrouver. Il était très naïf, très protégé, il ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait, des dangers qu'il y avait à fréquenter ces gens. Ensuite, il a fallu qu'il tombe sur une brute, un officier trop zélé. La mort de mon neveu Juan Carlos est une tragédie. Un garçon plein d'avenir, que j'aimais comme un fils. Si j'étais moins âgé, je le vengerais moi-même. Hélas... J'ai soixante-treize ans. (Ses yeux noirs se posèrent soudain sur Malko avec une intensité presque gênante.) Mais, vous, vous êtes jeune, *Señor* Linge.

On y était. Le Colombien savait parfaitement le rôle que Malko avait joué dans la mort de son neveu. Il proposait à ce dernier une façon de se racheter... Le prix du sang, en somme, c'était très sud-américain.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ? demanda Malko. Vous devez savoir que je ne possède aucun pouvoir légal dans votre pays, que je dois me reposer sur les autorités colombiennes.

Don Diego Castellana secoua très lentement la tête, comme pour mesurer l'incommensurable naïveté de Malko, puis posa sa main ridée sur son bras, et dit d'une voix basse et contenue :

— *Señor* Linge, parce que votre père a connu mon père, je vous

demande de venger mon neveu, Juan Carlos. De retrouver cette femme qui est responsable de sa mort et de la châtier. Dieu vous en tiendra gré...

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas au F.2 ou aux militaires ? interrogea Malko.

De nouveau, le Colombien secoua la tête avec commisération.

— *Señor*, vous ne connaissez pas la réalité colombienne. Je ne veux pas des promesses, je veux des actes. Que je puisse mourir tranquille. Ayez pitié d'un vieil homme.

Il se tut, la voix étranglée par l'émotion. Malko était perplexe. Pourquoi l'oncle de Juan Carlos Laureles ne voulait-il pas s'attaquer aux meurtriers « directs » de son neveu. Le lieutenant qui l'avait assassiné et le général de la Neva ? Comme s'il avait deviné sa pensée, le Colombien reprit d'une voix plus calme :

— Je comprends ce que vous pensez. Mais cet officier, je le ferai punir par des voies détournées. D'une façon plus raffinée, j'ai le temps. Tandis que cette femme, elle va quitter le pays, nous échapper pour toujours. Je ne veux pas qu'elle continue à vivre alors que mon Juan Carlos repose au cimetière. *Señor*, soyez un homme d'honneur, aidez-moi.

— Même si je désirais vous aider, remarqua Malko je ne sais absolument pas où retrouver cette Juanita Cayon.

Un éclair passa dans l'œil noir de Don Diego Castellana.

— Je peux vous aider. Je compte beaucoup d'amis qui ont été révoltés par la mort de Juan Carlos. Je sais où est cette fille.

— Où est-elle ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— Elle sera après-demain à Barranquilla. Où elle prendra contact avec un certain Esteban Contador, un des *marimberos* les plus connus de Barranquilla. Afin de sortir du pays avec la *coca* qu'elle a volée.

Il se tut alors que Tina venait se rasseoir discrètement à la table. Malko pesait le pour et le contre. Le vieux Colombien avait bien joué, sachant que les Américains voulaient à tout prix retrouver Juanita Cayon.

— Je ne connais personne à Barranquilla, objecta Malko, et je crois que les services américains dont je dépends y sont très mal représentés.

— Qu'à cela ne tienne, fit le Colombien. Mon amie Tina Estoril est prête à vous aider. Elle connaît beaucoup de monde à Barranquilla. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, elle vous y accompagnera et vous guidera.

Silence. Il avait pensé à tout. Tina attendait, les yeux modestement baissés.

— Je ne peux pas prendre cette décision tout seul, mentit Malko. Il faut que j'en parle et que je réfléchisse.

— Très bien, très bien, fit le Colombien. Donnez-moi votre réponse demain matin. Mais ce serait un très beau geste de votre part, *Señor*. Dont je vous serai reconnaissant pour toujours. (Il consulta sa montre d'un geste discret.) Maintenant, je vais être obligé de vous quitter. Je vous ai cependant retenu une table ici, afin que vous fassiez la connaissance de Tina. Vous pouvez lui faire toute confiance.

Il posa une main parcheminée sur le genou rond de Tina et ajouta :

— Elle est très dévouée.

Sans préciser à qui. Il serra la main de Malko, embrassa Tina sur le front et trottina hors du bar, se retournant sur le pas de la porte pour saluer Malko.

* * *

Les *tintos* étaient à peu près tout ce qu'il y avait de comestible au *Golf Club*. Tina jeta à Malko un regard plein de reproches.

— Vous n'avez rien mangé ! C'est la proposition de Don Diego qui vous a coupé l'appétit ?

— Non, non, assura Malko, je n'avais pas très faim, l'altitude... Mais, il était sérieux ?

— *Claro que si !* Il a été très affecté par la mort de Juan Carlos. Moi aussi, je voudrais lui faire plaisir. C'est un peu comme mon père. Vous voulez que je vous emmène dans l'endroit le plus agréable de Bogota ? ajouta-t-elle après une pause. Une discothèque.

— Pourquoi pas ? dit Malko qui avait besoin de réfléchir à l'étrange proposition de l'oncle.

Un portier les escorta jusqu'à la voiture. Vingt minutes plus tard, Malko entra dans un parc, et s'arrêta devant un bâtiment blanchâtre, décoré par une énorme licorne de néon rose.

— Voilà la *Licorne*, annonça Tina.

Un portier galonné comme un amiral de bateau-lavoir, revolver au côté, les introduisit dans un couloir tapissé de glaces. Malko aperçut sur sa droite une petite salle de jeu avec quelques tables. La discothèque elle-même était un grand local sombre, décoré de plantes vertes et de glaces. La piste était vide. On les installa à l'ombre d'un énorme bar, dans une banquettes où ils s'enfoncèrent comme dans des sables mouvants. Tina commanda pour eux deux de l'aguardiente avec du sel et du citron, à la mode locale. La Colombienne posa un regard lourd de sous-entendus sur Malko.

— Vous devriez essayer de faire plaisir à Don Diego, dit-elle. Je crois qu'il vous en veut quand même un peu. Mais il est tellement bien élevé qu'il ne peut pas le montrer.

Encore une menace déguisée...

— Gilda Romero savait ce que vous vouliez me demander ? interrogea Malko.

Tina éclata de rire.

— Oh, non ! Elle m'a seulement dit que vous aviez beaucoup de charme... Comme je suis un peu folle, je lui ai dit que j'aimerais vous connaître...

Après un court silence, elle demanda timidement :

— J'espère que cela ne vous ennueie pas trop de m'emmener à Barranquilla.

Malko se sentait plein de réticences pour cette étrange croisade où il se retrouvait pratiquement seul.

* * *

Malko et Tina oscillaient lentement sur la grande piste vide au son d'airs depuis longtemps oubliés en Europe. La Colombienne incrustait son corps un peu mou contre Malko avec l'obstination d'un bernard-hermite en quête de coquille, la plume dressée en diagonale sur la tête. Le langage de son corps en disait long sur ses intentions. Elle lui avait posé mille questions sur l'Europe, sur sa vie, sans jamais aborder la CIA ou la DEA. La discothèque était presque vide bien qu'il ne soit que onze heures. On se couchait tôt à Bogota.

— Si nous rentrions boire un verre chez moi ? demanda Tina d'une voix mouillée, lorsque la musique s'arrêta.

— Où habitez-vous ? demanda Malko.

— Pas loin du *Tequendama*, fit-elle. Je vous montrerai.

Les rues de Bogota étaient désertes comme toujours le soir. Ils s'arrêtèrent devant un immeuble moderne d'une vingtaine d'étages sur la Carretera 11, au coin de la Calle 67. Un gardien leur ouvrit la porte du garage et referma derrière eux. L'appartement n'avait presque pas de meubles, sauf une impressionnante chaîne Akaï qu'elle mit en marche aussitôt. Une *salsa* de la savane, lente, rythmée, et mélancolique. Tina ôta ses chaussures et se mit à danser toute seule au milieu de la pièce, ondulant des hanches comme une danseuse du ventre.

Malko s'était assis sur un canapé. Peu à peu, Tina se rapprochait. Elle se laissa tomber à genoux face à lui, et ses mains se posèrent avec légèreté sur les cuisses de Malko. Son torse se balançait d'avant en arrière comme un cobra bien dressé, tandis que sa main s'activait avec précision.

Brusquement, sa bouche s'abattit, l'enveloppant et le lâchant aussitôt. Puis elle reprit Malko dans sa bouche, le caressant, au rythme de la *salsa*.

Enfin, elle arracha la plume toujours plantée dans son chignon et

commença à en agacer Malko, avec douceur. Une caresse insolite, parfois insupportable, souvent délicieuse. C'est de cette façon-là qu'elle vint à bout de lui. Tandis qu'il se vidait, crispé de plaisir, elle le contemplait, appuyée sur un coude, avec la satisfaction de l'artisan comblé. Elle remarqua :

— J'adore faire jouir un homme de cette façon.

Malko se demanda si son charme européen agissait ou si Don Diego Castellana faisait appel aussi bien à sa chair qu'à son cœur...

— Tu vas venir à Barranquilla ? demanda soudain Tina, adoptant le tutoiement espagnol.

— Je pense que oui, répondit Malko.

Elle lui sauta brusquement au cou.

— *Que chevre* (24) ! Oh, je suis si contente pour Don Diego !

— Si je trouve Juanita Cayon, remarqua Malko, je pense que les militaires seront heureux de l'arrêter.

Tina rit de bon cœur à cette hypothèse saugrenue.

— Mais non, il faut que tu la tues ! Tu es un vrai *macho*, non ? Tu as déjà tué des gens ?

Malko préféra ne pas répondre. L'échelle des valeurs n'était pas la même en Colombie. La Ligue des Droits de l'Homme ne devait pas prospérer dans ce charmant pays.

Il s'étira. Il avait sommeil. Finalement, ce n'était pas désagréable de quitter cette ville sinistre. Tina se releva.

— Viens, on va se coucher. Il y a une chambre pour toi, j'aime dormir seule. Si tu es d'accord, nous prendrons l'avion de l'Avianca à quatre heures et demie demain. Don Diego s'occupera des places. Il connaît des gens à l'hôtel *Royal Lebolo*, si tu veux prévenir tes amis.

Malko se laissa guider jusqu'à une chambre uniquement meublée d'un lit.

* * *

Lester Drew pleurait de rire.

— Don Diego Castellana, fit-il, mais c'est le plus grand trafiquant de « coke » de Bogota !

Malko essaya de ne pas montrer sa fureur. Une heure plus tôt, il avait quitté Tina, après avoir partagé avec elle un café immonde, le comble dans ce pays.

— Nous nous retrouvons à l'aéroport, avait proposé la Colombienne. À deux heures. Au desk Avianca. J'aurai les billets.

Après être passé au *Tequendama* se raser et se changer, Malko avait commencé son périple par la DEA.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit du même ? demanda-t-il. Plus de soixante-dix ans, se voulant gentleman, membre du *Golf Club* ?

Les yeux bleus de Lester Drew brillèrent d'amusement.

— Bien sûr. Le vieux Don Diego. Avec un nez énorme. Il possède une ferme d'œilletons et une ganaderia, comme couverture, mais c'est le patron du plus grand réseau de cocaïne de Colombie. Le financier de toutes les opérations. Il se spécialise dans l'achat de la « pâte » qui arrive de Bolivie ou du Pérou et transite par Laetitia. Il a amassé une fortune colossale.

Malko écoutait, édifié. Rapidement, il raconta sa conversation avec Don Diego et ce qui s'en était suivi. Lester Drew se tapa sur les cuisses de joie.

— C'est la meilleure histoire que j'aie jamais entendue ! Juan Carlos Laureles n'a jamais été le neveu de Don Diego Castellana. Il travaillait pour lui, c'est différent, et il se moque de sa mort comme de sa première feuille de *coca*. Par contre, il ne se moque pas du pillage de son laboratoire. Même si les risques sont partagés avec les gens de Medellin, la perte doit être importante, énorme même.

Il sourit.

— Ils veulent venger ça. Et ils font appel à vous. Ou plutôt à nous. C'est assez malin.

— Pourquoi ne font-ils pas ça eux-mêmes ?

— C'est très simple, expliqua Lester Drew. Les mafiosi de la drogue ne peuvent pas partir en guerre ouvertement contre le M. 19 ou le FARC. Le FARC contrôle en partie les zones vitales par lesquelles transitent toutes les drogues qui sortent de Colombie. En plus, les gens du FARC sont mieux armés que les mafiosi.

« D'un autre côté, ils ne peuvent pas laisser passer une affaire pareille sans réagir. Sinon, on ne les paiera plus qu'avec du plomb... Ils savent que la police ou l'armée ne bougeront pas. Il ne reste plus que nous... »

— Mais cet Esteban Contador, remarqua Malko, il travaille avec eux ?

— C'est un intermédiaire. Il prélève une dîme au passage sur la drogue qu'il fait sortir en contrebande. Même si, dans l'opération, il se fait piéger ou tuer, ils s'en foutent. De toute façon, les gens de Bogota haïssent ceux de la côte atlantique. Voilà, vous avez toute l'histoire.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Malko.

Lester Drew le regarda avec un large sourire.

— Que c'est une foutue chance pour nous ! Je vais venir avec vous à Barranquilla. Même en connaissant le nom de Contador et avec l'aide de votre Tina ce ne sera pas facile...

— Je croyais que vous étiez débordé de travail, remarqua perfidement Malko, amusé par ce retournement.

Le sourire de l'Américain s'effaça.

— Nous avons toutes les raisons de penser que c'est Esteban

Contador lui-même qui a commis le double meurtre dégueulasse de la semaine dernière. Le consul a fait une enquête. On va en parler à Henry Carter. Vous pouvez être sûr que vous aurez sa bénédiction pour aller tordre le cou à cette ordure. Et qu'on vous fera sortir du pays ensuite, s'il y a des problèmes avec les autorités. Ici, on ne sait jamais.

Décidément, Malko avait une vocation de Croisé : il était promu vengeur des mafiosi, de la DEA et de la CIA, C'était beaucoup pour un seul homme.

— Je pars à quatre heures et demie, dit-il.

— Je prendrai le suivant, dit Lester Drew. Si je peux ramener la tête d'Esteban Contador, je partirai à la retraite, heureux.

— Vous avez de l'aide sur place ?

Lester Drew inclina la tête vigoureusement.

— Oui. Un certain Gutierrez, un policier pas trop véreux. Mon contact à Barranquilla. Il m'a monté un réseau d'informateurs sur les *marimberos*. On a piqué des dizaines de types grâce à lui, des bateaux, des avions et des centaines de kilos de *marimba*...

Il en devenait lyrique. Malko se leva et fut entraîné par la pente naturelle du bureau jusqu'à la porte. Lester Drew lui serra la main.

— Rendez-vous au *Royal Lebolo*. Je vais apporter un cadeau à Gutierrez pour le motiver. Un Konica, un appareil photo entièrement automatique. Il adore la photo.

* * *

La tête entre ses mains, Juanita Cayon broyait du noir. De rage et de déception. Tous ses plans avaient dû être changés à cause des deux *barzolas* du F.2 attachées aux pas de sa victime.

Le téléphone sonna. Jorge décrocha, écouta un long moment, prenant des notes sur un coin de journal, Juanita l'observait avec curiosité.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Quelque chose qui va t'intéresser, dit Jorge. Ton *gringo* prend l'avion de Barranquilla cet après-midi. J'ai même le numéro du vol...

Le M. 19 possédait des informateurs, un peu partout à Bogota. Juanita Cayon fixa Jorge, transfigurée.

Enfin une bonne nouvelle.

* * *

Malko regarda le taxi que venait de lui appeler le portier du *Tequendama*. Il semblait échappé d'une course de stock-car et aurait fait peur à un chauffeur pakistanais. Il n'y avait pas dix centimètres

carrés de peinture intacts. Toutes les glaces étaient brisées et une partie du pare-brise remplacée par une planche. Par contre, une *salsa* endiablée s'en échappait à tue-tête : la radio marchait...

Le chauffeur, un jeune loubard en blouson de cuir, hirsute et sale comme un peigne, s'empara de la valise de Malko et la fourra dans le coffre, refermant avec un fil de fer.

— Il faut faire le tour, *Señor*, dit-il aimablement.

Évidemment, tout le côté gauche était broyé, portières comprises... L'intérieur était pire. Le tissu du pavillon pendait en lambeaux, les sièges vomissaient leurs ressorts, et il y avait longtemps que les instruments du tableau de bord avaient disparu. Des images religieuses étaient collées partout où on pouvait les accrocher.

L'engin démarra avec un bruit à faire frémir un mécanicien. Une salade de bielles. Lorsque le chauffeur accéléra légèrement, toute la carrosserie se mit à trembler d'horreur et les poignées commencèrent à tomber sur les genoux de Malko. Celui-ci se cala tant bien que mal, résigné au pire. L'aéroport se trouvait à quinze kilomètres. Une heure, avec cet engin. Ils contournèrent le sud de la ville, pour se retrouver sur l'Avenida Congreso Eucharistico, sorte de périphérique traversant des bidonvilles.

Il y avait une circulation effroyable et le jeune loubard se frayait un chemin à grands coups de klaxon, riant aux éclats, forçant les autres véhicules à se ranger. Étant donné l'état de son taxi, il ne risquait pas grand-chose... Au moment où il amorçait un déboîtage particulièrement audacieux, luttant avec un trente tonnes, Malko se retourna pour voir s'ils avaient une chance de survivre.

Son cœur faillit s'arrêter. Juste derrière eux, il y avait une Fiat noire. À travers le pare-brise, il distingua le visage d'une femme penchée en avant, comme pour aller plus vite. Les traits durs et harmonieux de Juanita Cayon ! Un homme conduisait, et deux autres se trouvaient à l'arrière. La Fiat tentait de doubler pour se mettre à la hauteur du taxi. Malko n'avait pas besoin de se poser de question sur la suite. Ce genre d'attentat était typique des subversifs.

Le chauffeur n'avait rien vu, continuant à rythmer sa *salsa* sur les restes de son tableau de bord.

Cent mètres plus loin, le feu était au rouge. Malko se prépara à l'action. Les voitures arrêtées, les quatre tueurs viendraient tranquillement le cribler de balles. Au moment où il allait sauter du taxi, le feu passa au vert. Avec un rugissement joyeux, son chauffeur doubla en cinquième position, envoyant pratiquement dans le fossé deux autres voitures et tourna à droite, frôlant les camions pour prendre l'Avenida de Eldorado, menant à l'aéroport. La Fiat avait disparu dans le magma tentant de franchir le feu.

La route était dégagée devant eux, la voiture ne fumait que

modérément et aucune pièce vraiment importante n'était tombée. À trente à l'heure, ils se ruaient vers l'aéroport. Malko restait l'œil glué à la lunette arrière. La Fiat surgit trois minutes plus tard, roulant à tombeau ouvert. Cette fois, il n'y avait pas d'embouteillages pour la retenir. Malko tapa sur l'épaule du loubard. Brandissant un billet de 1 000 pesos.

— *Mas rapido !*

L'autre hennit de joie, écrasa l'accélérateur et le taxi gagna cinq kilomètres à l'heure. La Fiat donna un coup de klaxon pour doubler. Au moment où le loubard allait se garer, Malko brandit sous son nez une poignée de billets.

— *Amigo !* dit-il, il ne faut pas que cette voiture nous double.

L'autre se retourna, louchant sur les billets.

— *La policia ?*

— *Si...*

— *Claro. Marimba, eh ?*

— *Si*, fit Malko.

Automatiquement, le loubard avait pris le milieu de la route, empêchant la Fiat de doubler. Il se remit un peu sur sa droite pour laisser passer un camion qui arrivait en face. Puis trifouilla dans son tableau de bord. Tout à coup, le moteur se mit à faire un bruit différent. Dieu sait ce qu'il avait trafiqué ! Le taxi fit un bond en avant, comme poussé par une main invisible. Très vite le vacarme devint insupportable. On se serait cru sur une catapulte tant les vibrations étaient fortes. Mais la Fiat restait à l'arrière.

Un kilomètre plus loin, la porte du coffre s'ouvrit et commença à battre au rythme de la *salsa*. La glace opposée à Malko glissa paisiblement le long de la porte, laissant entrer l'air. Tout se déglingua. Le moteur faisait un bruit de plus en plus déchirant. Une odeur âcre d'huile brûlée envahissait le taxi. Il y eut quelques ratés inquiétants. Le chauffeur enfonça le bras jusqu'à l'épaule sous le tableau de bord et le retira noir d'huile. Le pont arrière hurlait et tremblait de tous ses pignons.

La route tournait, et le loubard eut beaucoup de mal à négocier le premier virage. Un nuage de fumée bleue commençait à sortir du capot. Malko se dit qu'ils n'atteindraient jamais l'aéroport, distant encore de quatre ou cinq kilomètres. Ils étaient en rase campagne et, en cas de panne, les autres auraient tout le temps de le liquider.

Nouveau virage. Le taxi reprit de la vitesse avec un crachement désespéré. Une courbe sur la droite s'amorçait, en épingle à cheveux. Il ralentit. La Fiat talonnait à quelques mètres derrière. Malko se retourna, vit le visage crispé de Juanita Cayon, à côté du conducteur. Le taxi s'engagea dans la courbe. Soudain, le loubard tira le frein à main, tout en écrasant ce qui restait de frein à pied. Le taxi gringa et

ralentit.

En même temps, le chauffeur passa la main à l'extérieur, faisant signe à la Fiat de doubler, comme un conducteur fatigué de faire la course.

La Fiat déboîta immédiatement, et Malko vit le capot arriver à hauteur de l'arrière du taxi. Il vit aussi une courte mitrailleuse jaillir des genoux de la terroriste.

— Vous êtes fou ! cria-t-il au chauffeur. Vous...

Le reste de sa phrase se perdit dans le grondement du camion qui venait de surgir du virage en face. En même temps, le loubard freina à mort. La Fiat n'avait pas le temps de se rabattre. Nez à nez avec le camion, c'était l'accident inévitable.

Le camion poussa un déchirant coup de sirène. Le chauffeur de la Fiat, pour éviter d'être broyé, donna un coup de volant à gauche, précipitant son véhicule dans le fossé. Puis tout fut avalé par le virage. Encore un autre, puis la route redevenait droite. Malko se retourna, guettant le virage. Rien n'en surgit. La Fiat était hors de combat. Le loubard riait à gorge déployée !

— *Mueran los sirvientes de la oligarquia !* clama-t-il. *Viva los marimberos !*

S'il avait su que c'étaient des *subversivos*... Trois minutes plus tard, il exhibait à Malko un tract du M. 19. Il avait un peu ralenti, et les bruits étaient moins inquiétants. Mais la banquette de Malko s'enfonçait lentement dans la carrosserie comme dans des sables mouvants. Le plancher était troué et une fumée bleue sortait des trous. Ils attaquèrent la dernière ligne droite menant à l'aéroport sans que la Fiat se soit manifestée. Par contre, la vitesse tombait. Le loubard avait beau farfouiller frénétiquement dans ses fils, le moteur était en train de rendre l'âme...

Il eut quelques ultimes hoquets et décida de s'arrêter cent mètres avant l'aérogare. Aussitôt, le loubard débraya et continua sur la vitesse acquise, perdant un enjoliveur et quelques pièces moins importantes. Avec ce que Malko lui avait donné, il pourrait se racheter une douzaine de taxis comme le sien... Lorsqu'ils stoppèrent, il sauta à terre et courut au coffre. Les bagages de Malko étaient recouverts d'une pellicule noire comme de la suie. Il poussa un juron effroyable, montrant à Malko des petits trous dans la carrosserie mangée par la rouille.

Des projectiles avaient percé le coffre. Les occupants de la Fiat avaient tiré sur le taxi et Malko ne s'en était même pas aperçu. De rage devant un tel vandalisme, le loubard envoya un coup de pied dans son aile gauche dont la partie inférieure tomba aussitôt sur le sol. Malko prit ses bagages. Inutile de forcer la chance.

— *Vaya con Dios !* lui cria le loubard, brandissant ses billets.

Malko le vit s'éloigner à pied, abandonnant son taxi fumant et en ruines sous le regard méprisant d'un policier bardé de cartouchières jusqu'aux genoux.

Il pénétra dans le hall bondé de l'aérogare. Heureusement la plume plantée dans les cheveux de Tina dépassait la foule de trente centimètres... La jeune femme attendait, les billets à la main.

— Vite, tu es en retard, dit-elle. L'avion part dans dix minutes.

Ils se lancèrent dans une course effrénée à travers d'interminables couloirs pour rejoindre un vieux Boeing 707 à la peinture écaillée. Ce n'est qu'après le décollage que Malko raconta à Tina Estoril ce qui venait d'arriver. Elle parut d'abord plus surprise que choquée.

— Je ne comprends pas, remarqua-t-elle. Qu'on essaie de t'abattre à Barranquilla, c'est normal. À moins qu'ils aient su que tu partais et qu'ils aient voulu t'en empêcher. Là-bas, il faudra faire très attention. Esteban Contador est puissant et a des yeux partout. À Barranquilla on trouve des tueurs pour dix mille pesos...

Malko ne répondit pas, essayant de s'intéresser à la Cordillère des Andes au-dessous de lui. Dans une heure ils seraient à Barranquilla.

CHAPITRE IX

Le minuscule bâtiment blanc sale de l'aérogare semblait rongé par l'humidité, en dépit de son nom pompeux : Aeropuerto Internacional Ernesto Cortisoz.

La chaleur vous enveloppait comme un manteau humide et brûlant. Bien qu'il soit six heures du soir, il devait faire au moins 30° et 100 % d'humidité. Le temps de traverser la piste, Malko dégoulinait de sueur. Barranquilla, c'était vraiment le bout du monde...

Ils récupérèrent leurs bagages et trouvèrent un taxi climatisé. Après le froid de Bogota, ce bain turc était suffocant. La nuit tomba le temps qu'ils arrivent dans le centre de la ville à travers l'interminable Avenida Boyaca. La circulation était démente, anarchique, avec des bus multicolores débordant de passagers, de lourds camions déjetés, et d'invraisemblables guimbardes vieilles d'un quart de siècle. Tout à coup, le moteur de leur taxi donna des signes d'essoufflement. Trente secondes plus tard, c'était la panne, et la chaleur poisseuse qui s'infiltrait partout. La nuit était complètement tombée.

Dieu merci, un taxi vide passait par là. Le transbordement des bagages fut homérique. Un cauchemar. Le second taxi n'avait pas l'air conditionné, mais marchait... Une demi-heure plus tard, il s'engagea dans la Carretera 54, une allée bordée d'arbres avec un terre-plein central et stoppa en face d'une tour : l'hôtel *Royal Lebolo*. Il était temps : des cataractes se mirent à tomber du ciel, bloquant la circulation, noyant la chaussée qui se vida en un clin d'œil. Sans que la température baisse d'un degré...

La chambre attribuée à Malko et à Tina ressemblait à une cellule avec un climatiseur faisant le bruit d'un Boeing au décollage. La vue à travers une minuscule imposte n'était pas réjouissante ; des maisons blanches décrépites, des terrains vagues, des cocotiers et, au fond, le ruban limoneux de la Magdalena, la rivière cernant la ville. Barranquilla était plate comme une crêpe. Cela évoquait Saigon pour Malko. Il avait à peine fini de prendre ses affaires que le téléphone sonna.

— Je suis arrivé fit sobrement Lester Drew, j'aimerais vous voir au bar du premier.

— J'arrive, dit Malko.

Tina avait disparu, sans même défaire ses valises, prendre de mystérieux rendez-vous. Il laissa son Smith & Wesson dans son attaché-case et descendit. Le bar du premier était sombre comme un four et désert. Avec de petits boxes tapissés de velours rouge.

Malko aperçut l'homme de la DEA en compagnie d'un Colombien dans un box près d'une fenêtre.

— Je vous présente Pépé Gutierrez, annonça Lester Drew, c'est mon meilleur ami dans cette ville. Un ami utile, souligna-t-il lourdement.

Pépé Gutierrez eut un sourire ravi, découvrant des chicots jaunâtres. À première vue, avec ses lunettes noires et sa peau comme un paysage lunaire, il n'était pas ragoûtant. Il caressait d'un air extasié le Konica C35 offert par Lester Drew.

— Vous permettez ? demanda-t-il.

Il braqua le Konica sur les deux hommes. Le flash incorporé crépita plusieurs fois en moins d'une seconde. Mise au point automatique. Ravi, il reposa l'appareil. Lester Drew enchaîna :

— L'inspecteur Gutierrez travaille avec moi depuis longtemps. Vous pouvez avoir toute confiance en lui.

Gutierrez siffla son *aguardiente* d'un coup, flatté, et en réclama un autre. Le bar était absolument vide, à part eux. Un éclair suivi d'un coup de tonnerre terrifiant ébranla tout l'hôtel.

— J'ai expliqué à Pépé pourquoi nous sommes ici. Il n'a entendu parler de rien pour l'instant.

Pépé Gutierrez confirma, en anglais avec un terrible accent espagnol :

— Il y a tellement de drogue qui transite par ici. C'est difficile de savoir. On l'apprend après, quand les *marimberos* se vantent d'avoir gagné beaucoup d'argent. Un homme comme El Gordo a des dizaines d'entrepôts dans la ville et hors de la ville.

— Qui est « El Gordo » ? demanda Malko.

— C'est le surnom d'Esteban Contador, expliqua Lester Drew, « Le Gros ». Vous comprendrez si vous le voyez. Il faut que nous fassions quelque chose, dit Lester Drew. Je vais aller voir le général Costas Peredo.

Gutierrez hocha la tête, l'air désolé.

— Il n'est pas là ce soir.

— Où est-il ?

— Il y a une grande fête donnée par El Gordo.

Lester Drew jura entre ses dents :

— *No big deal* ! Je vais commencer par Eduardo Matalon, le chef du F.2 ici.

— Je crois qu'il y est aussi, dit doucement Pépé Gutierrez.

— *Shit* ! explosa Lester Drew. Ils sont tous pourris ! OK, allons voir Larry Farmer, le consul. Il sait pas mal de choses.

Cette fois, Gutierrez ne dit rien, mais son silence était tout aussi éloquent. Malko crut que Lester Drew allait avoir un infarctus.

— Vous n'allez pas me dire que *notre* consul est chez cette ordure !

explosa-t-il. Ce type qui a assassiné nos agents...

Gutierrez se mit à essuyer nerveusement ses lunettes noires avec un grand mouchoir à carreaux.

— El Gordo l'a invité aussi, comme toute la ville, et le gouverneur lui a dit qu'il offenserait la Colombie en n'y allant pas. Il ne restera sûrement pas longtemps.

Malko avait presque envie de rire.

— Et vous ? demanda-t-il, comment se fait-il que vous n'y soyez pas ?

Pépé Gutierrez eut un sourire modeste.

— Je n'étais pas invité, fit-il avec simplicité. Je ne suis pas assez important. Mais tout ce qui compte à Barranquilla est chez le *senor* Esteban Contador. C'est très dangereux de refuser ses invitations. Il est très susceptible.

Lester Drew commanda un Gaston de Lagrange et Pépé Gutierrez passa de l'aguardiente au J & B. Écœuré, Malko se contenta d'une vodka.

— Attendons que le *senor* Contador ait fini de s'amuser pour commencer notre enquête, dit-il. À moins d'aller participer à sa fête...

— Avec un lance-flammes, grommela Lester Drew. Vous voyez dans quelles conditions nous travaillons dans ce pays ! Ce type a acheté toute la ville. Les flics, les militaires, la presse.

— Il y a peut-être quelqu'un à voir demain, suggéra gentiment Gutierrez. Le *senor* Vivaldi... Il a souvent des informations intéressantes...

— Ah oui, c'est vrai, dit Lester Drew.

— Qui est-ce, celui-là ? interrogea Malko. Un héros ?

— Non, fit l'Américain. Un radio amateur. Les *marimberos* parlent beaucoup entre eux...

— Nous pouvons aller demain matin, suggéra Pépé Gutierrez.

— Parfait, conclut Lester Drew. Rien de votre côté, Malko ?

— Si, dit Malko. Une petite courette avant de prendre l'avion, à Bogota...

Il raconta à l'Américain sa course-poursuite. Lester Drew écoutait avec stupéfaction.

— C'est vraiment insolite, fit-il. Jamais, ils ne s'attaquent aux *gringos* comme nous. Cela fait des vagues politiques. Ou alors, il faut qu'ils aient une sacrée raison. Enfin, c'était à Bogota... Mais je ne vois pas pourquoi cette Cubaine a pris de tels risques. Remarquez, les types du M.19 sont fous. Ici, c'est plus calme, c'est le business. Vous ne craignez rien...

Malko eut envie de lui dire que Juanita Cayon devait être en route pour Barranquilla, mais il serait toujours temps d'aviser.

Esteban Contador posa un regard attendri sur son fils qui se tenait gravement à sa droite, sérieux comme un pape, boudiné dans un costume mexicain d'un blanc éblouissant, d'où émergeait le jabot d'une chemise de dentelle. En dépit de ses onze ans, Esteban Junior était déjà enrobé de graisse comme un jeune porcelet. Il ne lui manquait qu'une broche pour ressembler à un rôti. El Gordo tapota affectueusement la main grassouillette de son fils.

— Tu es content ?

— *Si, papacito*, fit Esteban Junior d'une voix fluette.

— Tu veux un peu de viande ?

— *Si, papacito*.

Esteban Contador trempa avec amour une boulette de viande dans une sauce pimentée à décaper un estomac d'autruche et la tendit à son fils. Ce dernier l'avalait, réprima une quinte de toux, vira au rose puis articula d'une voix étranglée :

— *Muchas gracias, papacito*.

— Bravo, fit Esteban Contador, aux anges, tu es un homme, un *macho*, maintenant.

Esteban Junior était toute sa vie. Le seul être pour qui il éprouvait un amour sans limites. Sa mère avait eu le bon goût de mourir en le mettant au monde et il avait été entièrement élevé par son père qui s'y était attaché d'une façon démente. À chaque fête, Esteban Junior trônait à côté de son auguste père, seul enfant mêlé aux adultes. Mais personne n'avait envie de faire une réflexion à Esteban Contador...

Celui-ci prit la bouteille de Stolichnaya posée devant lui et s'en versa la moitié d'un verre à dents. Il but d'un trait et, par-dessus, avala un grand verre d'eau, puis croqua une boulette de viande arrosée de piment. La soirée durait depuis près de trois heures. Une soirée à la colombienne. Chacun buvait dans son coin, en grignotant des amuse-gueule, échangeant des plaisanteries de table à table.

La bouteille de vodka était à moitié vide. Il l'avait bue tout seul. Les yeux un peu protubérants d'Esteban Contador commençaient à rougir. Tout doucement il dodelinait de la tête au rythme de la musique venant de la discothèque voisine, plongée dans une obscurité à peu près totale. Plus que jamais, il ressemblait à un empereur romain un peu métissé. Sa chemise brodée rose s'ouvrait jusqu'à la ceinture sur son estomac démesurément gonflé. Son pantalon de lin blanc avait du mal à contenir ses énormes cuisses. Tel quel, il avoisinait cent quarante kilos, avec une lourde charpente de paysan et une force herculéenne. Il était encore capable d'étrangler un homme d'une seule main.

Les mains bien à plat sur la table, le dos appuyé au mur, il

contemplant le buffet somptueux. À sa droite et à sa gauche se trouvaient ses principaux amis et complices, dont l'avocat qui veillait à ce qu'il ne souille pas de sa présence la prison de la ville. Un officier en uniforme lui adressa un sourire de la table voisine et il daigna y répondre. Le général Angel Costas Peredo, responsable de la lutte antidrogue dans la péninsule de Guajira. Il s'était fait construire une villa de dix millions de pesos avec une solde de quinze mille pesos par mois, ce qui représentait un remarquable sens de l'économie.

Le gouverneur de la province Miguel San Martin était assis en face de lui, très raide dans un costume noir, en compagnie de son épouse légitime. Une superbe salope à peine fanée, encore appétissante. Depuis qu'il fréquentait Esteban Contador, le Seigneur semblait veiller sur lui. Un mois plus tôt, il s'était trouvé miraculeusement en possession du ticket gagnant de la Loterie de l'État, ce qui avait bien aidé ses finances. Bien entendu, lorsque El Gordo avait abattu de sa main un informateur de la police, il avait mis ce geste sur le compte d'une espièglerie bien naturelle.

El Gordo appesantit son regard sur Maria, la femme du gouverneur. Détaillant le visage altier et sensuel, avec de grands yeux noirs ultra-maquillés, une bouche à avaler un étalon et un superbe nez romain. Le corsage laissait apparaître un peu du soutien-gorge de dentelle noire. La taille était serrée dans une ceinture dorée rehaussée de pierreries. La jupe de faille avait dû être cousue sur elle tant elle épousait ses formes. Les snobs de Barranquilla murmuraient que le gouverneur l'avait arrachée très jeune à un bordel où on l'accouplait à des ânes. Les mauvaises langues ajoutaient que cela n'avait guère changé sa vie. Elle tourna la tête vers El Gordo et lui adressa un sourire plein de chaleur.

Le mafioso lui fit un petit signe de sa main énorme et boudinée. C'était une belle soirée. Cinquante ans et cinquante millions de dollars. Il ne savait plus que faire de son argent. Ni de ses amis... Mais son père continuait à s'accrocher à son petit bureau de change, dans la Calle 35, comme pour conjurer le mauvais sort. Esteban Contador avait obtenu tout cela en faisant seulement deux ans de prison. Quand il était jeune... Ce soir, Barranquilla était là, à ses pieds. Les directeurs des journaux, les commerçants, les policiers chargés de le traquer. Les militaires. Tout à coup, une pensée désagréable lui fit froncer les sourcils.

D'un claquement de doigts, il appela un serveur. Ce dernier fila vers le général Peredo qui se leva avec déférence et vint s'asseoir en face de son hôte. El Gordo posa sur lui son regard boueux, jouant avec un cure-dents.

— Il faut me rendre les pales de mon hélicoptère, dit-il.

Le général essaya de sourire.

— Je m'en occupe, *Señor Contador*, je m'en occupe. Mais c'est un ordre venu de Bogota. Directement du Gouvernement. Je suis responsable.

— Je veux les pales de mon hélicoptère, répéta El Gordo, buté et vexé.

C'était la conséquence du double meurtre. Des témoins à l'aéroport avaient vu l'appareil s'envoler la nuit du meurtre. Le pilote avait eu beau jurer qu'ils avaient fait demi-tour, personne ne l'avait cru. L'ambassadeur américain avait protesté, et le ministre de l'Intérieur avait été obligé de prendre la modeste mesure d'interdire de vol l'hélicoptère d'Esteban Contador. Celui-ci enfonça brutalement le cure-dents dans une boulette de viande. Fixant le ventre rebondi du général.

— *Entiende usted ?*

— *Si, si*, promet le général, je vais faire le nécessaire.

Il se leva, mal à l'aise, et regagna sa table. El Gordo goba la boulette et une bonne gorgée de vodka par dessus. Son fils faisait des efforts inouïs pour que ses yeux ne se ferment pas, avalant Pepsi-Cola sur Pepsi-Cola.

La musique s'arrêta. Il y eut une courte plage de silence. Puis brusquement le fracas d'un orchestre de Mariachis éclata dans l'escalier. Les musiciens firent irruption dans le restaurant à la queue leu leu, chantant à tue-tête, accompagnés des sons stridents de la trompette, gais comme des arbres de Noël. Les assistants hurlèrent de joie. L'orchestre était venu spécialement du Mexique. Il n'y avait rien de semblable à Barranquilla, trou du cul du monde.

C'était le clou de la fête. Les musiciens se disposèrent en cercle autour de la table d'Esteban Contador, chantant à gorge déployée. Le *marimbero* écoutait, les yeux baissés, bercé par la musique. Puis, la chanson terminée, les Mariachis entonnèrent en chœur :

« *Happy birthday to you, happy birthday, Señor Esteban.* »

Ils pensaient que cela faisait plus chic de chanter en anglais. Ravi, El Gordo applaudit et vida son verre de vodka. L'orchestre se remit à chanter une chanson spécialement faite pour l'anniversaire, célébrant les mérites du Grand Esteban Contador. Terminant sur une note stridente de trompette.

Alors apparut une fille ravissante tenant un gâteau blanc dans ses mains tremblantes. Vingt ans, un visage triangulaire de chatte, un corps superbe de strip-teaseuse.

Elle avait été élue parmi tous les employés du *marimbero* pour jouer ce rôle. Rougissante, elle posa le gâteau sur la table. El Gordo se leva lourdement et la serra sur sa gigantesque poitrine, caressant au passage sa chute de reins.

On découpa le gâteau, tout le monde se mit à manger et à boire de

plus belle. Une soirée n'était réussie que si ses participants tombaient raides... El Gordo donnait l'exemple, tandis que les Mariachis reprenaient leur musique assourdissante.

Enfin, sur un dernier accord de trompette, ils repartirent. Le silence régna quelques secondes, puis le son d'une *salsa* lente et sensuelle s'éleva de la piste de danse plongée dans une obscurité à peu près totale. Tous les regards se tournèrent vers Esteban Contador. C'était « sa » chanson. Une musique qu'il adorait. Il se leva et on écarta la table devant son ventre énorme. Il allait faire danser la fille qui avait amené le gâteau. Son cadeau d'anniversaire. À consommer de suite. Si elle parvenait à l'émouvoir vite et bien, elle serait admise comme favorite pour quelques jours ou quelques semaines.

El Gordo acheva de se déplier. Il fit trois pas en direction de la fille qui attendait, le rouge aux joues. Puis, il passa devant elle, sans même la regarder et continua tout droit sous les regards abasourdis de ses invités. Une idée amusante venait de traverser son cerveau embrumé par l'alcool.

Il s'arrêta en face de la femme du gouverneur et lui tendit la main.

— *Señora Maria, vamos a bailar.* (25)

Il y eut un silence de mort. La femme du gouverneur baissa d'abord les yeux, puis les releva avec une lueur trouble, enfin les fixa sur son mari qui tournait le dos à Esteban Contador. Le gouverneur sembla se voûter. Il savait ce que signifiait cette invitation. Il devait se lever, prendre sa femme par la main, et partir devant cette insulte flagrante.

Le silence se prolongea, rompu enfin par le grincement d'un pied de chaise. Le gouverneur venait de se lever pour laisser sa femme se dégager de la table. Une fraction de seconde, son regard croisa celui d'El Gordo, puis il le détourna, un sourire figé aux lèvres. Maria, sa femme, se leva, le visage inexpressif et partit vers la piste de danse sans regarder personne. El Gordo lui emboîta le pas, et ostensiblement posa une lourde main sur sa hanche.

Puis, tous deux furent avalés par l'obscurité de la piste de danse. Les conversations reprirent. Seul le gouverneur demeura silencieux et alluma un cigare, fixant le mur à la place où s'était trouvée sa femme. La musique sensuelle et lente de la *salsa* baignait le restaurant. Une des invitées à l'entrée de la piste de danse, tourna la tête vers celle-ci. Au fond, elle aurait bien voulu être à la place de la femme du gouverneur.

Esteban Contador dansait au milieu de la piste. Ou plutôt oscillait imperceptiblement les deux mains posées sur les hanches de sa cavalière. Il lui murmura quelque chose à l'oreille, et elle noua docilement les bras autour de son cou de taureau. Un mètre environ les séparait. Peu à peu, le *marimbero* commença à se rapprocher d'elle,

jusqu'à ce que son ventre frotte contre le sien. Sans équivoque. Lui ne bougeait presque plus, se servant de Maria comme d'un frottoir. Celle-ci se laissait faire. Son bassin bascula même en arrière pour épouser la courbe monstrueuse du ventre de son cavalier. Participant entièrement à son jeu vicieux. Ils cessèrent presque de bouger. El Gordo avait fermé les yeux et se laissait aller à son fantasme. Il les rouvrit, l'espace d'un instant, cherchant le regard de Maria. Elle savait parfaitement ce qui allait suivre par la rumeur publique. Jusque-là, il ne s'agissait encore que de quelque chose de pas trop compromettant. Une danse un peu intime. De quoi faire fantasmer son mari. El Gordo murmura de sa voix rauque, abîmée par l'alcool :

— *Eres guapa. Guapita.* (26)

C'étaient les premiers mots qu'ils échangeaient. Elle sourit mécaniquement.

— *Muchas gracias, Señor Esteban.*

Les mains fortes du *marimbero* incrustées dans ses hanches la troublaient plus qu'elle ne voulait se l'avouer. Elle avait l'impression de vivre une scène de film.

Doucement, progressivement, les mains commencèrent à faire pression sur sa taille. D'abord, elle résista. Les yeux boueux la fixèrent longuement, avec une expression ambiguë.

— Pense à ton mari, dit El Gordo doucement.

La femme du gouverneur ignorait dans quel sens il disait cela. Elle sentit ses genoux plier sous la pression du géant. Sa tête arriva au niveau du poitrail velu, descendit plus bas. Les mains qui la tenaient relâchèrent leur prise, remontèrent, caressant les seins au passage. D'un geste violent, il prit les deux pans du corsage et les écarta, découvrant le soutien-gorge en dentelle.

Maria était à genoux maintenant, à même le plancher de bois. La musique continuait. Les yeux clos, El Gordo se mit à pétrir ses seins. Docilement elle défit la ceinture de son pantalon et le libéra. Après une courte hésitation, elle se mit à le caresser, puis Esteban Contador, appuyant sur sa nuque, lui fit comprendre ce qu'il voulait, et elle s'exécuta.

La *salsa* continuait. Maria passa ses bras autour des cuisses monstrueuses, oubliant son mari, les gens derrière elle. Grisée autant par l'alcool qu'elle avait avalé que par cette expérience insolite. Les mains dures qui meurtrissaient ses seins éveillaient en elle des fantasmes de viol. Mais Esteban Contador se contentait de cette caresse humiliante comme si elle avait été une putain anonyme, elle, la femme du gouverneur !

Brusquement, El Gordo poussa un grognement qui couvrit la musique. Ses mains s'accrochèrent dans ses cheveux. Il resta immobile comme un monolithe frappé par la foudre. Maria le sentit se vider

dans sa bouche. Une sensation indicible. Au lieu de se préoccuper de ce qu'elle éprouvait, il la releva et la colla contre lui tandis qu'elle le rajustait comme un enfant.

Le disque se termina brusquement. Elle eut tout juste le temps de refermer son corsage.

Lorsqu'elle reparut en pleine lumière, à part son rouge à lèvres disparu, on ne voyait aucune trace de ce qui venait de se passer. Esteban Contador la raccompagna jusqu'à sa table, s'inclina et retourna à la sienne.

La fille ravissante au visage triangulaire, retenait ses larmes, la tête baissée, morte d'humiliation d'avoir été rejetée au profit d'une femme de vingt ans plus âgée qu'elle. Esteban Junior, toujours droit comme un I, somnolait. Esteban Contador eut alors sa deuxième idée amusante de la soirée. Il s'arrêta près de la fille, posa sa lourde main sur son épaule et dit :

— Esteban a envie de danser. Va lui apprendre.

Esteban Junior sursauta en entendant la voix de son père et se leva. La fille en fit autant. El Gordo lui dit quelques mots à l'oreille. Ils partirent sur la piste et furent avalés par l'obscurité.

Esteban se rassit et se versa un grand verre de vodka. Se disant qu'il inviterait plus souvent le gouverneur. Celui-ci venait justement de se lever. Il poussa sa femme devant la table d'Esteban Contador. De nouveau, les invités retinrent leur souffle.

— Merci pour cette excellente soirée, *Señor* Contador, dit-il seulement d'une voix détimbrée.

Sa femme souriait mécaniquement, sans rien dire. Ses yeux brillaient. Elle aussi savait qu'elle reverrait l'homme qui venait de lui faire subir cette humiliation. Mais la prochaine fois, elle voulait sentir dans son ventre ce membre qui s'était enfoncé dans sa gorge, dur comme une queue de billard. Elle descendit l'escalier étroit derrière son mari. Ils atteignirent le parking sombre où se trouvait la Mercedes du gouverneur sans échanger un mot. Au moment de monter dans la voiture, le gouverneur se retourna vers sa femme et lâcha d'une voix blanche :

— *Cochina*(27). Brusquement de toutes ses forces, il la gifla. Puis il éclata en sanglots et se jeta dans la voiture sous le regard médusé du chauffeur.

*

* *

El Gordo commençait à s'endormir, les coudes sur la table, répondant par des hochements de tête de plus en plus faibles à tous ceux qui lui souhaitaient un bon anniversaire. La vodka et l'orgasme, c'était trop pour lui. Les principaux invités étaient partis, et il allait bientôt en faire autant. Son fils n'avait pas réapparu, mais il était en

bonnes mains. La fille le ramènerait.

Soudain, un homme en costume blanc vint s'accouder en face de lui. El Gordo leva sur lui son regard boueux. C'était son avocat préféré, celui qui arrangeait les coups difficiles.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien de grave, mais je préférerais que tu sois au courant. Le *gringo* de Bogota est arrivé ce soir. On l'a vu à l'aéroport. Et il n'est pas seul. Nos clients sont inquiets. Ils le savaient aussi.

El Gordo écoutait, jouant avec son cure-dents. Il l'enfonça brutalement dans la dernière boulette. Décidément, à part la femme du gouverneur, c'était la soirée des contrariétés. Il avait senti avec l'histoire de l'hélicoptère les limites de son pouvoir.

— Dis-leur de ne pas s'inquiéter, bougonna-t-il. Je m'en occupe. Tout de suite.

L'avocat se leva et disparut sur la piste de danse avec une fille deux fois grande comme lui. Bien décidé à la prendre sur un canapé du fond. Il était assez près du maître pour qu'on n'ose rien lui refuser...

Resté seul, Esteban Contador appela un garçon. Ce dernier disparut et revint quelques minutes plus tard en compagnie d'un des convives. Un homme de haute taille, au visage buriné, avec une grosse moustache. Il salua respectueusement El Gordo et prit place en face de lui.

— Assois-toi, dit le *marimbero*. J'ai besoin de toi.

— *Con mucho gusto*, dit l'homme.

El Gordo le fixa, impassible.

— Il va falloir que tu mérites le nom qu'on te donne, Tiro Fijo (28)...

CHAPITRE X

Pépé Gutierrez se leva vivement en voyant Malko. Avec un rien d'obséquiosité. Ce dernier avait à peine fermé l'œil. D'abord à cause du ronflement du climatiseur. Ensuite Tina était venue s'enrouler autour de lui comme une araignée parfumée. Le brusque changement de climat n'avait pas affecté sa libido. Sa tournée de « contacts » semblait avoir été un échec mais elle était repartie aux aurores pour une autre tournée mystérieuse.

La chaleur était aussi inhumaine que la veille, le ciel bas et gris. Barranquilla semblait écrasée par la saison des pluies. Le beurre était rance, les croissants durs comme du bois et la salle à manger déserte. Lester Drew était parti chez le général Angel Costas Peredo, afin de lui demander son assistance. Le policier prit un air important de conspirateur.

— Mon ami, le *senor* Vivaldi est d'accord pour vous recevoir, annonça-t-il. Je crois qu'il a des choses intéressantes à vous dire...

— Quoi ? demanda Malko.

Gutierrez eut un sourire embarrassé.

— Je ne sais pas. Nous allons prendre ma voiture.

C'était une Dodge grisâtre, bien entendu assez pourrie. Barranquilla n'était pas très animée. Ils parcoururent plusieurs avenues bordées de vieilles maisons coloniales au crépi en ruine entourées de végétation tropicale. De temps en temps un centre commercial flambant neuf rompait la monotonie de cette ville plate et sans charme.

— D'où vient la puissance d'Esteban Contador ? demanda Malko.

— Il a des connexions avec la police et l'armée, expliqua Gutierrez. Il sait l'endroit et l'heure des barrages routiers. Il possède les plans de vol des avions de surveillance. Il paie au mois des dizaines de fonctionnaires. Avec lui, il n'y a pas de surprises. Ceux qui se font prendre ce sont les isolés, les amateurs. Ses hommes sont bien payés et fidèles, ils ne dénoncent pas à la police, ne sont pas infiltrés par la DEA ou le F.2.

— Il gagne beaucoup sur une affaire comme celle qui m'intéresse ?

— Cinq mille dollars par kilo de coca.

Malko fit un rapide calcul. Cela faisait la somme colossale de cinq millions de dollars ! Rien que pour l'intermédiaire. Là-dessus, il devait en reverser dix pour cent... Gutierrez arrêta la voiture devant un petit bâtiment jaunâtre hérissé d'antennes. Une station de radio. Il se tourna vers Malko.

— C'est ici.

Ils traversèrent l'esplanade inondée de soleil. Le froid du bureau climatisé semblait sibérien ensuite. Une secrétaire noireade les introduisit dans un bureau où ils furent accueillis par un géant hilare. Des bracelets de force encerclaient ses deux poignets. Son ventre énorme débordait d'une chemise bleue. Il portait à la main droite une chevalière avec un diamant comme un bouchon de carafe. Comble de l'élégance tropicale, il avait des mocassins en crocodile mauve. Les boiseries de son bureau disparaissaient sous les gadgets et d'innombrables appareils électroniques.

Il broya la main de Malko. Gutierrez se mit à farfouiller et s'empara d'un livre dont la couverture annonçait *La vie sexuelle des femmes*. Il l'ouvrit et le lâcha aussitôt : il venait de recevoir une décharge électrique. *Señor* Vivaldi éclata d'un rire énorme, prit une mini cuvette de WC posée sur son bureau et appuya sur un bouton, déclenchant un bruit de chasse d'eau. Il s'amusait de peu. Malko commençait à se demander ce qu'il faisait avec ce joyeux farceur.

Soudain, Pépé Gutierrez demanda d'un ton détaché :

— Tu as entendu des choses intéressantes à la radio ?

Le Colombien reprit son sérieux instantanément.

— Oui, fit-il, mais il faut que ton ami soit prudent, qu'il ne prononce jamais mon nom. Sinon...

Il eut un geste expressif signifiant qu'on lui couperait la gorge. Malko acquiesça. Il avait trop peu d'amis à Barranquilla pour les perdre.

— Il a des insomnies, expliqua Gutierrez. Il fait de la radio-amateur et avec ses appareils il capte beaucoup de communications. Souvent les FARC parlent entre eux. Ou les avions qui viennent chercher la *marimba*. Cette fois, il a appris quelque chose sur une grosse quantité de *coca*.

Le radio-amateur se dirigea vers une carte épinglée au mur et mit le doigt sur une zone au sud-ouest de la Sierra Nevada de Santa Marta, une région montagneuse à l'est de Barranquilla.

— Il faut suivre la vallée du Rio Curucata à l'endroit où il se jette dans le Rio Cataca. Il y a une ferme abandonnée. Les gens du FARC en ont fait un point d'appui. Ils sont toujours une douzaine, d'où ils contrôlent le trafic de la *marimba*. Parce que la piste principale qui va de la Sierra Nevada à Valledupar passe par là. Je connais leurs voix parce qu'ils communiquent souvent avec leurs copains plus haut dans le nord. La nuit dernière, ils ont annoncé l'arrivée d'un groupe d'amis avec une femme qu'ils appellent *la Loca* et une importante quantité de *coca*.

— Ils s'expriment en clair ? demanda Malko.

Le Colombien sourit.

— Non, ils ont parlé de « marchandise » et dit que ça venait de Bogota. Là-bas, il n'y a ni *marimba*, ni armes. Il ne reste que la *coca*... *La Loca* ! C'était le surnom de Juanita Cayon. Tout se recoupeait.

— Comment peut-on accéder à cette ferme ? demanda-t-il.

— Par la piste qui mène à Valledupar. Mais vous ne pourrez pas la prendre, ils vous repéreraient immédiatement et vous tendraient une embuscade. Il faut y aller en hélicoptère.

— Montrez-moi exactement les lieux, dit Malko.

Le Colombien commença à mesurer les distances sur sa carte et à prendre des notes. Cela semblait une région très accidentée, avec des vallées profondes et des pics escarpés. Même en avion léger ce serait impossible de s'y poser. Le radio-amateur tendit la feuille à Malko.

— Donnez ceci au pilote de votre hélicoptère. S'il connaît la région, il vous y mènera en une heure, à partir de l'aéroport de Barranquilla. *Vaya con Dios*.

Ils les raccompagna. De nouveau la chaleur accablante. Écrasante. Pépé Gutierrez était visiblement ravi.

— *Esta muy bien, no ?* demanda-t-il.

— Pourquoi vous renseigne-t-il ?

Pépé Gutierrez hocha la tête.

— Il hait les *marimberos*... Son frère avait un commerce. Il ne voulait pas travailler avec eux. Ils l'ont tué, en pleine rue. Ils l'ont laissé mourir comme une bête dans le caniveau en interdisant aux ambulances d'approcher. Vivaldi n'a pas oublié... Bien sûr, il ne peut pas se venger officiellement, ils sont trop forts, mais il m'aide chaque fois qu'il le peut.

Ils roulaient doucement sur une avenue semée de marchands de pastèques.

— Que fait-il, en dehors de la radio-amateur ?

— Oh, il a une petite station de radio mais il gagne beaucoup d'argent dans la contrebande du café. Et des chiens aussi !

C'était vraiment la Mecque de la contrebande. Même les chiens...

Malko se tourna vers Gutierrez qui conduisait comme une tortue curieuse.

— Et vous, *Señor* Gutierrez ? Pourquoi travaillez-vous avec nous ?

Le Colombien eut un sourire gêné et rit un peu bêtement.

— Moi, dit-il, parce que je suis bête. Bête et honnête. C'est une tare ; mais je ne peux pas faire autrement. Mon père était très pauvre. C'était un *peón* sur une grande hacienda. Quand j'étais petit, je n'ai mangé que du maïs, jamais de viande... Un peu de poisson pourri. Il voulait que je sois policier. Je lui ai obéi. Et je ne peux pas m'empêcher de servir la loi. Même si je suis le seul. Et puis, j'aime bien le *senor* Lester Drew. Il m'a promis qu'il me donnerait un billet d'avion le jour de ma retraite pour que j'aille dans son pays. Ce doit

être très beau.

C'était touchant.

— Vous me ramenez à l'hôtel, dit Malko. Je dois voir Mister Drew.

— *Como no*, fit le Colombien.

*

* *

L'homme qui se faisait appeler Tiro Fijo arrêta sa voiture dans la Calle 42, une rue calme du quartier de la Chiquinquira. Des enfants jouaient sur le trottoir. Il tira de sous son siège un long automatique P.08, actionna la culasse, faisant monter une balle dans le canon, puis glissa l'arme entre sa chemise et sa ceinture, à même la peau. Comme la chemise flottait par-dessus son pantalon cela se voyait à peine.

Il traversa la rue, jusqu'à une petite maison blanche aux fenêtres protégées par des grilles et frappa à la porte peinte en bleu. Une femme aux cheveux gris vint ouvrir. Tiro Fijo lui sourit aimablement.

— *El Señor Gutierrez, por favor ?*

La femme secoua la tête.

— *No esta aqui*. Vous pouvez le trouver à son bureau. Ou ici vers deux heures. Il revient pour déjeuner. Voulez-vous lui laisser un message ?

L'homme secoua la tête aimablement.

— Non, non, je reviendrai.

Il fit demi-tour, repartit vers sa voiture, suivi du regard par la femme de Pépé Gutierrez. Il remonta, mit en marche et tourna tout de suite dans la Carretera 35. Il s'imposa de faire le tour du bloc avant de revenir dans la rue. La femme avait disparu. Il s'arrêta à trente mètres de la maison, surveillant l'entrée et remit le pistolet sous le siège. La glace baissée, il recevait un peu d'air, mais il fut très vite en sueur. Quelle importance ? L'affût l'avait toujours amusé, et il était fier de travailler pour un seigneur comme Esteban Contador. Payer cent mille pesos pour la vie d'un misérable ver de terre comme ce Pépé Gutierrez, c'était un geste de seigneur. Même avec l'inflation. N'importe quel petit voyou aurait fait le travail pour mille pesos. Peut-être moins proprement, bien sûr.

Il ferma les yeux à demi, derrière ses lunettes noires, luttant contre le sommeil. Il n'avait pas assez dormi.

* * *

— Juanita Cayon est dans la Sierra de Santa Marta. Elle est arrivée avec la cocaïne, annonça Malko. Elle a fait sa jonction avec les gens du FARC.

Lester Drew essuya son front couvert de sueur.

— Je vais envoyer un télex du consulat, à la station de Bogota, dit-

il. Ça commence à devenir intéressant. Il faudrait que les militaires se réveillent.

— Attendez, dit Malko, je crois savoir où se trouvent la drogue, Juanita Cayon et la base du FARC. Une information de votre ami Gutierrez.

— *Holy shit !* fit Lester Drew, si c'est vrai, c'est le plus beau coup que j'aurais jamais fait. Ils me nommeront peut-être en Californie... Où est-ce ? À Barranquilla ?

— Non, dit Malko, dans la Sierra Nevada.

Les deux hommes parlaient dans un coin désert du hall du *Royal Lebolo*. Tina n'avait pas reparu et Malko se demandait si elle allait être d'une utilité quelconque. Heureusement qu'il y avait la DEA. Lester Drew se rembrunit.

— Dans la Sierra Nevada. C'est infesté de FARC et il n'y a pas de routes. La plus grande plantation clandestine de marijuana du monde. Cent mille acres... Il y en a partout, même au sommet des pentes les plus abruptes. Nous ne pouvons pas y aller tout seuls. Il faut expliquer notre histoire au général Peredo. Je n'ai pas pu le voir ce matin. Retournons-y tout de suite. Il est le seul à posséder des avions et des hélicoptères.

Ils prirent place dans une Dodge noire mise à la disposition de l'Américain par le consul. Et entreprirent de gagner l'interminable avenue Boyaca. Le Q.G. du général se trouvait juste avant l'aéroport. Lester Drew semblait soucieux.

— J'espère que ce fumier de général va se laisser convaincre. Il faut lui faire miroiter l'arrestation d'une subversive importante. Pour la « coke », il ne bougera pas...

* * *

Le général Angel Costas Peredo, un homme corpulent, en uniforme olivâtre, obséquieux, fit entrer ses visiteurs dans un bureau décoré comme une boîte de nuit, avec au mur, le portrait d'une créature somptueuse, vêtue d'une guêpière à paillettes. Sa grand-mère, probablement. Le général fumait un énorme cigare. Il ordonna qu'on ne le dérange pas et offrit des sièges à Lester Drew et à Malko.

— Les résultats de la lutte contre les *marimberos* sont excellents, annonça-t-il à l'intention de Lester Drew. Nous avons saisi plusieurs tonnes de marchandise et arrêté sept Américains, dont deux l'ont déjà été une fois.

Lester Drew se fendit d'un large sourire.

— Bravo, Général. Je vois que vous déployez tous vos efforts pour lutter contre ce fléau.

— *Claro que si*, fit le général. C'est mon devoir.

L'Américain le regarda bien en face, se leva et alla au mur devant la carte représentant la péninsule de Guajira.

— Eh bien, Général, dit-il vous allez avoir une occasion excellente de nous montrer vos efforts. Mr. Linge qui m'accompagne est venu spécialement des USA pour coordonner une opération contre les trafiquants de drogue et les « subversifs ». Il a identifié un endroit dans la Sierra Nevada où se trouve une tonne de drogue – de la cocaïne – raffinée prête à être expédiée, sous la garde de militants des FARC. Nous n'avons plus qu'à aller les cueillir. Avec votre aide bien entendu.

Le silence qui suivit n'aurait pas pu être coupé avec une scie électrique. Le général Peredo regarda alternativement la carte et Lester Drew, se demandant s'il allait avaler son cigare, le posa soigneusement sur le bord de son bureau et gratta le point désigné par l'Américain, comme s'il avait pu faire disparaître la drogue, par miracle.

— *Señor Drew*, dit-il, c'est en effet très intéressant. *Muy interesante*. Il se tourna vers Malko.

— Bien entendu, *Señor*, vous êtes sûr de vos informations ? Je dois envoyer un rapport à Bogota. Il me faut le nom de votre informateur.

Malko le fixa avec une froideur voulue.

— Vous trouvez qu'il n'y a pas assez de morts dans ce pays, Général ? Ce serait condamner cet homme à mort. Je m'en porte garant.

— Je vous garantis le secret le plus absolu, jura le général. Ce rapport ira directement à Bogota.

Devant le silence des visiteurs, il comprit qu'il avait été trop loin, lissa sa moustache l'air gêné et dit :

— Pour une opération dans la Sierra, je dois faire le point sur le matériel dont nous disposons, dit-il, voulez-vous m'excuser quelques secondes ?

Laissant son cigare se consumer, il disparut du bureau. Lester Drew donna un coup de bottine dans la table.

— L'enfant de salaud a peur !

— Il ne peut quand même pas ignorer une information de cette importance ! dit Malko. Vous pouvez vous plaindre au gouvernement.

— J'espère que non, soupira Lester Drew, mais dans ce pays, je m'attends à tout.

Le général réapparut, radieux, reprit son cigare et le jeta dans la corbeille à papier.

— Vous allez me donner toutes les coordonnées, dit-il. Je suppose que vous les savez avec précision. Ensuite, nous envisagerons les moyens d'intervention. Elle doit être rapide. Et terrible. Nous devons saisir tous les subversifs.

— Ce sera une bonne note pour vous, souligna Lester Drew. Bogota est très nerveux au sujet du FARC.

« Il faut intervenir avec plusieurs hélicoptères. Nous pourrions utiliser un T.33. Et boucler la piste de Valledupar avec une compagnie...

Le général opinait tout en prenant des notes. Finalement, il appuya sur son interphone, demandant le major Gomez. Trente secondes plus tard, un petit officier tout rond, franc comme un cheval qui recule, arriva dans le bureau, tout dégoulinant d'obséquiosité et claqua des talons.

— Le major s'occupe de notre matériel, annonça le général.

Il lui expliqua l'opération qu'ils projetaient. Le major prit aussitôt l'air totalement accablé.

— *Señor General*, dit-il, deux de nos hélicoptères sont en réparation. Un est stationné à Riohacha et nous en avons un seul en service, un Bell de trois places. Il n'est pas assez gros pour mener une action de cette envergure. Il faut demander du renfort à Bogota.

— Excellente idée, approuva le général Peredo. La BIM a des hélicoptères à n'en savoir que faire. Qu'en pensez-vous, *Señor Drew*...

— Combien de temps faut-il pour récupérer les hélicoptères de Bogota ? demanda l'Américain.

Le major Gomez lissa sa belle moustache.

— Oh, pas plus d'une semaine, *Señor*...

Malko crut que Lester Drew allait exploser :

— Dans une semaine, général, la cocaïne sera en vente dans les rues de Miami et les subversifs du FARC repartis au fond de leur montagne...

Le général écarta les mains en un geste d'impuissance.

— *Señor Drew*, vous connaissez la pauvreté de nos moyens. Il faut se plaindre à Bogota. Je n'ai même pas de radar pour la surveillance de la Guajira. Les hélicoptères sont des machines très fragiles... Elles coûtent très cher.

Lester Drew regardait les nuages blancs à travers les vitres. Il se retourna brusquement.

— *Señor General*, dit-il, vous disposez d'un hélicoptère en parfait état de marche. Qui peut prendre six personnes. Celui d'Esteban Contador. Il n'y a qu'à l'utiliser...

Le général Angel Costas Peredo regarda l'Américain comme s'il venait de proposer de violer la Sainte Vierge...

— *Señor Drew*, dit-il d'un ton sévère, cet appareil est sous la protection de l'armée, mais il ne m'appartient pas. C'est un dépôt sacré. Il faudrait que je demande l'autorisation au *senor* Contador.

— Ne vous foutez pas de notre gueule, fit brutalement Lester Drew. Vous savez très bien que El Gordo ne va pas prêter son propre

hélicoptère pour s'arrêter lui-même... Si vous n'avez pas d'hélicoptères, il y a les T.33. On peut se payer une petite *strafing*, détruire la ferme avec drogue et quelques subversifs...

Le visage du général s'éclaira.

— Excellente idée, qu'en dites-vous, Major ?

Le major secoua la tête.

— *Señor General*, ce n'est pas possible, il n'y a plus qu'un T.33 en état de voler et nous en avons besoin pour les patrouilles. Nous ne pouvons pas les interrompre sans un ordre de Bogota.

Le silence qui suivit pesait des tonnes. Le général contemplait ses mains, digne et sûr de lui, et le major cherchait à se faire oublier. Lester Drew essayait de ne pas hurler de rage. Devant tant de mauvaise volonté, il n'y avait rien à faire.

— Nous n'avons plus qu'à y aller à pied, fit-il amèrement. Général, je suis obligé de rapporter à notre consul la carence de vos services dans une affaire aussi importante. C'est un scandale.

Le général Peredo se leva comme un pantin qui sort d'une boîte et vint vers Lester Drew, les bras tendus.

— *Señor Drew*, fit-il avec des larmes dans la voix, je donnerais mon bras droit pour vous aider. Je vais câbler à Bogota pour obtenir des moyens supplémentaires. En attendant, je vous propose la chose suivante : je vous donne un permis de survol pour la zone interdite. De cette façon, vous pouvez aller reconnaître les lieux avec un avion privé et préparer notre travail.

Lester Drew haussa les épaules.

— Si vous voulez, donnez toujours. Mais ne vous étonnez pas si je monte des mitrailleuses sur un Cessna.

Le général sourit, avec bonne humeur.

— *Señor Drew*, je sais que vous êtes trop respectueux de nos lois pour faire une chose pareille. (Il ajouta d'un ton désolé :) Je serais obligé de vous arrêter pour violation de notre Constitution. (Il se tourna vers Malko :) Bienvenue à Barranquilla, *Señor*, j'espère que votre séjour sera agréable. La perle de notre côte atlantique.

Il les raccompagna jusqu'à leur voiture. Dès qu'ils furent seuls, Lester Drew explosa :

— *Motherfucker*(29) ! Il s'est foutu de notre gueule. Il a tout simplement été téléphoner à El Gordo pour savoir si c'était dans son secteur. L'autre lui a dit « oui », et il s'est écrasé. Il s'en fout. En trois ans, il aura gagné dix fois plus d'argent que dans toute sa carrière. Et ses subordonnés touchent aussi.

Ils longeaient la Magdalena. Malko regarda les eaux boueuses du fleuve. C'était vraiment l'image de cette ville.

— Que pouvons-nous faire ? demanda-t-il. Est-ce que le consul peut nous aider ?

— On va essayer, mais j'en doute, fit Lester Drew. Même si l'ambassadeur intervient, ce sera trop tard. Il faut trouver un avion et aller voir nous-mêmes.

— On ne peut quand même pas les bombarder, objecta Malko.

— Non, mais si on a des choses assez précises, on peut forcer le général à bouger. Je connais un pilote, on va le contacter.

CHAPITRE XI

Une demi-douzaine de guérilleros étaient éparpillés sous les arbres, tout autour de la vieille ferme, surveillant les abords de l'unique piste menant à Valledupar. On devinait le Rio Curucata à la traînée plus verte qui épousait presque le tracé de la piste. Tout contre le mur blanc, on avait dressé une table avec des sièges rudimentaires où siégeaient Juanita Cayon, en tenue de combat olivâtre, et quatre hommes. À part le bourdonnement des insectes, le silence était absolu. L'habitation la plus proche se trouvait à six heures de marche. Cette partie de la Sierra Nevada était inhabitée, à part les *marimberos* et les maquisards du FARC. La marijuana poussait toute seule, et il suffisait de la récolter deux fois par an. Les rares hélicoptères de l'armée ne s'aventuraient pas dans cette région accidentée, et l'unique piste était tellement piégée qu'aucun convoi militaire ne s'y était jamais risqué.

Juanita Cayon promena son regard sur les quatre hommes qui l'entouraient. Jorge, qui l'avait suivi depuis Bogota, buvait ses paroles comme d'habitude, mais les trois autres étaient également attentifs. Il y avait là, le chef de l'unité des FARC qui les protégeaient, un représentant du M. 19 de Barranquilla, et l'agent de liaison d'Esteban Contador, trapu, moustachu et taciturne, l'air d'un ours brun. Il était venu de Valledupar avec une grosse jeep Cherokee aux vitres noires, cachée en bordure de la piste.

— L'opération va commencer demain, annonça Juanita Cayon. Cette nuit, nous ferons mouvement vers Guatapurí. Là, nous serons pris en charge par nos amis, qui nous emmèneront la nuit suivante jusqu'à la région d'Uribia où aura lieu le rendez-vous final.

Le chef des FARC leva la main.

— La route est longue jusqu'à Uribia, remarqua-t-il. Il y a des patrouilles.

Juanita Cayon eut un sourire rassurant et se tourna vers « l'ours brun ».

— Notre camarade se charge de ce problème.

— Cette nuit-là, les barrages seront dans un autre secteur. Je serai avec vous. Nous devons arriver au terrain vers deux heures du matin. Nos acheteurs ont prévu d'arriver à la même heure. Ils possèdent un Learjet qui aura décollé de Kingston, à la Jamaïque. Ils amènent en dollars les deux tiers de la somme convenue. C'est-à-dire vingt-cinq mille dollars le kilo de coca. Le reste sera mis à notre disposition dans une banque de Panama. Il nous faudra environ une demi-heure pour vérifier l'argent et transférer le chargement. Le Learjet repartira

ensuite et nous ne nous en préoccupons plus. Le dernier tiers sera versé dès qu'il se sera posé aux USA, mais ce n'est plus notre problème.

L'homme du M. 19 s'esclaffa bruyamment.

— Ce sont les *gringos* qui paient la commission de El Gordo !

Juanita Cayon inclina la tête.

— *Claro que si, compañero.* Ils sont bien contents d'enlever une tonne de marchandise de bonne qualité d'un seul coup.

— Vous ne craignez pas de piège ? demanda le même. Pour une somme pareille, c'est tentant...

— Vous êtes là pour l'empêcher, répliqua la Cubaine. On ne tient qu'à six dans un Lear. Nous serons beaucoup plus nombreux et mieux armés...

— Est-ce qu'il est vraiment indispensable qu'ils repartent ? demanda le chef des FARC. Ces trafiquants n'ont aucune conscience révolutionnaire. Ils peuvent mourir et nous récupérons l'argent...

— Tu es un imbécile, fit la Cubaine, pleine de froideur. Si nous les tuons pour les voler, plus jamais personne ne voudra traiter avec nous. À commencer par El Gordo. Nous devons laisser la porte ouverte à d'autres opérations du même genre, afin de financer nos mouvements révolutionnaires. Entre la *marimba* et la *coca*, ce sont des centaines de millions de dollars que les *gringos* déversent sur ce pays. Nous en aurons notre part...

— Bravo ! s'exclama le chef des FARC. Nous prendrons Barranquilla.

Il en avait par-dessus la tête de la Sierra Nevada de Santa Marta. Juanita Cayon lui jeta un regard noir et continua comme si elle n'avait pas entendu :

— Deux DC6 partiront de Santiago de Cuba à dix heures du soir. Ils devraient arriver vers trois heures du matin. Ils apportent chacun trente tonnes d'armes et de matériel sophistiqué. Vous les déchargerez et les entreposerez provisoirement dans une cache préparée par nos camarades du nord. Ensuite, l'équipement sera acheminé dans tout le pays par les voies habituelles...

— Quel est ce matériel ? interrogea le chef du FARC d'un air gourmand.

— De quoi faire reculer les forces de l'oligarchie, dit Juanita Cayon avec emphase. Des fusées infrarouges sol-air pour abattre les hélicoptères, des mines indétectables, des armes automatiques modernes et beaucoup d'autres choses.

Juanita sourit.

— Ma mission en Colombie sera terminée. Je repartirai vers ma patrie d'adoption avec un des DC6.

Accompagnée de ceux qui viennent suivre un stage de formation.

Espérons que tout se passera bien. Ce sont de vieux avions. La révolution n'est pas riche.

— Elle va l'être, remarqua Jorge, ravi.

Juanita ne répondit pas, réalisant qu'elle venait de faire une gaffe. Elle allait encaisser plus de trente millions de dollars en cash. Une somme colossale dont les services cubains prenaient la plus grande partie. Les armes soviétiques étaient facturées au FARC à un prix exorbitant. Mais personne ne voulait vendre de fusées sol-air... Elle se dit qu'il fallait faire un geste et leva la main.

— J'ai un message de notre « Lider Maximo »⁽³⁰⁾, dit-elle. Pour célébrer cette opération inter-révolutionnaire, j'ai ordre de vous donner à chacun cent mille dollars.

Une goutte d'eau. Tous ces farouches guérilleros se faisaient manipuler comme des enfants... Dans le brouhaha des conversations, Jorge demanda respectueusement :

— *Companera* Juanita, et l'opposition ? Nous savons que nous n'avons rien à craindre de l'armée, mais il y a les *gringos*. Ils nous poursuivent depuis Bogota. Ils ont de l'argent et des traîtres. Ne crains-tu rien de leur côté ?

Juanita Cayon fixa sévèrement le perturbateur.

— *Companero*, bientôt, les *gringos* de la DEA seront aveugles et sourds. Ils tourneront dans Barranquilla comme des idiots, pendant que nous filerons vers le nord. Ne crains rien.

* * *

Pépé Gutierrez émergea de sa vieille Dodge grisâtre en sueur. Il avait l'habitude de toujours rentrer déjeuner chez lui. Comme il traversait la chaussée déserte, il entendit une voix derrière lui.

— *Señor* Gutierrez !

Il se retourna et aperçut un homme de haute taille qui émergeait d'une voiture et s'avançait vers lui en souriant. Il chercha dans sa mémoire, mais ce visage moustachu ne lui disait rien. L'inconnu semblait très détendu. Il marcha vers lui sans méfiance. Tant de gens avaient des services à lui demander. Du coin de l'œil, il vit sa femme qui avait entendu sa voiture, sortir dans son jardin. Il se retourna vers elle.

— J'arrive, cria-t-il. Je dois parler à quelqu'un.

*

* *

Tina Estoril entra en courant comme une folle dans le hall du *Royal Lebolo*, chercha des yeux Malko, ne le vit pas, fonça jusqu'au bar

du premier. Vide. Finalement, elle se rua dans un des deux ascenseurs. Malko devait se trouver dans la chambre de Lester Drew. Personne non plus. À la réception, on ne les avait pas vus depuis le matin. En ressortant, elle aperçut enfin la Dodge en train de se garer dans le parking de Xeros, à côté de l'hôtel. Elle se précipita sur Malko, sans même dire bonjour à Lester Drew.

— Tu as un ami qui s'appelle Gutierrez ?

— Oui, fit Malko.

— Tu sais où il est, maintenant ?

— Il a dû aller déjeuner chez lui, intervint Lester Drew, comme tous les jours. Pourquoi ?

— El Gordo a donné l'ordre de le tuer, c'est peut-être déjà fait.

— *My God !*

Lester Drew replongea derrière son volant et Tina monta à l'arrière. L'Américain fonça à tombeau ouvert.

— Comment avez-vous su ça ? demanda Malko à Tina.

— Je vous ai dit que j'avais des relations, fit-elle.

Ce n'est pas seulement Gutierrez. Ils veulent vous tuer tous les deux, ensuite...

Drew négocia un virage sec, et ils furent jetés l'un contre l'autre.

— Comment Esteban Contador sait-il que je suis à Barranquilla ? demanda Malko, plein de méfiance.

— Il sait tout ce qui se passe dans cette ville, expliqua Tina. C'est sa ville.

Ils atteignirent les rues paisibles de Chiquinquira, là où habitait Pépé Gutierrez. Lester Drew plongea dans sa ceinture et en ressortit un colt automatique « 38 », en le tenant par le canon qu'il tendit à Malko.

— Tenez, vous flinguez à vue. On s'arrangera après.

* * *

Pépé Gutierrez s'avança vers l'inconnu, un peu ébloui par le soleil, en dépit de ses lunettes noires. Cherchant quand même à mettre un nom sur le visage en face de lui. Alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres, il vit le regard de l'homme qui l'avait appelé quitter son visage et se poser sur sa poitrine. Il eut un brusque serrement de cœur. Il savait ce que cela signifiait.

Il s'arrêta. L'autre avança encore de deux mètres, sans se presser, puis glissa sa main dans l'échancrure de sa chemise. Pépé Gutierrez n'était jamais armé, bien que policier. Depuis longtemps, son travail ne consistait plus à arrêter les gens. Si on voulait le tuer, c'était facile dans une ville comme Barranquilla. Il chercha le regard de l'inconnu, et soudain la mémoire lui revint. Il sentit la peur l'envahir, une sorte de panique viscérale, irrépessible, la certitude de la mort. D'une voix

blanche, il murmura :

— Tiro Fijo ?

L'autre inclina la tête avec un sourire méchant. C'était facile quand on sentait la proie à sa main.

— *Si*. Tu n'aurais pas dû travailler pour les *gringos*.

La main sortit de la chemise, tenant la crosse du pistolet à long canon. Tiro Fijo ne se pressait pas, sûr de l'impunité. Un cri éclata derrière Pépé Gutierrez, aigu, strident, atroce.

— *Pépé, Pépé ! Attention !*

Sa femme venait de reconnaître celui qui l'avait demandé une heure plus tôt. Un honnête homme n'attend pas si longtemps dans une voiture. Elle se précipita vers son mari au moment où les premières gouttes d'une averse tropicale commençaient à tomber. Ce qui hâta le sort de Pépé Gutierrez. Tiro Fijo ne voulait pas se faire tremper. Son arme émergea de sa chemise au moment où le policier décidait qu'il avait envie de vivre. Faisant demi-tour, il se mit à courir vers sa maison. Le tueur allongea le bras posément, tenant son P.08 à deux mains, et visa les reins de celui qu'il voulait tuer.

La première détonation claqua au moment où une voiture tournait le coin de la Calle 36, en faisant hurler ses pneus. Pépé Gutierrez sembla courir plus vite, comme s'il avait reçu un coup de pied dans le bas des reins. Deux autres coups de feu claquèrent et les projectiles le frappèrent dans le dos, dont l'un dans la colonne vertébrale. Il tomba les mains en avant, hurlant de douleur et resta à terre, secoué de soubresauts comme un chien écrasé, rampant vers sa femme qui se jeta à genoux près de lui.

Tiro Fijo se retourna. Une Dodge venait de stopper à deux mètres de sa propre voiture. Un homme blond en jaillit, un *gringo*, une arme à la main.

Pas question de récupérer son véhicule. D'un coup, la pluie se déchaîna, comme un rideau. Il lui restait six balles dans son chargeur, il aurait aimé achever Gutierrez, mais il n'en avait pas le temps. Le *gringo* leva le bras, une détonation claqua, et il entendit la balle siffler. Il se mit à courir, reprenant le trottoir pour avoir plus de protection. Il parvint à franchir le coin de la Carretera 38, avec trente mètres d'avance et remit son pistolet dans sa ceinture pour courir plus vite. Personne ne le remarquait, des tas de gens faisaient comme lui pour échapper à la pluie. Le centre était à quelques blocs seulement. Il pourrait s'y perdre. Même avec la protection de El Gordo, la police était dangereuse pour un homme comme lui. Coudes au corps, il redoubla de vitesse, pataugeant dans la boue, aveuglé par les rafales de pluie. Il se retourna et aperçut deux *gringos* tourner le coin.

Malko essuya l'eau qui coulait dans ses yeux sans ralentir. Le Paseo Bolivar inondé, au sol boueux, était absolument désert, les passants réfugiés sous tous les abris possibles. La silhouette du tueur se rapprochait. L'homme se retournait tous les dix mètres. On le sentait à bout de souffle. Lester Drew courait lourdement quelques mètres derrière Malko. Le tueur ne pouvait plus leur échapper. La pluie avait vidé les rues, pas question de se perdre dans la foule. Il traversa, évitant un autobus chargé comme un baudet qui avançait dans un geyser de boue.

Les trois hommes étaient pratiquement seuls. Tiro Fijo hésita quelques secondes au coin du Paseo et de la Carretera 44. Puis il tourna à gauche. La rue était plus étroite, commerçante, encombrée d'échoppes en plein air, abandonnées par leurs occupants à cause de la pluie, avec de très hauts trottoirs. Sur la chaussée défoncée, plusieurs autobus luttait pour s'arracher à l'enlissement. Un policier en uniforme s'abritait sous une porte.

Malko vit l'homme qu'il poursuivait trébucher, apercevoir le policier et soudain s'engouffrer dans une petite boutique verdâtre.

Lester Drew arriva, la bouche ouverte, pouvant à peine respirer. Il bondit sur le policier, abrité sous l'auvent d'Avianca et lui mit sous le nez sa carte de la DEA l'autorisant à demander l'aide de la police colombienne.

— *Señor*, dit-il, l'homme qui est entré là vient de commettre un meurtre en pleine rue. Il est armé. Il faut l'arrêter.

Le policier colombien le fixa sans enthousiasme.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Lester Drew qui parlait espagnol couramment lui expliqua qui il était, devenant carrément menaçant.

De mauvaise grâce, le policier dégaina un antique revolver et traversa la rue, escorté de Malko. Ils pénétrèrent dans la boutique minable. La première salle était sombre et vide. Malko poussa la porte de la seconde, aux murs vert-bouteille pourris par l'humidité où se mêlaient harmonieusement les pin-ups et les images religieuses. Un homme en chemise avec un nœud papillon rouge luisant de crasse et de rares cheveux, l'air chafouin, était assis derrière un bureau. En voyant le policier il eut un sourire chaleureux.

— Tu es venu t'abriter ? Sale temps, hein ?

Une vieille femme assise en face du bureau était immobile comme une pierre. Le policier rengaina son pistolet et dit d'une voix embarrassée :

— *Señor* Contador, il paraît qu'un assassin est venu se réfugier ici. Ces étrangers l'auraient vu entrer...

L'homme au nœud papillon rouge secoua lentement la tête.

— Un assassin ? Non, je n'ai vu personne. Ils ont dû se tromper. Toutes les portes se ressemblent. Il n'y a pas d'assassin chez nous, ajouta-t-il en riant. La seule personne que j'aie vue est cette amie. Elle n'a rien vu non plus, n'est-ce pas ?

La femme secoua la tête sans répondre... Le policier lança un regard noir à Lester Drew.

— *Señor, es una acusacion muy grave...*

Il battait déjà en retraite. Malko et Lester Drew le suivirent, fous de rage impuissante. Malko, en sortant, leva la tête et vit l'enseigne. Il étouffa un juron.

— Mais, dites donc, nous sommes chez Contador !

La pluie avait cessé. Le policier entendit le nom et dit avec un large sourire :

— *Si. Señor !*

— C'est un homme honorable, le père du grand Esteban Contador. Jamais il ne nous aurait menti.

En plus, il était probablement de bonne foi !

Au moment où Malko et Lester Drew allaient s'éloigner, une femme surgit du coin de la rue, échevelée, pleurant, gesticulant, et se jeta pratiquement sur le policier, expliquant avec des mots entrecoupés de sanglots ce qui se passait.

La femme de Pépé Gutierrez.

Très gêné, le policier lui tapota le dos, essayant de la calmer, lui jurant qu'on arrêterait l'assassin de son mari, mais qu'il ne l'avait pas vu. Elle s'accrocha à lui près de cinq minutes, au milieu d'un petit cercle de badauds. En vain. De toute façon, le tueur était sûrement loin. Malko regardait, plein de haine, l'enseigne annonçant « R. Contador. Cambio ». Il commençait à saisir la réalité de certaines choses. C'est lui qui détacha la *señora* Gutierrez du policier et l'entraîna doucement. Aussitôt, celui-ci se remit à ses contraventions.

Il leur fallut un quart d'heure à travers les rues inondées pour regagner la scène du meurtre. Une voiture bleue de la police était arrêtée devant la maison de Pépé Gutierrez et une foule de badauds entourait le corps toujours étendu à terre. Malko s'approcha.

Pépé Gutierrez était couché sur le côté, la bouche ouverte. Le sang qui en suintait se diluait aussitôt dans le caniveau, emporté avec la pluie. Les lunettes noires étaient brisées à côté, et personne ne lui avait fermé les yeux. Les voisins observaient le cadavre dans un silence terrifié. Soudain, quelques notes de guitare, insolites, firent tourner la tête à Malko. Un gamin assis sur le rebord du haut trottoir grattait son instrument en regardant le mort. Une musique lente et mélancolique venue des Andes. La femme de Pépé Gutierrez fit un signe de croix et repoussa Malko.

— *Gringo de mierda !* C'est à cause de vous que mon Pépé est mort. Vous lui faisiez faire le sale travail et vous n'avez pas pu le protéger. *Vaya con el diablo !* Je vous maudis ! *Vaya ! Vaya !*

Peu à peu, elle s'échauffait et criait de plus en plus fort. Malko et Lester Drew reculèrent vers la voiture, poursuivis par des regards hostiles, une réprobation muette. Tina, qui s'était mêlée à la foule, les rejoignit, bouleversée.

Les mains de l'Américain tremblaient. Il se mit au volant.

— Ces salauds me le paieront, grommela-t-il.

Vaines paroles. Ils démarrèrent. Mme Gutierrez, à genoux dans la boue, fermait les yeux de son mari. Malko se dit qu'elle avait raison. Les prochains à subir le même sort étaient Lester Drew et lui.

CHAPITRE XII

Lester Drew émergea d'un taxi à cinquante pesos et pénétra dans le hall du *Royal Lebolo*. C'était de la folie de mettre le nez dehors à deux heures de l'après-midi. Malko et Tina l'attendaient dans un coin en buvant des *tintos*. L'Américain se laissa tomber à côté d'eux, l'air totalement découragé.

— Ces salauds d'Air Caribe prétendent qu'ils n'ont pas d'avion, explosa-t-il. J'ai appelé le consul, il n'a rien pu faire non plus.

Aucun des trois n'avait déjeuné. Le meurtre brutal de Pépé Gutierrez semblait avoir ébranlé profondément l'Américain. Tina eut un sourire résigné.

— *Señor* Drew, vous ne trouverez ni pilote, ni avion, dit-elle. El Gordo a déclaré la guerre. Il a promis que tous ceux qui vous aideraient mourraient. Il suffit que vous tapiez sur l'épaule d'un de vos informateurs dans un bar pour le condamner à mort... Pépé Gutierrez est le premier. Mais, moi, je peux vous aider.

Lester Drew fixa la Colombienne avec un mélange d'agacement et d'espoir.

— Vous... Comment ?

— En conseillant à certains de mes amis, ici à Barranquilla, de vous aider. Malgré les menaces d'Esteban Contador. Il n'a rien contre vous *personnellement*, mais cela fait partie de son contrat de vous mettre hors circuit.

L'Américain secoua la tête avec incrédulité.

— Vos amis sont attirés par le suicide.

— Non, répliqua Tina calmement. Ils veulent faire plaisir à Don Diego Castellana. Il est très riche et très puissant. Même un homme comme Esteban Contador ne peut l'affronter de face.

— Et pourquoi Don Diego se mouille-t-il autant ? demanda ironiquement Lester Drew.

— Il veut venger son neveu, vous le savez, répliqua Tina, imperturbable. J'ai accompagné le *senor* Linge ici pour l'y aider.

— Si un type comme Pépé Gutierrez s'est fait descendre, remarqua l'Américain, les autres auront le même sort.

— Mais non, expliqua patiemment Tina, ceux que je connais bénéficient de la protection de Don Diego. C'est un nom respecté, même ici, à Barranquilla. Tandis que personne ne protégeait Pépé Gutierrez.

— Il savait que Gutierrez travaillait pour moi depuis longtemps, remarqua Lester Drew.

Tina eut un sourire désarmé devant la naïveté de l'Américain.

— Pépé Gutierrez travaillait pour vous, c'est vrai. Mais il ne travaillait pas *contre* El Gordo, c'est pour ça qu'on le tolérait. Tous ceux qu'il vous a dénoncés étaient des marginaux, qui gênaient plutôt les grands *marimberos* comme El Gordo. Pépé faisait d'une pierre deux coups. Il a cru qu'il pourrait continuer. Il n'était pas très intelligent... Triste oraison funèbre. Comme dit Mario Puzo : « *Fools die.* » Les idiots meurent.

Le silence retomba. Malko voyait leur belle croisade s'engluer dans le marécage tropical. La radio tonitrua non loin d'eux : « *Aquí la Voz de la Savana* »... Et en avant pour la *salsa*... Tina lança :

— Si vous voulez un pilote, je vous en trouve un. Avec un avion. Mille dollars l'heure. Il fera ce que vous voudrez.

— Mille dollars ! sursauta Lester Drew, mais c'est énorme ! D'habitude, c'est trois cents.

Tina le considéra froidement.

— Vous n'avez pas le choix. Il possède un Piper quatre places, bimoteur. Nous pouvons tous y aller. Peut-être que nous découvrirons quelque chose. Ou que nous leur ferons peur. Qu'ils commettront une erreur.

— Allons-y, suggéra Malko, ne serait-ce que pour montrer à Esteban Contador qu'il n'a pas réussi à nous intimider.

— OK, accepta Lester Drew. Laissez-moi téléphoner d'abord pour arranger l'enterrement de Pépé Gutierrez. Le consul m'a promis qu'il viendrait.

— Il vaudrait mieux lui donner une pension, suggéra Malko, plus terre à terre.

L'Américain soupira.

— Je ne peux pas. Il n'était que contractuel. Je vais faire donner cinq mille dollars à sa veuve sur ma caisse noire. Si jamais nous réussissons ce coup, on fera mieux, je vous le promets.

Il se tourna vers Tina.

— Prévenez votre pilote que nous pourrions décoller dans une heure.

* * *

— Regardez, le village lacustre !

Au beau milieu d'un lac, on distinguait une vingtaine d'habitations sur pilotis. Des barques circulaient entre les cases. Leurs occupants levèrent la tête, pleins de curiosité, observant le Piper volant très bas au-dessus de l'eau. Ils étaient à peu près à mi-chemin entre Barranquilla et la Sierra Nevada. Le pilote, un jeune Syrien moustachu et taciturne avait exigé deux mille dollars en billets avant de mettre

ses moteurs en route. Ils l'avaient retrouvé à la « Pyrotechnica », la base d'aviation légère, à côté de l'aéroport où pourrissait tristement l'hélicoptère sans rotor d'Esteban Contador.

Le plan de vol déposé à la tour de contrôle indiquait comme destination Valledupar, en pleine zone interdite. Grâce à l'autorisation de survol du général Peredo, on leur avait donné l'autorisation de décoller. Après le lac, le Piper remonta à deux mille pieds pour franchir les collines couvertes de jungle de la Sierra Nevada de Santa Marta. Des nuages blancs enrobaient leurs cimes, descendant souvent bas dans les vallées... Malko se trouvait à côté du pilote. Ce dernier se tourna vers lui et montra une ligne bleue sur la carte.

— Nous allons faire du saute-collines pour gagner la vallée du Rio Curucata. Ensuite, nous descendrons plus bas et nous le suivrons. J'espère que vous n'avez pas le mal de l'air. Nous risquons d'être secoués. Attachez vos ceintures.

Dix minutes plus tard, l'appareil commença à se faufiler entre les cimes des collines. Le paysage était superbe, avec des pics à l'infini, des vallées, des pentes abruptes, tout absolument désert. Le Piper redescendit après avoir franchi une arête rocheuse. Une grande plaque jaune recouvrait la pente de l'autre versant. Le pilote la montra à Malko.

— Regardez ! Une plantation de *marimba* ! Quand ils l'ont récoltée, ils brûlent ce qu'il reste... Il n'y avait aucune route, ni même un sentier, et la pente devait faire 30°... Heureusement que la *marimba* poussait partout.

L'appareil descendit encore, frôlant le versant opposé, puis remonta brutalement pour ne pas heurter la colline. À perte de vue, c'était une succession de pics couverts de jungle.

Soudain, Malko aperçut une colonne de fumée. Il la montra au pilote.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On va voir.

Le Piper vira sur l'aile et descendit entre deux pentes. Tout un pan de montagne brûlait, sans personne en vue. Le Piper s'enfonça dans la colonne de fumée et aussitôt une odeur fade et douce envahit le cockpit. Le pilote éclata de rire.

— Vous sentez la *marimba* ! Pas besoin d'acheter pour se droguer. On fait trois passages et on est *stoned* !

Ils laissèrent la colonne de fumée odorante derrière eux, et le pilote reprit son cap. Coupant la radio pour mieux se concentrer sur le pilotage, un œil sur la carte. Ils volèrent ainsi dix minutes, zigzaguant entre les collines et la jungle, puis le pilote se laissa glisser dans une vallée étroite où sinuait, une rivière bordée par une végétation luxuriante.

Le Rio Curucata.

— Voilà. La ferme doit être là-bas, où elle se jette dans le Rio Cataca. À trois kilomètres environ.

Malko écarquilla les yeux et quelques secondes plus tard aperçut un toit de tuiles rouges, à peine visible dans la verdure. Une piste en partait, courant le long de la rivière, seul signe de civilisation. Le pilote descendit encore, volant à moins de cent pieds, altitude où on distinguait tous les détails.

La ferme se rapprochait à toute vitesse. Soudain, des éclairs rouges jaillirent d'un gros arbre, à gauche du bâtiment. Des traînées lumineuses montaient vers eux, comme un gracieux feu d'artifice. Plusieurs chocs violents ébranlèrent le Piper. Un craquement sec et sonore arracha un hurlement à Tina : un morceau de la partie latérale du cockpit en plexiglas venait de voler en éclats ! Le pilote jura, tira le manche à fond, et le Piper grimpa brutalement, collant les passagers à leurs sièges. Il y eut encore plusieurs chocs sourds sous l'avion, puis plus rien. Par la déchirure, un violent courant d'air s'engouffrait en sifflant dans le cockpit.

— Ils nous tirent dessus, cria le pilote d'une voix hystérique.

Il suivait le versant de la montagne, collé à la paroi, presque vertical. Soudain, le moteur changea de bruit, eut quelques ratés. Malko, le cœur dans la gorge, sentit le Piper glisser, échappant au pilote. Ils allaient s'écraser. Tina poussa un hurlement aigu, derrière lui :

— *Vamos a morir !*

Les dents serrées, le pilote jouait avec son manche et ses pédales. Il changea de réservoir et le moteur reprit un bruit normal. Le Piper repartit avec un rugissement encourageant, et, d'un bond, franchit une crête qui le mettait à l'abri du tir. Malko se retourna juste avant que la ferme ne disparaisse. Une longue traînée rouge semblait les poursuivre, trop loin maintenant pour être dangereuse : des balles traçantes de mitrailleuse lourde ! Le Piper remonta, crevant les nuages. L'air s'engouffrait dans le cockpit avec une violence inouïe, leur coupant le souffle.

— Ces salauds ont une mitrailleuse ! cria Lester Drew.

Le pilote décrocha son micro et rebrancha sa radio. Puis il appela la tour de contrôle de Valledupar. Annonçant qu'il venait de se faire tirer dessus. Soudain, il y eut un bruit sec, alors qu'il virait, et de nouveau le Piper sembla échapper à son contrôle. Lorsqu'il tourna la tête vers Malko, il était blême.

— On va avoir du mal à rentrer, annonça-t-il. J'ai un réservoir d'essence crevé et la commande des volets gauches doit être sectionnée. Il n'y a rien pour se poser à cent kilomètres à la ronde.

De nouveau, le moteur cracha et se mit à hoqueter. Le Piper

perdait de la hauteur. Il devait y avoir une troisième avarie. Le manche contre l'estomac, le pilote parvint à redresser. Ils frôlèrent l'arête de la montagne et retombèrent de l'autre côté. En face, il y avait un mur de jungle. Le pilote commença à monter en cercle pour le franchir. La muraille verte se rapprochait, et Malko eut l'impression qu'ils allaient s'y écraser. Finalement, le pilote réussit à se glisser en biais, frôlant la cime des arbres.

Personne ne disait plus un mot. Encore une autre vallée. Cette partie de saute-mouton était épuisante pour les nerfs. Les collines couvertes de jungle semblaient s'étendre à l'infini. Ils en franchirent encore deux, de justesse. Le pilote était en sueur, malgré l'air froid qui s'engouffrait dans la cabine.

Enfin, Malko aperçut le miroir brillant du lac au village lacustre. Il n'y avait plus de montagne à franchir. Le Piper perdit encore de l'altitude, mais c'était moins grave.

Vingt minutes plus tard, ils touchaient la piste de l'aérodrome de Barranquilla. Une jeep militaire vint à leur rencontre, avec un officier. Lester Drew sauta à terre, blanc de rage, inspectant l'appareil. Une traînée d'huile avait noirci le capot du moteur, de profondes déchirures dans le métal du fuselage attestaient l'intensité du feu. Quant au cockpit, c'était un miracle qu'il n'ait pas éclaté. Le pilote inspecta les dégâts en secouant la tête.

— On avait une chance sur cent de s'en tirer, dit-il.

Malko revit le sourire chafouin du général Peredo. Le Colombien les avait tranquillement envoyés à la mort probablement en prévenant les autres...

Lester Drew interpella l'officier prévenu par la tour de contrôle :

— Vous avez vu ? On s'est fait tirer dessus à la mitrailleuse.

L'autre hocha la tête avec un air désolé.

— *Los subversivos...*

— Subversifs, *my foot* ! explosa l'Américain. Ce sont des *marimberos*.

Au mot sacré, le visage de l'autre se ferma. Lester Drew écumait.

Prudent, l'officier remonta dans sa jeep. Malko réfléchissait. Pas question de faire une autre expédition. On les avait attirés dans un guet-apens. La guerre était déclarée et ils avaient de moins en moins d'alliés. La chaleur poisseuse accentuait sa fatigue psychologique.

— Rentrons à Barranquilla, proposa-t-il. Comme nous n'avons pas d'avion de chasse, on ne peut pas retourner là-bas.

Le pilote s'approcha de lui, furieux.

— Et mon avion ? Il y a au moins pour six mille dollars de réparations.

— On vous paiera vos dégâts, promit Lester Drew, envoyez la note au consulat.

*

* *

— *Vamos, companeros, vamos.*

Juanita Cayon tournait autour des hommes en train de charger la lourde mitrailleuse soviétique DSHK de 12,7 mm dans le camion. Un des guérilleros du FARC guettait le ciel, armé de jumelles. Avec le général Angel Costas Peredo, on ne savait jamais. Ce n'était pas la première fois qu'il mangerait aux deux râteliers. Certes, c'est par son canal qu'ils avaient appris le passage probable du Piper et pu s'y préparer, mais il fallait être prudent.

On chargea les dernières boîtes de munitions. Juanita Cayon ne décolerait pas. Ils avaient raté l'avion, mais ce n'était pas de la faute du servant de la mitrailleuse. Seuls les réflexes du pilote l'avaient empêché d'être abattu. La Cubaine monta dans la Cherokee noire qui s'ébranla aussitôt, laissant la ferme vide. Toutes les ouvertures étaient piégées et des fils barrant l'unique piste avaient été tendus, reliés à des explosifs.

Secouée par les cahots, la Cubaine ressassait sa haine. Cela faisait deux fois que le *gringo* blond lui échappait.

La troisième serait la bonne.

Elle se pencha vers le chauffeur.

— Quand tu auras tout installé dans le village, – tu m'emmèneras à Barranquilla.

Jorge Paz, qui était derrière elle, sursauta :

— À Barranquilla ! Mais tu es folle. C'est trop dangereux !

— Je ne suis pas folle, répliqua fermement la Cubaine. Nous devons nous débarrasser de ce *gringo*. Il est dur. Il peut bloquer toute notre opération s'il fait agir Bogota. Peredo est un lâche. Il obéira si les ordres viennent d'assez haut. Sans lui, El Gordo ne peut rien.

Enfin, elle tenait un prétexte pour liquider officiellement l'homme qui avait fait tuer celui qu'elle aimait.

Jorge Paz ne répliqua pas. Les services cubains étaient les vrais responsables de l'opération. Les armes dont ils avaient tant besoin venaient de là-bas... Sans l'impulsion d'une fille comme Juanita, jamais ils n'auraient osé s'attaquer aux trafiquants de drogue.

* * *

Le consul des États-Unis ressemblait à un Marine en civil avec ses cheveux en brosse, ses traits burinés et sa haute taille. Il raccrocha son téléphone et secoua la tête.

— Ils vont y aller. Demain. Les autres seront déjà à Valledupar. Je

crois que je lui ai fait peur. Moins peur qu'Esteban Contador, pourtant. Ici, il n'y a rien à faire contre les *marimberos*. Ils sont trop riches et n'hésitent pas à tuer.

Le bureau du consulat américain au dixième étage d'un immeuble moderne du Paseo Simon Bolivar était défendu par de gros barreaux. Les fenêtres donnaient sur le centre de Barranquilla. Lester Drew alluma une Rothmans et souffla la fumée.

— Il faut qu'on retrouve cette putain de « coke », fit-il. Et qu'on la foute en l'air.

Le consul soupira.

— Si je pouvais vous aider ! La police locale ne bougera pas.

— Si nous échouons, fit Lester Drew, c'est une immense victoire pour les services cubains. Ils inondent d'armes toute la région et ils ont des fonds de roulement colossaux.

— Il faut retrouver Juanita Cayon, suggéra Malko.

— Et nos informateurs. Là où elle se trouve, nous découvrirons la drogue.

— Je les ai tous contactés, dit Lester Drew. Ils ne répondent pas. Ils ont peur.

— Du côté d'Esteban Contador ?

— Rien à faire, laissa tomber platement Lester Drew. Les autorités locales le couvrent à mort. N'oubliez pas que nous sommes les *gringos* et que la prospérité de Barranquilla est basée sur le trafic de drogue. Sans cela ce serait un village pourri.

Malko cherchait la faille sans la trouver. Il n'y avait plus que Tina. La jeune Colombienne semblait finalement bien introduite dans le milieu des *marimberos*. Elle avait su pour Pépé Gutierrez. Mais pas à temps.

— Je vais voir avec Tina, proposa-t-il. Elle aura peut-être une idée. Sinon, il n'y a plus qu'à retourner à Bogota. Ou à appeler la VI^e Flotte à la rescousse.

— Ne rêvez pas, fit le consul. On avait cinq cents mille hommes au Vietnam et on n'a pas été foutus de gagner. Il y a une brigade soviétique à deux cents kilomètres des côtes de Floride, et le Président trouve ça très bien. Le Nicaragua est en train de devenir une République populaire avec la bénédiction du *Washington Post*. Nous sommes un pays pourri. On se demande vraiment pour quoi on se bat... Tenez, même moi, j'ai acheté douze plants de marijuana et je les ai fait pousser dans mon jardin... pour voir.

— Vous ! fit Lester Drew avec horreur.

— Oh, ne vous en faites pas, le rassura Larry Farmer, ces saloperies n'ont pas poussé. Onze sur douze sont morts. Pourtant, je les ai arrosés et soignés. Alors que, dans la montagne, ils poussent tout seuls...

— Sainte Mère de Dieu, soupira Lester Drew, ne dites jamais cela à personne. Je serais ridiculisé à vie.

* * *

Des hurlements sauvages jaillissaient du hall du *Royal Lebolo*. Personnel et clients mélangés regardaient la Coupe du Monde de football. Tina était dans la chambre en train de téléphoner. La nuit venait de tomber, et la pluie recommençait.

Malko et Lester Drew se dirigèrent vers les ascenseurs, en face du desk. L'un d'eux était là. Ils entrèrent dans la cabine. Juste avant que les portes ne se referment, un homme les rejoignit. Malko appuya sur le bouton du huitième. Plutôt découragé par la conversation qu'il avait eue chez le consul. À peine la cabine avait-elle commencé à monter que l'homme se retourna brusquement. Il tenait à la main un pistolet automatique qui parut énorme à Malko. Un colt « 45 ». Dans la main gauche, il brandissait des papiers.

Ni Malko, ni Lester Drew ne pouvaient atteindre leurs armes dans cet espace étroit. Malko demeura strictement immobile, l'estomac contracté, persuadé qu'il allait mourir. Lester Drew était blanc. L'inconnu les apostropha en mauvais anglais.

— *Gringos !* Nous ne vous voulons plus ici. *Entiende ?* C'est le dernier avertissement. Après...

Il agita sous leur nez l'énorme pistolet noir.

La pomme d'Adam de Lester Drew montait et descendait. La cabine s'arrêta au second, et les portes s'ouvrirent. L'inconnu laissa tomber à terre les papiers qu'il avait dans la main gauche et braqua son arme sur les deux hommes.

— Vous restez là-dedans !

Il sortit à reculons. Les portes se refermèrent et l'appareil repartit pour le huitième. Malko et Lester Drew se regardèrent abasourdis.

— *Shit !* fit Lester Drew d'une voix blanche, j'ai cru qu'il allait nous flinguer.

L'ascenseur s'arrêta au huitième. À tout hasard, Malko appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et ramassa les papiers par terre. Bien entendu, l'inconnu avait disparu.

Lester Drew s'ébroua.

— Allons boire un verre, proposa-t-il.

Ils montèrent en silence au bar du premier, désert et sombre comme d'habitude. Grâce à la contrebande, il y avait là tous les alcools du monde. Malko commanda une Stolichnaya bien glacée, et Lester Drew un cognac Gaston de Lagrange. Malko déplia les papiers qu'il avait ramassés. Il s'agissait de deux billets d'avion, à leurs noms, Barranquilla-Bogota. Sur le vol Avianca du lendemain... En première

classe.

L'Américain les regarda, l'air dégoûté.

— Ces fumiers ne doutent de rien !

— Pourquoi ne nous a-t-il pas abattus ? demanda Malko. Il y avait peu de risques.

— Il y a un risque politique, expliqua l'Américain. L'histoire du mois dernier a fait du bruit à Bogota. Les Colombiens ne veulent pas que leur pays ait une trop mauvaise image de marque. On n'assassine plus les étrangers que discrètement. J'ai un poste officiel ici. N'oubliez pas que mon prédécesseur a fini avec deux balles dans la tête ; le gouvernement Turbai prétend que les choses ont changé, qu'ils luttent *vraiment* contre les *marimberos*, au coude à coude avec nous. Ça la foutrait mal si je me faisais descendre. El Gordo le sait. Il préfère éviter. Mais ce n'est pas certain qu'il se dégonfle. Même s'il fait une erreur de jugement et que les autres le laissent tomber. Ça ne nous ressuscitera pas.

Perspectives riantes.

Ils finirent leurs verres en silence. Puis Lester Drew se leva.

— Il faut que j'envoie un télex à Bogota, dit l'Américain, pour les avertir de cette histoire. Qu'ils relèvent la prime de mon assurance vie...

*

* *

Coulée contre Malko, Tina, dans le lit étroit, jouait son rôle de vestale, dans le ronflement du climatiseur. Elle était venue le rejoindre dans son lit à l'aube. Malko en profitait pour rêver un peu, loin de Bogota et de la Colombie.

À Alexandra et à son château.

Peu à peu, la bouche de Tina transformait ses soucis en fantômes beaucoup plus agréables.

Le téléphone sonna, troublant sa tranquillité. La voix de Lester Drew, altérée. Presque méconnaissable.

— Il faut que je vous voie, dit l'Américain. Tout de suite. Je peux venir ?

— Si vous voulez, dit Malko, renonçant héroïquement à sa fellation.

Vexée comme un pou, Tina fila s'enfermer dans la salle de bains tandis que Malko drapait son érection dans une serviette. Lester Drew entra quelques minutes plus tard, un papier à la main.

— Tenez, dit-il, le consulat vient de me transmettre ça. Arrivé pour moi il y a une heure. Provenance Washington, relayé par le bureau de Bogota.

Malko prit le papier et lut. Le texte était très court. « Retour immédiat sur Bogota réclamé par DEA Washington. Sécurité prime toute autre considération. »

Malko ressentit un choc désagréable. La DEA le laissait tomber. Il rendit le téléx à Lester Drew, sourit jaune et dit :

— Eh bien, vous allez pouvoir utiliser le billet d'avion offert par Esteban Contador.

Il se retrouvait seul à Barranquilla. Avec, contre lui, le FARC, le M19 et les tueurs à la solde de El Gordo.

CHAPITRE XIII

Pendant quelques secondes on n'entendit plus dans la chambre que le ronflement bruyant du climatiseur. Lester Drew semblait avoir vieilli de vingt ans en trois minutes.

— Je n'y peux rien, bredouilla-t-il. À Washington, ils sont paniqués à l'idée d'un incident grave. Je n'aurais pas dû leur parler de ce qui s'est passé hier. Ils ont eu peur... Et puis...

— Et puis, quoi ? demanda Malko toujours enroulé dans sa serviette.

— Je crois qu'il y a une certaine rivalité entre notre boîte et la vôtre, avança l'Américain. J'ai entendu certaines remarques. Ils trouvent que cette histoire est plutôt de votre ressort. À cause des Cubains et des subversifs. Les *marimberos* n'ont pas la détente aussi facile. Nous avons perdu déjà un homme. Ils ne veulent pas que...

Il ne savait pas comment se dépêtrer de cette situation gênante... Malko lui adressa un sourire engageant.

— Allez, je sais que vous n'y êtes pour rien. Ne ratez pas votre avion. Je vais me débrouiller tout seul.

Lester Drew fixait Malko avec un mélange d'admiration et d'angoisse.

— Comment ? demanda-t-il. Vous ne disposez d'aucune aide ici. Le consul peut tout juste rapatrier votre corps en cas de coup dur. Nous n'avons personne à vous envoyer de Bogota. Mon réseau d'informateurs est démantelé. Quant aux autorités locales, vous avez vu ce qu'elles valent...

— Je sais, dit Malko. Mais je reste. La « Company » m'a confié cette mission. Je vais quand même essayer de la remplir. Tina a des contacts. Si dans trois jours je n'ai rien, je rentre à Bogota.

— Il peut se passer beaucoup de choses en trois jours...

Malko lui serra la main.

— Ne vous en faites pas. On se reverra à Bogota. Passez voir Henry Carter. Qu'il soit au courant. Dites-lui que je continue.

— Je vais faire plus, promit l'Américain. Dans deux heures je suis à Bogota, et je vais aller voir l'ambassadeur. *To raise hell.* ⁽³¹⁾

Il ferma la porte rapidement, comme s'il avait hâte que tout cela soit terminé. Aussitôt, Tina émergea de la salle de bains, drapée dans une serviette.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Malko s'allongea sur le lit.

— Rien de bien important, soupira-t-il. Je t'en parlerai tout à

l'heure.

Tina se remit aussitôt au travail, à petits coups de langue experts. Cela dura près de vingt minutes car elle s'arrêtait chaque fois qu'elle se sentait au bord du plaisir. Enfin, il explosa dans sa bouche et se détendit, les yeux fermés, savourant l'instant présent...La Colombienne l'observait avec amusement et tendresse.

— Dis-moi ce qui se passe ? Il est reparti à Bogota, non ?

— Oui, dit Malko, comment le sais-tu ?

Elle haussa les épaules.

— Les *gringos* ne sont pas de vrais *machos*. Ils ont peur de mourir. Chez nous, on n'a pas peur de mourir. Toi, tu pourrais être d'ici. Tu n'as pas peur de la mort. C'est pour ça que tu peux réussir.

— Si, j'en ai peur, dit Malko. C'est même la seule chose qui me fasse peur.

— Mais tu es plus fort que ta peur, dit Tina. Cela revient au même. Alors, que veux-tu faire ?

— Revoir le seul qui nous a aidé, le *senor* Vivaldi. Il sait peut-être autre chose.

— *Vamos*, dit simplement Tina. Je m'habille.

Malko passa une chemise et un pantalon après s'être arrosé de Jacques Bogart. Avec la chaleur c'était presque impossible de mettre une veste. Tina glissa le Smith & Wesson dans son sac.

*

* *

Deux voitures de police stationnaient en face du bâtiment blanc de la station de radio. Malko eut un sale pressentiment. Après s'être garé, il pénétra dans le petit hall en compagnie de Tina. Des policiers en uniforme grouillaient dans tous les coins. Une femme pleurait, assise sur une chaise. Tina engagea la conversation. Elle se retourna, le visage grave.

— Il a été assassiné ce matin. Par trois inconnus. C'est la secrétaire.

Ils la suivirent jusqu'au bureau où son allié d'un jour l'avait reçu. Il s'arrêta sur le pas de la porte, pétrifié d'horreur. La pièce était un affreux capharnaüm, les meubles brisés, le bureau balayé de tous les objets. Les gadgets gisaient un peu partout, écrasés. Tout l'appareillage radio avait été détruit et vomissait des circuits imprimés.

On avait laissé le cadavre du radio-amateur près de la porte, étendu sur le dos. Les yeux et la bouche ouverte sur un dernier cri. La machette qui l'avait tué était encore plantée dans le plancher. La gorge était tranchée d'une oreille à l'autre avec une profonde estafilade qui ne saignait plus, la moquette sombre ayant absorbé tout le sang. La

fade odeur flottait dans la pièce comme une menace silencieuse. La secrétaire redoubla de sanglots, et balbutia :

— Ils sont venus à trois... Il y en a un qui m'a posé un revolver sur le front. Il m'a dit que si je criais, il me tuait. Pendant ce temps-là, ils l'ont battu, ils l'ont jeté par terre et l'autre lui a donné un coup de machette. Un seul. Puis, ils sont partis. Oh, c'était horrible !

Deux policiers entrèrent dans la pièce et jetèrent avec indifférence un drap blanc sur le cadavre. Malko sortit du bureau. Édifié. Il se retrouva dans la chaleur accablante du midi, dégoulinant de sueur ; Tina muette à ses côtés. L'air conditionné de la voiture lui fit du bien, mais n'effaça pas l'horrible vision.

— Allons chez le consul, proposa Malko.

*

* *

Une fois de plus, Malko et Tina se retrouvèrent dans la chaleur écrasante du Paseo Simon Bolivar. Ils avaient attendu en vain Larry Farmer, retenu à Santa Marta. Malko mourait de faim.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Tina d'une voix blanche.

— Réfléchir, dit Malko. Et déjeuner. Il y a un endroit convenable ?

— Oui, dit-elle, le *Galeón Morgan*. C'est très cher, mais c'est très bon.

Dix minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant un bâtiment en stuc ne payant pas de mine. Le *Galeón Morgan* était sombre comme un four, avec un superbe aquarium face au bar. Un maître d'hôtel tout de blanc vêtu, sautillant et frisé, avec un nœud papillon, les guida jusqu'à une table. L'intérieur rendu glacial par la climatisation, était décoré en chalet suisse, avec des fausses fenêtres de bois.

Ils s'installèrent, Tina commanda une bouteille de Moët et Chandon, et Malko se plongea dans la carte. C'était à peine plus cher que les meilleurs restaurants de Paris... et il y avait même des escargots. Pas à la portée du Colombien moyen. Tina, tout à coup, changea de visage. Elle se pencha vers Malko et dit à voix basse :

— Ne te retourne pas. El Gordo est derrière toi.

*

* *

Esteban Contador confectionna une boulette de pain avec soin, sans regarder son interlocuteur. Son visage empâté était impassible comme d'habitude, ses gros yeux globuleux sans expression. Sa chemise brodée mexicaine largement échancrée sur sa poitrine velue, laissait deviner un enchevêtrement de chaînes d'or. Ce déjeuner

l'exaspérait car il lui montrait les limites de sa puissance... Le maître d'hôtel déposa en face de lui un cocktail de langoustines, avec un sourire servile. Dès qu'il se fut éloigné, l'homme qui était assis en face d'El Gordo se pencha à travers la table et annonça :

— *Señor* Contador, je me suis occupé des pales de votre hélicoptère... Un éclair d'intérêt passa dans les yeux de saurien du *marimbero*. C'était donc la raison du déjeuner réclamé en hâte, une heure plus tôt, par le gouverneur de la province.

— *Muy bien*, je peux m'en servir ?

— Pas encore, pas encore, dit Miguel San Martin. Il me faut un ordre écrit de Bogota. Mais j'ai parlé à quelqu'un de très haut placé au ministère et il m'a promis que l'affaire était pratiquement arrangée. C'est une question de jours...

— De jours ! fit Esteban Contador d'un ton méprisant. Quand je fais des affaires, c'est une question de minutes.

— Ce n'est pas la même chose, *Señor* Contador, expliqua le gouverneur avec diplomatie. L'administration est toujours lente.

— Pas quand ces chiens viennent se faire payer, trancha El Gordo. Bon, qu'est-ce que vous vouliez me dire d'autre ?

Le gouverneur semblait embarrassé. Il regarda autour de lui comme si on pouvait l'entendre. Le *Galeón Morgan* était fréquenté en majorité par les *marimberos*, les seuls à pouvoir s'offrir ses prix.

— *Señor*, annonça-t-il avec emphase, j'ai reçu une note très confidentielle de mon ministre.

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me foute ? lança Esteban Contador à haute voix.

— Cela vous concerne, *Señor* Contador, dit le gouverneur.

Il haïssait son convive depuis la soirée d'anniversaire et au fond était ravi de ce qu'il avait à annoncer.

— L'ambassadeur des États-Unis est intervenu auprès de mon ministre. À la suite des deux meurtres, il prétend que les services américains ont pu remonter jusqu'à vous. Il a exercé des pressions importantes pour qu'on entame des poursuites contre Votre Grâce...

Pour les choses désagréables, il reprenait la pompeuse phraséologie espagnole.

Les narines épatées d'Esteban Contador s'ouvrirent encore plus.

— Des poursuites, fit-il...

Le gouverneur le rassura d'un geste.

— Il n'en sera rien. Votre Grâce. Le ministre interdit qu'une main étrangère se mêle des affaires intérieures de la Colombie. Mais s'il arrivait un autre incident similaire, je ne pourrais plus arrêter le bras de la Justice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Esteban Contador, soudain inquiet.

Le gouverneur se lança courageusement.

— Il y a à Barranquilla un *gringo* qui enquête sur une affaire où vous auriez des intérêts. Il ne faut pas qu'il lui arrive la même chose qu'au *senor* Gutierrez... Cela serait très ennuyeux pour vous.

Il en transpirait, le gouverneur, d'avoir à annoncer une énormité pareille. Pour se couvrir, il se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, en raison de la haute amitié et estime que j'ai pour vous, *Señor* Contador, et qui est connue en haut lieu, il n'est pas impossible que l'administration décide de me remplacer dans un cas pareil. Afin de m'éviter un scrupule de conscience... Les *gringos* sont puissants près du gouvernement qui a besoin d'armes et de dollars pour lutter contre la subversion. Il faut que vous en teniez compte.

— *Desgraciado de mierda*, grommela Esteban Contador entre ses dents.

Le gouverneur préféra penser que cette épithète s'adressait au *gringo*.

— Je comprends, dit-il, mais c'est impératif.

— *Entiendes ! Entiendes !* fit Esteban Contador, tortillant sa grosse carcasse sur sa chaise.

L'appétit coupé tout à coup. Il savait que le gouverneur était sérieux.

— Alors, si ce *gringo* attrape la malaria, on va me mettre en prison ! dit-il avec indignation.

Le gouverneur eut un geste rassurant.

— Non, *Señor* Contador, mais s'il a une mauvaise colique de plomb, ce n'est pas la même chose.

Le silence retomba sur les homards grillés. Esteban Contador cherchait comment se tirer de cette position délicate.

Le gouverneur trempa les lèvres dans son verre de J & B.

Esteban Contador avait payé les études de son fils aux USA, acheté sa villa, plus une Range Rover toute neuve, un magnétophone Akai avec ralenti, arrêt sur image et un programmeur de huit jours plus quelques autres gâteries. Il lui faisait même parfois venir de Bogota une superbe pute pour des soirées qu'il organisait dans son penthouse... Le rapport de force n'était pas en sa faveur. Il n'avait pas révélé au *marimbero* le point principal. Il avait dans sa poche un mandat d'arrêt contre lui, l'autorisant à faire usage de la force publique. Les *gringos* étaient vraiment très puissants.

— Il faut que je parte, fit brusquement Esteban Contador repoussant son assiette encore pleine de homard. J'ai à faire.

* * *

Malko dicta son menu. C'était vraiment une coïncidence

incroyable... Le brouhaha des conversations lui vidait le cerveau.

— Que fait-il ? demanda-t-il.

— Il déjeune avec le gouverneur de la Province, annonça Tina. Ils sont très liés...

Encourageant. Le déjeuner se continua, presque en silence. Malko se disait qu'en logeant une balle dans la tête du *marimbero* il éviterait beaucoup d'ennuis. Seulement, la CIA n'aimait pas tellement ce style. La langouste lui parut farineuse. Tina, nerveuse, remarqua :

— Maintenant, il m'a vue avec vous. Il risque de vouloir me tuer...

Elle disait cela d'un ton détaché, comme si cela n'avait pas beaucoup d'importance... Malko réfléchissait.

— Vous croyez que la *coca* est toujours dans la Sierra Nevada ? demanda-t-il.

— Non, fit Tina, c'était seulement un transit.

Derrière eux, il y eut un bruit de chaises. Malko entrevit la lourde silhouette du *marimbero*, en train de traverser la salle pour sortir. Le Colombien ne le connaissait pas. Ils achevèrent leur déjeuner en silence. Il paya une addition colossale au maître d'hôtel sautillant et se retrouva dans le soleil aveuglant.

— Tina, dit-il, il faut absolument trouver cette drogue.

— C'est très difficile, dit la Colombienne. Peu de gens sont au courant et ils ne parlent pas. Trop dangereux... Mais je vais essayer. J'ai une copine, une call-girl, qui va souvent chez El Gordo. Elle entend beaucoup de choses.

Ils tournèrent à gauche dans la Calle 72 pour regagner la Carretera 54. La chaleur était accablante, les rues désertes. Malko s'engagea dans le petit parking à côté de l'hôtel, en face de l'immeuble Xeros. Aussitôt, plusieurs gamins s'approchèrent de la voiture pour essuyer son pare-brise. Entre huit et dix ans, pieds nus, vêtus de loques. Malko sortit et les écarta. Au lieu de partir, un des plus âgés plongea la main droite dans sa chemise. Il la ressortit, tenant un pistolet automatique plus gros que son bras. Son expression avait changé. Ce qui sauva Malko c'est qu'il n'avait pas ramené le chien en arrière. Le temps de le faire, Malko avait saisi le canon et l'avait dévié.

Le gosse tira quand même, et la balle fracassa une glace latérale. Deux autres balles partirent. L'une d'elles traversant la lunette arrière. Malko avait dû lâcher l'arme. Le gamin avait encore au moins cinq cartouches dans son chargeur. Pourtant, au lieu d'essayer encore d'atteindre Malko, le gamin fit brusquement demi-tour et s'enfuit.

Malko démarra derrière lui. Le gamin traversa la Carretera 54 en diagonale, fonçant vers un « Super-market » de l'autre côté.

Malko gagnait du terrain. Le gosse se retourna mais ne tira pas, cherchant à se perdre dans la foule autour du super-marché... Quelqu'un aperçut le pistolet et, aussitôt, lui barra la route. Sans

hésiter, le gamin appuya le canon de son automatique contre le ventre de son adversaire.

Deux détonations claquèrent, et l'homme se plia en deux. Les gens commençaient à s'attrouper. Malko arrivait, hors de souffle. D'un dernier élan, il rattrapa le gosse et le saisit par sa ceinture. Un passant bouscula involontairement Malko, lui fauchant les jambes. Il entendit des cris, vit le pistolet s'abaisser vers lui, le visage farouche du gosse. Un vrai petit tueur. Brusquement, les traits encore enfantins semblèrent se dissoudre dans une explosion de sang, comme si une bête rouge avait jailli de son visage. Il tomba en avant sans un mot, sans lâcher son colt, précédé de son œil gauche.

Malko se releva. Un civil moustachu tenait un revolver au canon très fin à la main. Il s'approcha du tueur en herbe, et, tranquillement lui tira une balle dans la nuque, mettant fin à ses soubresauts... Puis, il remit son arme dans un holster dissimulé sous sa chemise blanche. Il sourit à Malko, exhibant une plaque de police.

— Heureusement que j'étais là, *Señor*, cette petite vermine allait vous tuer. Est-ce qu'il vous a volé quelque chose ?

— Non, dit Malko, encore sous le choc.

Le gosse achevait de se vider de son sang, sur le trottoir. La caissière du supermarché s'approcha, l'air mauvais et donna un coup de pied dans le flanc du petit mort.

— *Muerto el carajo !* La semaine dernière, il a essayé de prendre ma caisse avec un couteau.

Personne ne s'occupait plus du cadavre. Le policier salua aimablement Malko.

— S'il ne vous a rien volé, ce n'est pas la peine que vous vous dérangiez, *Señor*.

Malko se dirigea vers la voiture, bouleversé. Il était certain que la tentative de meurtre n'était pas un accident, mais téléguidé par Esteban Contador ou Juanita Cayon. Quelle forme prendrait la prochaine attaque ? Il ne pouvait quand même pas se promener avec un gilet pare-balles... Tina attendait, crispée, près de la Dodge.

— C'est terrible ! dit-elle, on a dû lui donner cent dollars et le pistolet. Barranquilla est plein de ces gosses qui meurent de faim et voient les gens s'enrichir dans le trafic de drogue. Ils sont prêts à tout pour quelques pesos et ils haïssent tout le monde... Ils regagnèrent l'hôtel sans un mot.

Tina partit téléphoner à son amie, la call-girl.

Malko se demandait s'il n'allait pas quitter Barranquilla comme l'homme de la DEA. Mais l'enjeu était trop important. Si les Cubains réussissaient leur coup, à moyen terme cela pouvait vouloir dire la déstabilisation de toute la région grâce à l'argent de la cocaïne... Tina revint.

— Nous avons rendez-vous avec Mercedes, annonça-t-elle. Elle vient au bar tout à l'heure.

*

* *

— Voilà Mercedes, annonça Tina.

Mercedes était une superbe salope tropicale, au nez retroussé avec des cheveux courts blondis artificiellement, la poitrine en ogive, la croupe avenante, le tout moulé dans un jersey de soie rouge pompier. Une belle bête. Le visage était assez vulgairement provocant pour déclencher l'érection des mammifères mâles de n'importe quelle espèce, avec une bouche qui en disait long sur ses potentialités. Elle se glissa à côté de Malko sur la banquette du bar, plongé dans une pénombre propice au rapprochement. À côté d'eux, un couple était enlacé, en pleine extase. Mercedes examina Malko d'un œil connaisseur et dit avec un sourire gourmand :

— Voilà un beau *gringo* blond !

Elle hennit de rire et commanda un J & B. Tina expliqua à Malko :

— Mercedes est restauratrice de tableaux.

— Les hommes ne me laissent pas le temps de travailler, dit joyeusement Mercedes. Dès qu'ils me voient, ils ne pensent plus à leurs tableaux. Ils veulent me mettre dans leur lit... Je suis restée trois semaines dans la maison d'Esteban Contador, je n'ai pas pu toucher un seul tableau.

Le jersey avait remonté sur les cuisses bronzées, et Malko comprit les réactions des clients. Ils discutèrent de choses et d'autres. Toutes les cinq minutes, Mercedes commandait un nouveau J & B... Sans parler de manger. À la mode colombienne. Malko commençait à avoir la tête qui tournait... Vers onze heures, Tina parla d'aller dîner, mais Mercedes s'étira et proposa :

— Allons plutôt chez moi. Il y a de la musique. Les restaurants sont trop tristes le soir.

*

* *

En fait de manger, Malko avait dû se contenter de bouts de fromage et de pain rassis ! Par contre une épaisse fumée bleue flottait dans l'appartement, et une musique douce sortait de la chaîne Akai posée à même le sol. Les deux filles fumaient paisiblement leur *marimba*, allongées sur un immense lit bas encombré de coussins. Seules, quelques bougies éclairaient l'appartement aux murs blancs. Pas un mot n'avait été prononcé au sujet de El Gordo, et Malko, qui ne

fumait pas, avait du mal à ne pas se manifester... Il regarda discrètement sa Seiko-quartz ultraplate : une heure du matin... La journée avait été longue et dure, depuis le départ de Lester Drew. Il s'apprêtait à annoncer son désir de rentrer lorsqu'il réalisa que les deux filles étaient étrangement silencieuses.

À y regarder de plus près, il vit que le poignet de Tina disparaissait dans l'ombre des cuisses de Mercedes et que le tissu était agité d'une houle révélatrice... Comme si Mercedes avait senti le regard de Malko sur elle, sa tête se tourna lentement vers lui, les yeux mi-clos. Sa main gauche avança, se faufilant entre sa chemise et sa peau.

Les doigts l'explorèrent, faisant des cercles concentriques sur ses seins, puis descendirent plus bas, remontant pour défaire un bouton, griffant légèrement Mercedes qui haletait maintenant sous la caresse de Tina. Son bassin se soulevait par saccades. Le jersey avait remonté jusqu'aux hanches, découvrant un charmant slip blanc de Dior, assez souple pour ne pas gêner Tina. Mercedes s'empara de Malko, le massa, le serra. Tout à coup ses doigts se crispèrent sur lui, et elle poussa une série de soupirs rauques. Puis elle retomba, les doigts toujours noués autour de Malko. Infatigable, Tina roula sur le côté et sa bouche rejoignit les doigts de Mercedes. Pendant quelques instants, il profita de cette double caresse. Puis, Tina fit glisser le slip Dior, et son visage s'enfouit entre les cuisses brunes de son amie.

Mercedes ne restait pas inactive, se contorsionnant pour donner le même traitement à Tina. Abandonnant lâchement Malko dans un état explosif.

Ce dernier contempla quelques minutes les deux femmes en train de se donner du plaisir. Peu à peu, leurs vêtements semblaient s'être dilués dans la pénombre, et elles étaient nues. Le corps bronzé de Mercedes tranchait avec la peau très blanche de Tina. C'était la première fois que Malko se trouvait dans cette situation ambiguë avec deux femmes qui ne semblaient pas tellement se préoccuper de lui... Évidemment, un vrai puritain serait parti sur la pointe des pieds...

Il s'allongea le long de Mercedes, caressant son dos et la chute de ses reins. Il sentit ceux-ci se creuser comme pour le provoquer.

Il n'eut qu'à donner un léger coup de reins pour s'enfoncer dans le fourreau brûlant de Mercedes. Une sensation exquise lui arracha un soupir. Tina jouait avec la partie de lui qui n'était pas immergée dans son amie.

Celle-ci donna un coup de reins imprévu, et il la perdit. Aussitôt, la bouche de Tina l'avalait jusqu'au ventre. Elle stoppa rapidement, le remit en place. Agacée par ce jeu, Mercedes dégagea sa bouche et supplia Malko de la prendre pour de bon.

Ce dernier la prit aux hanches et entreprit de la besogner

sérieusement. Les reins cambrés comme une chatte en chaleur, elle le recevait avec délices. Soudain, Tina l'arracha à son fourreau, le prit entre ses doigts, le guidant plus haut. Doucement, elle commença à enfoncer le sexe tendu dans les reins de Mercedes.

Malko n'aurait pas cru trouver ce raffinement à Barranquilla. Mercedes poussa un léger cri, et ses reins reculèrent, s'empalant sur Malko.

Tina fit le tour et s'installa de façon à ce que Mercedes agenouillée, appuyée sur les coudes, la croupe haute fouaillée par Malko, puisse lui faire l'offrande de sa bouche... Elles étaient toujours dans la même position lorsque Malko se vida dans les reins de Mercedes qui se resserra aussitôt autour de lui avec le fruit d'une longue habitude.

Puis tous trois restèrent immobiles, éreintés. Il sembla à Malko qu'il s'endormait, mais il ne s'en rendit pas vraiment compte... Lorsqu'il rouvrit les yeux, les lueurs de l'aube filtraient par les rideaux. Il était toujours couché contre Mercedes avec une érection toute neuve. Il bougea, et la Colombienne ouvrit les yeux. Elle se retourna et dit doucement :

— *Coge me !*

Malko la pénétra, sans même réveiller Tina. Ils firent l'amour de longues minutes, s'arrêtant parfois, puis elle enfonça ses griffes rouges dans ses reins et le fit jouir. Tina dormait toujours.

— J'aime faire l'amour, assura Mercedes. C'est toujours aussi bon.

Malko commençait à reprendre conscience.

— Vous savez pourquoi je voulais vous voir ? dit-il. Nous n'avons pas beaucoup parlé.

Mercedes eut son rire sain.

— Le soir, c'est difficile de parler avec moi, je suis toujours saoule. Ensuite, je plane... C'est bon.

— Nous pouvons parler, dit Malko. Vous savez qui je suis ?

Mercedes s'étira.

— Mon *gringo* blond ! Bien sûr que je sais qui tu es... Mais ça m'est égal. Tu fais bien l'amour. Et tu sens bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Eau de toilette Jacques Bogart.

Mercedes dit gentiment :

— J'ai un message pour toi.

— De qui ?

— De El Gordo.

Malko eut un sourire pas gai.

— J'en ai déjà eu. Le dernier, c'était hier. Un gosse de dix ans qui a essayé de me tuer.

— Tiens, il ne m'a pas parlé de ça, dit Mercedes d'un ton dégagé. Mon message n'est pas le même. El Gordo veut te voir. Ce soir, il

donne une fête. Tu es invité, ainsi que Tina.

Malko ne comprenait plus.

— Mais pourquoi as-tu parlé de moi à El Gordo, je croyais que tu voulais m'aider ?

Mercedes ébouriffa ses cheveux avec tendresse.

— *Gringo* naïf ! El Gordo sait tout ce qui se passe dans cette ville. Je veux bien te rendre service, mais je tiens à garder ma gorge intacte. Moi, je vis à Barranquilla. Je lui ai demandé s'il m'autorisait à te voir. Sinon, je ne serais pas venue. C'est là qu'il m'a donné ce message à transmettre. Tu vois, fit-elle, je te l'ai transmis de façon agréable.

Malko ne pouvait pas dire le contraire... Mercedes sauta du lit, faisant admirer à Malko sa chute de reins et la ligne pure de sa poitrine orgueilleuse.

— Je vais faire du *tinto*, annonça-t-elle, tu en veux ?

— Avec plaisir, accepta Malko.

Il resta allongé sur le lit, les reins vidés, à côté de Tina qui ronflait légèrement. Il évalua la situation. Un peu amer. Une nouvelle fois, il avait été manœuvré par son adversaire. Alors qu'il s'attendait à piéger El Gordo, le *marimbero* lui envoyait un émissaire.

Comment refuser son rendez-vous ? Mais que voulait-il ? Négocier un impossible accord ou le tuer ?

CHAPITRE XIV

— *Que viva Esteban Contador ! Que viva !*

Les Mariachis entouraient le Colombien qui venait d'émerger de l'escalier étroit, tout de blanc vêtu, imposant par sa masse. Il traversa la salle d'un pas lent et lourd, le ventre en avant, la paupière tombante sur ses yeux de saurien, pachyderme majestueux et surnois. Les Mariachis s'éloignèrent un peu. Il y avait encore peu de monde dans la salle du restaurant. Mercedes se leva d'une ondulation souple, vint glisser un bras autour de la nuque du *marimbero* et l'embrassa sur la bouche. Elle portait à même la peau une robe de jersey noir qui la moulait comme un gant. Ses jambes bronzées émergeaient d'escarpins de croco. Sa bouche glissa jusqu'à l'oreille du Colombien, puis elle le prit par la main et l'amena à Malko, debout près du buffet.

— Voilà mon ami Malko, dit-elle.

— *Buenas noches, Señor*, bredouilla le Colombien.

Il allongea le bras et serra Malko contre lui, avec une force herculéenne, comme s'il voulait l'étouffer. Les traits toujours impassibles. Personne n'aurait pu se douter qu'il s'agissait de l'homme qu'il avait voulu faire tuer la veille. Puis, il prit place sur la banquette, le dos au mur, très droit, ses yeux boueux fixant le vide, comme s'il avait été seul. Les garçons s'affairèrent autour de lui, amenant une bouteille de vodka non entamée, une carafe d'eau et un verre, plus une assiette de boulettes de viande et une soucoupe pleine de sauce pimentée. Les Mariachis s'étaient éclipsés, laissant la place à la nostalgique *salsa*. De la main droite, Esteban Contador piqua une boulette de viande, posant la gauche sur la cuisse de Mercedes qui avait pris place à côté de lui.

Son regard se posa sur Malko. Absolument indifférent. Il but d'un trait un demi-verre de vodka, avec de l'eau par-dessus, puis avala une boulette.

— Il vaut mieux boire l'eau séparément, dit-il, c'est meilleur pour l'estomac.

Il commença à chantonner tout seul au rythme de la musique, comme si Malko n'avait pas existé. Mercedes lui jeta un regard éloquent, puis glissa sa bouche vers l'oreille du Colombien. Ce dernier sembla tout à coup se réveiller.

— Ah oui, c'est vrai, dit-il, vous ne m'aimez pas, *Señor*. Vous voulez me causer des tas d'ennuis...

C'était un comble ! Malko contra aussitôt, gardant son calme :

— Je crois que c'est vous qui m'en avez causé, fit-il. Comme à

Pépé Gutierrez.

— Qui c'est celui-là ? demanda le *marimbero* avec une complète innocence.

— Un homme que vous avez fait tuer, fit Malko.

Esteban Contador eut une moue dégoûtée :

— *Señor*, je ne connais pas toutes les vermines que je fais éliminer. S'il est mort, c'est qu'il le méritait. — Il reprit d'un ton plaintif — Le gouvernement me persécute alors que je suis un honnête commerçant, que je gagne ma vie en travaillant. Mon père tient toujours notre commerce de change. Nous avons toujours travaillé dur. Pourquoi voulez-vous me persécuter, *Señor* ?

— Ce que vous vendez mène beaucoup de gens à leur déchéance, fit Malko.

Le Colombien se reversa une rasade de vodka et la but d'un coup. Ensuite le verre d'eau.

— *Señor*, fit-il gravement, vous venez de dire quelque chose d'idiot. Je ne suis pas responsable de ce que les gens font. S'ils veulent se détruire, ils se détruisent. Ils trouveront toujours des gens pour leur vendre du poison... Vous autres, *gringos*, voudriez esquiver vos responsabilités... Si je meurs demain, croyez-vous qu'il y aura moins de *marimba* dans votre pays ? Moins de drogués ? Ici, il y a toute la drogue du monde, la meilleure, pour très peu d'argent... Vous avez vu beaucoup de drogués à Barranquilla ? (Il secoua la tête.) Non, *Señor*, parce que nous sommes des gens sains. Moi-même, je fume de temps en temps, comme je bois de la vodka, mais sans excès. Pour mieux profiter de la vie, ensuite. (Il se pencha par-dessus la table.) *Señor* Malko, quand je fume un peu de *marimba*, je fais l'amour comme un dieu. Avez-vous essayé ?

— Non, dit Malko, submergé par ce plaidoyer *pro domo*.

— Eh bien, essayons ce soir. Venez dans mon penthouse. Avec ces deux *señoritas*.

C'était un comble : une partouze avec El Gordo. Malko sentit soudain quelque chose frôler sa cuisse. Il eut un mouvement de recul, avant de réaliser que c'était le pied déchaussé de Mercedes qui commençait à lui masser doucement l'entrejambe. Cette soirée était vraiment étrange. Pourquoi un homme aussi puissant et dépourvu de scrupules que le Colombien prenait-il le mal d'essayer de le convaincre de faire la paix ?

— *Señor* Contador, dit-il, ignorant l'invite de Mercedes, je représente le gouvernement américain, et nous avons en effet beaucoup de problèmes avec la drogue. Nous estimons que si les drogués n'en trouvent plus, ils ne se droguent plus... Donc, que les gens comme vous sont responsables...

Esteban Contador prit l'air carrément choqué, pointant son index

droit contre sa propre poitrine.

— Moi ! Pourquoi moi ? Je ne la cultive pas. Je suis un intermédiaire. Je ne la vends même pas aux gens qui la consomment. Ils peuvent bien la brûler ensuite, ça m'est égal. Tenez, *Señor*. (Son index pointa vers Malko.) Puisque vous êtes inquiet, je vous vends tout ce que vous voulez ! Je vous promets que je n'en vendrai à personne d'autre.

Proposition inattendue. Malko scruta le *marimbero* pour voir s'il était sérieux, mais il était impossible de saisir son regard. Mercedes le massait toujours et semblait s'amuser beaucoup. Le Colombien renchérit :

— Vous, les *gringos*, vous êtes très riches. Il ne faut pas réduire de pauvres paysans à la famine. Pendant des années, ils se sont donnés beaucoup de mal pour arracher la *marimba* de leurs champs, parce que cela leur rapporte quelques pesos. Ce serait injuste de les en priver non, *Señor* ?

Maintenant, la plainte du pauvre paysan colombien. Il aurait tout entendu. Brusquement, El Gordo se leva, entraînant Mercedes sur la piste. Elle eut tout juste le temps de se rechausser. Malko suivit et enlaça Tina qui se serra aussitôt contre lui. Plusieurs couples dansaient dans une obscurité à peu près totale. Tina souffla à son oreille :

— Comment le trouves-tu ? C'est rare qu'il parle comme ça avec des étrangers.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il veut, dit Malko.

— Faire la paix avec toi, annonça Tina. Te donner beaucoup de dollars pour que tu te tiennes tranquille. C'est très simple. Il fait toujours comme ça. Il achète ou il tue.

— Pour moi, il faudra qu'il trouve une troisième solution, dit Malko, mais je ne comprends pas pourquoi il me tend la main.

— Moi non plus, avoua Tina. Il te prépare peut-être un piège.

* * *

Juanita Cayon était enfoncée dans un profond canapé bordant la piste de danse. Invisible à cause de la pénombre. Elle observait le *gringo* blond qu'elle poursuivait depuis Bogota. Les hommes d'Esteban Contador l'avaient fouillée à l'entrée, lui prenant son parabellum. Mais ils n'avaient pas vu le long poignard plat collé contre sa jambe, sous le pantalon. Elle avait appris à l'utiliser comme un homme. La lame effilée et acérée, de vingt centimètres, pouvait tuer en un seul coup. Elle était bien décidée à s'en servir. Seulement El Gordo, connaissant sa présence, demeurait près de son hôte. Juanita savait que, sous ses airs endormis, il veillait. Oh, elle ne craignait pas pour sa vie. El Gordo était trop malin pour se mettre à dos les FARC et une grosse

cliente, mais elle savait que même ses compagnons ne comprenaient pas son acharnement à liquider ce *gringo* qui ne pouvait pas faire grand-chose contre eux...

Sa main glissa le long de sa cuisse, caressant la lame. Elle rêvait. Puis la musique changea, et les danseurs se séparèrent. Il fallait attendre une prochaine occasion.

* * *

Esteban Contador se rassit lourdement à la table, vida sa vodka et sourit à Malko.

— *Señor*, demanda-t-il, aimeriez-vous gagner un million de dollars ?

Malko lui sourit en retour.

— Qui n'aimerait pas ?

Aussitôt le Colombien lui tendit la main par-dessus la table, paume en l'air, sans changer d'expression.

— Vous les avez, *Señor*. Et mon amitié, en plus.

Malko ne prit pas la main tendue.

— Que faut-il que je fasse ?

— Rien, laissa tomber El Gordo. Il y a de très beaux hôtels à Carthagène. Un casino amusant à l'hôtel *El Caribe*. Avec une compagne aussi délicieuse que Mercedes vous pouvez passer une semaine de rêve. (Il rit grassement.) Si vous ne perdez pas tout votre argent au casino...

Ses yeux ne riaient pas du tout. Malko secoua lentement la tête.

— *Señor* Contador, votre offre est très généreuse, mais je ne peux pas l'accepter. J'ai un travail à faire ici, à Barranquilla. Vous savez lequel...

Esteban Contador se pencha à travers la table, une lueur de fureur dans les yeux et frappa le bois du plat de sa main.

— Un travail ? Quel travail ? Chercher à me mettre en prison. Me voler les pales de mon hélicoptère. Faire mourir des gens. Vous ne pouvez rien, *Señor*, vous êtes impuissant, vous n'existez pas. Je n'ai pas peur de vous, je n'ai peur de personne.

Il avait haussé le ton. Le pied de Mercedes ne caressait plus Malko sous la table. Tout le visage d'empereur romain exprimait un mépris exagéré, théâtral. Brutalement, le *marimbero* repoussa la table et se dressa. Malko crut qu'il allait le frapper. Mais le Colombien se contenta de traverser la pièce majestueusement. Avant de sortir, il se retourna vers Malko, et pointa son doigt boudiné sur lui.

— *Señor*, dit-il de sa voix de basse, vous auriez dû accepter d'être mon ami. Si vous changez d'avis, Mercedes sait où je suis... Un million de dollars, cela représente beaucoup d'argent.

Il disparut dans l'escalier. Mercedes regarda Malko. Les traits tirés, visiblement contrariée.

— Tu aurais dû accepter ! Il est furieux maintenant.

Quel jeu jouait-elle ?

— Tu sais bien que je ne pouvais pas, fit Malko.

Mercedes haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça change ? Tu ne peux rien contre El Gordo. Il est trop puissant ici. Seulement lui infliger des piquûres d'épingles. Lui peut te tuer facilement. Or, il t'a offert la paix.

— Si je suis tellement impuissant, remarqua Malko, pourquoi paie-t-il cette impuissance un million de dollars ?

Mercedes ne se démontra pas.

— Parce que c'est un homme très prudent. Même s'il y a une chance sur un million que tu puisses lui faire du mal, il ne veut pas la courir. Il a été en prison une fois et ne veut pas y retourner. À cause de son fils pour qui il a une véritable adoration. Celui-ci n'était pas né à l'époque, il croit que son père est un honnête commerçant. Mais sans cela, il ne vous adresserait même pas la parole. Le gouverneur, le général Peredo, les policiers, sont payés par lui. Il est protégé par les FARC, par la population, c'est un homme généreux. Tu es un *gringo*, personne ne t'aime ici... L'Amérique, c'est loin.

La CIA aussi, c'était loin. Malko imaginait les bureaucrates de Langley analysant son problème. Est-ce qu'aucun s'était jamais trouvé dans cette situation ? Il savait que la jeune femme avait en grande partie raison. Qu'il ne pouvait pratiquement rien faire contre Esteban Contador. Mais il ne pouvait pas désarmer. Laisser les Cubains installer un fructueux trafic. Si on ne le stoppait pas tout de suite, en quelques mois, cela deviendrait une opération gigantesque. Mais une fois de plus, la CIA avait sous-estimé l'adversaire. Là où il aurait fallu une dizaine d'hommes, des moyens puissants, Malko se retrouvait seul. Sans alliés et sans moyens. Lâché même par la DEA, son alliée naturelle.

Dégoûté, il prit la bouteille de vodka abandonnée par El Gordo et s'en versa une rasade. Mercedes le regarda boire d'un air apitoyé.

— Viens te changer les idées, dit-elle.

Elle se leva et le prit par la main, l'emmenant vers la piste de danse. N'importe quel souci aurait fondu comme neige au soleil au contact de son corps souple, plein de courbes. Un bras passé autour du cou de Malko, incrustée contre lui, comme une pieuvre parfumée, elle entreprit de lui enseigner l'art de la *salsa*.

Pendant quelques instants, Malko ne pensa plus qu'au plaisir sensuel de danser avec Mercedes. Autour d'eux, les couples se comportaient à peu près comme des animaux. Certains faisaient l'amour sur les canapés très bas. Un million de dollars. Il sentit la

tentation l'effleurer. Il y avait de quoi refaire son château pour de bon et oublier tous ses soucis matériels. Commencer une vie nouvelle avec Alexandra.

Le prix était lourd. Il changeait de catégorie... C'était dur de se concentrer dans cette ambiance. L'odeur de la *marimba* flottait sur la piste car tout le monde fumait. Mercedes leva le visage vers lui et demanda :

— Tu ne veux pas venir au *Concorde* ? Je suis sûre que tu peux t'entendre avec El Gordo. C'est un homme d'honneur...

Peut-être que Malko eut basculé sans cette phrase. Mais il revit le visage ensanglanté de Pépé Gutierrez, l'arrogance du père de El Gordo. Les yeux pleins de larmes de la femme de Gutierrez. Non, Esteban Contador n'était pas un homme d'honneur.

— Tu connais Tiro Fijo ? demanda-t-il.

— Oui, de nom, fit Mercedes, pourquoi ?

— Si El Gordo m'apporte sa tête, dit Malko, j'accepterai de discuter avec lui.

Mercedes éclata de rire.

— Il faut lui proposer toi-même. Viens, on va le retrouver...

Malko n'eut pas le temps de répondre. Une silhouette venait de surgir près d'eux dans la pénombre. Une femme. La lueur d'un des projecteurs tournants éclaira son visage fugitivement. C'était Juanita Cayon, la femme qui avait juré sa mort. Mercedes sentit sa crispation.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Le bras de la Cubaine se détendit à l'horizontale, prolongé par un long poignard effilé.

CHAPITRE XV

Malko eut à peine le temps d'avoir peur. Deux hommes surgirent de la foule des danseurs, empoignant chacun Juanita Cayon par un bras. Il y eut une brève bousculade, et le groupe fut avalé par la pénombre. Malko entendit les protestations émises d'une voix aiguë, une discussion, vite dissoute dans la musique. Mercedes s'était arrêtée de danser.

— Ce sont les gardes de corps de El Gordo, dit-elle. Viens, il ne faut pas rester ici.

Ils émergèrent de la discothèque pour entendre une discussion violente venant d'un petit salon attenant. Malko chercha Tina des yeux, mais elle avait disparu. Mercedes le tira par la main. Ils se retrouvèrent dans l'escalier étroit menant à la rue. Mercedes avait une T-Bird blanche. Elle prit le volant.

— Je dois aller dire à Esteban ce qui s'est passé, dit-elle. Ce sont ses hommes qui t'ont sauvé la vie. Tu viens avec moi au *Concorde*.

— Non, dit Malko, je n'ai pas l'intention de revoir Esteban Contador, même s'il m'a sauvé la vie. Dépose-moi à un taxi.

Mercedes n'insista pas. Cent mètres plus loin, elle arrêta la voiture près d'un centre commercial, et tendit sa bouche à Malko.

— *Vaya con Dios*, dit-elle gentiment. J'ai été contente de te connaître.

Malko regarda les feux rouges s'éloigner dans la nuit, étouffant de nouveau sous la chaleur brûlante. Le cercle se refermait. Certes, Esteban Contador lui avait sauvé la vie. Mais il n'agirait probablement pas de la même façon la prochaine fois.

*

* *

— Lâchez-moi, *desgraciados de mierda. Hijos de putas !*

Juanita Cayon se débattait comme une furie sous la poigne des deux *pistoleros* d'Esteban Contador. Un des deux s'assura que Malko était parti et lâcha la jeune femme. Aussitôt, celle-ci se massa les poignets, le visage crispé de fureur.

— Ce *gringo* est notre ennemi à tous, explosa-t-elle. Il fallait me laisser le tuer.

Un des gorilles sourit.

— *Calma, Señora ;* le *senor* Contador nous avait donné des ordres. Il aurait des ennuis si le *gringo* mourait... Il faut nous pardonner.

— Vous n'êtes que des chiens, fit Juanita Cayon d'un ton définitif. Un jour, vous serez tous fusillés.

La rage l'étouffait. Littéralement. Elle eut une quinte de toux, rappel de son asthme chronique et dut s'asseoir. Elle détestait Esteban Contador presque autant que le *gringo* qui avait tué son Juan Carlos... Un des *pistoleros* lui tendit son poignard. Elle le remit dans sa botte avec violence comme si elle l'enfonçait dans l'homme qu'elle haïssait. Mais elle n'avait pas dit son dernier mot.

*

* *

Malko ouvrit les yeux et aperçut Tina, sur le lit voisin, qui l'observait. Cela lui prit quelques secondes pour recoller à la réalité.

— Où étais-tu passée, hier soir ? demanda-t-il.

— Je dansais, expliqua la Colombienne. On m'a dit ce qui était arrivé. Tu as eu encore beaucoup de chance.

— Oui, dit Malko, mais maintenant, je ne vois pas ce que je peux faire. À moins d'interroger une voyante.

— J'ai peut-être mieux, dit Tina. J'ai retrouvé une amie hier soir. Elle sort avec le principal avocat d'Esteban Contador et sait beaucoup de choses. Pour me faire plaisir, elle acceptera de t'aider. Nous pouvons déjeuner avec elle.

Inlassable Tina... Don Diego Castellana avait dû la motiver sérieusement.

— Et comment ! fit Malko qui reprit brusquement espoir.

Décidément, Tina avait des connexions partout. La jeune femme s'étira avec un sourire.

— Tu vois que je pense à toi.

*

* *

Malko repoussa son assiette, écœuré. C'était immonde. La langouste semblait avoir été découpée dans un vieux pneu et le gâteau était si dur que si on s'en faisait tomber un morceau sur le pied on était estropié à vie. Une serveuse poilue comme un chimpanzé assurait un service lent et mauvais tandis que la climatisation faisait régner un froid polaire. Ce restaurant libano-italo-colombien était vide, à part eux trois. L'invitée de Tina, une jeune femme minuscule au minois rieur, au nez retroussé, s'était prudemment tenue à des généralités, et Malko commençait à regretter ce déjeuner.

— Aurora peut t'aider, annonça soudain Tina au moment où on apportait les *tintos*.

Aurora adresse un sourire provocant et éblouissant à Malko. Son pantalon de lastex blanc moulait des reins cambrés, et elle traînait un mini-caniche jaunâtre, signe de prospérité dans un pays où on mangeait les rats. Encore une qui ne devait pas travailler en usine...

— C'est vrai, annonça-t-elle, je crois que ce que tu cherches se trouve à Santa Marta.

— Qu'est ce qui te le fait croire ? demanda Malko.

La minuscule Aurora eut un rire fluët et ne répondit pas. Charitablement, Tina vola à son secours.

— Elle ne peut pas tout te dire. Mais si tu vas là-bas, quelqu'un t'en dira plus.

— Qui ?

— Son jules, Felipe.

— Quoi ? L'avocat d'Esteban Contador ?

— Oui, dit Tina. Il veut que cette affaire se termine. C'est mauvais pour El Gordo. On parle trop de lui. Il préfère perdre un peu d'argent et avoir la paix. Comme avant... Il t'attendra au restaurant de l'hôtel *Portofino*, au Rodadero, huit kilomètres avant Santa Marta. Vers huit heures. Tu ne peux pas le manquer. Il est très petit avec un costume blanc et pas beaucoup de cheveux.

Aurora approuva silencieusement. Malko scruta l'expression des deux femmes. Encore une trahison. C'était plausible. Après tout, la *coca* n'appartenait pas à Contador. De toute façon, il ne risquait que trois heures de route pour aller à Santa Marta.

— Tu viens avec moi ? demanda-t-il à Tina.

— Non, fit la jeune femme, il veut te voir seul. Quand tu auras l'information que tu cherches, il faudra que tu reviennes ici pour demander l'aide des militaires et de ton consul. Là, je t'aiderai. Ce soir, je vais écouter de la musique avec des amis dans un endroit que j'aime bien : *Mi Vaquita*.

— Bien, dit Malko. Je partirai vers quatre heures. Pour avoir le temps de visiter Santa Marta.

Tina rit :

— Oh, tu sais, il n'y a rien, là-bas, sauf des *marimberos*...

* * *

Après le grand pont sur la Magdalena, la route traversait un marécage hérissé de vieux arbres morts blanchis aux allures surréalistes, peuplé d'étranges oiseaux blancs. Ensuite c'était tout droit jusqu'à Ciénaga, à mi-chemin des quatre-vingt-quatorze kilomètres. La route montait ensuite plein nord, suivant toujours la mer. La nuit commençait à tomber. Il y avait très peu de circulation, des bus rapiécés et multicolores, les éternels camions en panne et le long

urban défoncé et monotone, avec, sur sa droite, les premiers contreforts de la Sierra Nevada. Du coin de l'œil, Malko vit un véhicule surgir d'une piste, sur sa droite. Une camionnette jaune comme en utilisait la police, avec un feu tournant sur le toit. Elle se mit à rouler derrière Malko, se rapprochant peu à peu comme pour doubler. Malko allait se garer quand il donna un coup d'œil dans le rétroviseur.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine. Trois personnes se trouvaient à l'avant du véhicule de police. Deux hommes, et une femme : Juanita Cayon.

Aussitôt il se mit au milieu de la route, pour les empêcher de le doubler. Devant lui il n'y avait pas une maison, rien où il puisse trouver du secours.

Aurora l'avait vendu à ses ennemis.

*

* *

Le fourgon jaune suivait toujours. Malko calcula qu'il devait se trouver à vingt kilomètres de Ciénaga. Là, il trouverait sûrement de l'aide.

Il écrasa l'accélérateur, et la Dodge décolla, augmentant la distance entre les deux véhicules.

La voiture commença à vibrer comme un avion qui décolle. Malko s'accrocha au volant, priant pour que les roues ne se détachent pas.

Le paysage défilait de plus en plus vite. Une nouvelle fois, le fourgon jaune tenta de doubler. Les minutes s'écoulèrent, interminables. La climatisation commença à donner des signes de faiblesse, et il ouvrit la glace de son côté, recevant une bouffée d'air humide et chaud en plein visage. La nuit tombait, et il alluma ses codes. Un kilomètre plus loin, il faillit heurter un camion sans lumière arrêté sur le côté, en train de réparer. Il se retourna espérant que ses poursuivants s'étaient écrasés dessus. Vains espoirs, ils étaient toujours là.

Enfin, dans le lointain apparurent les lumières de Ciénaga. Le pied au plancher, Malko s'accrocha à la vision des feux clignotants. Le fourgon collait toujours à lui. La route passait sur un pont enjambant la voie ferrée qui reliait Barranquilla à Santa Marta. En approchant, Malko vit que la route se scindait en trois. La partie centrale passait sur le pont et les deux autres à gauche et à droite par un passage à niveau.

Il mit pleins phares. Dans la lumière, il aperçut des branchages interdisant les passages latéraux. Pied au plancher il resta bien au milieu de la route et s'engagea dans l'espèce de tremplin menant au

pont. De l'autre côté c'était le village où il pourrait enfin cesser sa course folle. Il y aurait bien des gens armés pour lui venir en aide.

* * *

Juanita Cayon poussa un cri de joie sauvage en voyant la Dodge verte s'engager sur le pont. Jorge Paz lui fit écho, avec un rire tonitruant. Celui qui conduisait écrasa le frein, arrêtant le fourgon de police juste avant qu'il ne s'engage sur la rampe menant au pont. Puis il enclencha la marche arrière pour faire demi-tour. Jorge se tourna vers Juanita et lui entoura le bras de ses épaules.

— *Bravo, muchacha*, tu es la plus forte !

* * *

La Dodge trembla de toute sa structure en s'engageant dans la rampe pleine de trous, non asphaltée.

Malko se sentit collé à son siège par l'écrasement des ressorts. Il y eut un claquement sec à l'arrière : un ressort venait de lâcher. À cause de la pente, ses phares n'éclairaient plus que le ciel. Puis la rampe revint à l'horizontale.

Machinalement, Malko jeta un œil dans le rétroviseur. Pas de fourgon jaune. Que se passe-t-il ? Instinctivement, il appuya à mort sur le frein, reportant son attention sur l'avant. Il sentit son estomac devenir de la taille d'un sac à main. Devant lui, il y avait un énorme trou noir. Le pont n'était pas terminé, la partie centrale manquait. La rampe sur laquelle il s'était engagé n'était qu'un tremplin pour un saut dans le vide de plusieurs mètres.

L'espace entre les deux parties était d'une dizaine de mètres. La Dodge, sous le coup de frein violent, se mit en travers de la route, mais Malko ne put l'arrêter avant le trou. Il se sentit tourner. Les phares éclairèrent le parapet, le noir, et le véhicule bascula, tombant dans le vide. Le fait d'avoir freiné, empêcha seulement la Dodge d'aller s'écraser sur le parapet d'en face...

Malko resta accroché à son volant. La Dodge avait basculé et s'écrasa sur le côté droit. Arraché de sa place, il traversa toute la banquette avant pour s'écraser contre la portière droite. Puis, la voiture, sur son élan, bascula de nouveau et termina sur le toit. Mais il était déjà évanoui, sa tête ayant heurté violemment la poignée de porte. Sa dernière pensée fut que ses adversaires étaient plus forts qu'il ne l'avait pensé.

* * *

Ricardo Gomez, policier de Ciénaga, était en train de régler la circulation lorsqu'il entendit un véhicule approcher à toute vitesse du pont. Il se trouvait là parce qu'un autobus avait cassé son essieu arrière, se mettant en travers de l'unique route menant à Ciénaga. La route faisait une légère courbe, tout de suite après le pont en construction et il ne pouvait voir ce qui venait de Barranquilla.

Il se mit à courir, pour faire signe au véhicule arrivant de ralentir pour ne pas s'écraser sur le bus en panne. À sa grande surprise, il ne vit rien venir : des branchages barraient la route. Par contre, il aperçut deux phares montant le long de la rampe menant au trou béant. Il cria comme si cela avait pu servir à quelque chose. Aperçut la voiture sur le pont, entendit le coup de frein désespéré et vit la masse du véhicule basculer dans le trou et s'écraser à quelques mètres de lui, sur les rails, dans un fracas effroyable !

Il ne comprenait pas : l'accès à la rampe était normalement interdit par des barrières. Tandis qu'il hésitait, il aperçut un second véhicule qui venait vers lui. Mais lorsque les phares éclairèrent son uniforme, le véhicule stoppa brusquement et fit marche arrière.

Il se rua vers la voiture accidentée, gisant sur le toit. Le pavillon semblait complètement écrasé et semblait ne receler personne de vivant.

La portière droite était en bouillie et avait diminué de moitié. Impossible de l'ouvrir. Une forte odeur d'essence commençait à se répandre. Ça allait exploser ! Paniqué, le policier fit le tour de la voiture et s'accrocha à la portière gauche qui semblait en moins mauvais état. S'arc-boutant contre la carrosserie, il parvint à l'ouvrir.

Une forme humaine était tassée sous la banquette inerte. Le policier passa la moitié du corps à l'intérieur et agrippa un bras.

— *Señor, Señor !* cria-t-il. Aidez-moi.

Il y eut un « vlouf » sinistre et brusquement l'intérieur fut enveloppé de flammes. Instinctivement le policier recula. Les flammes éclairèrent le corps d'un homme inanimé, avec du sang partout. Le premier réflexe de Ricardo Gomez fut de prendre ses jambes à son cou. Tout risquait de sauter. Puis il imagina les flammes léchant le blessé, le brûlant vif. C'était un homme rude et courageux. Il replongea dans la voiture, saisit un poignet et tira de toutes ses forces.

Le corps était incroyablement lourd, mais il glissa relativement bien. En sueur, les flammes faisant crépiter la peinture, Ricardo parvint à sortir la tête. La chaleur était de plus en plus insupportable. Il s'arrêta prêt à partir, le blessé coincé dans la portière. Il serait certainement resté là si ses deux collègues, attirés par le bruit, n'étaient accourus. À trois ils parvinrent à sortir le blessé pour l'étendre sur l'herbe un peu plus loin. Il était temps, toute la voiture était enveloppée de flammes.

Ricardo Gomez examina le corps inerte.
— C'est un *gringo*, dit-il, il a l'air très blessé.
Malko n'avait pas repris connaissance.

*

* *

Cela sentait l'antiseptique et le formol. Malko ouvrit les yeux, tenaillé par une affreuse migraine.

Une douleur horrible, comme des marteaux pilons. Une infirmière et un médecin l'examinaient avec attention. Il était nu, à part un slip, allongé sur un lit. À l'exception de quelques ecchymoses, son corps ne portait aucune blessure. Le médecin s'approcha de lui.

— *Señor*, dit-il dans un anglais acceptable, vous avez eu de la chance. Nous avons fait des radios, vous n'avez rien de cassé. Mais vous risquez de souffrir de la tête.

— Je souffre déjà, dit Malko.

— Nous allons vous soulager, dit le médecin. Je vous ai donné un calmant. C'est à base de mescaline, cela marche très bien. Au pire, vous risquez quelques hallucinations, mais cela vaut mieux que d'avoir mal. Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, dit Malko, je ne connais pas la route. Je me suis engagé sur le pont et il n'y avait plus rien. Je n'ai pas pu arrêter la voiture.

Le médecin secoua la tête.

— Ce pont est interdit à la circulation. Des gosses ont dû s'amuser à déplacer les barrières... Vous auriez pu vous tuer. Je crois qu'il faudrait vous transporter à Barranquilla en taxi. Je n'ai pas de quoi vous soigner ici. Si vous vous en sentez la force.

— Absolument, dit Malko.

Dès qu'il mit le pied à terre, il fut pris d'un tel vertige qu'il dut s'allonger de nouveau. Il fallait regagner Barranquilla. Il était fou de rage contre lui-même en pensant à son échec et à la façon dont Aurora l'avait mené en bateau.

— Aidez-moi à m'habiller, dit-il.

*

* *

La tête de Raquel Welsh flottait au fond de la pièce, en couleurs, avec tous les détails. Malko, excédé et maudissant le médecin de Ciénaga, rouvrit les yeux, épuisé, et l'hallucination disparut. Mais dès qu'il tentait de se rendormir, cela revenait. Ça ou d'autres tableaux en couleur. La mescaline faisait bien son effet. Certes, il n'avait plus de

migraine, mais il se sentait dans un état plus que bizarre. Il réalisa qu'on lui avait volé ses boutons de manchettes et un billet de cent dollars. Impôt local. La petite chambre du *Royal Lebolo* semblait un havre de paix étonnant.

On frappa à la porte de la chambre. Il cria d'entrer et la tête aux cheveux courts du consul des États-Unis apparut dans l'entrebâillement. Atterré. Il vint s'asseoir au bord du lit, mal à l'aise dans sa grande carcasse.

— Nom de Dieu, qu'est ce qui est arrivé ? demanda-t-il. J'ai été prévenu par la police locale que vous aviez eu un accident. Vous vous êtes endormi ou quoi ?

— Non, je ne me suis pas endormi et je n'avais pas bu, fit Malko, nerveux et irritable.

Il lui raconta tout ce qui s'était passé et son ultime tentative de contrer les Cubains. Le consul secoua la tête.

— Je vous comprends, fit-il, et je respecte votre entêtement. Mais vous n'êtes pas Superman. Ces types vont finir par avoir votre peau. Ils ont le temps, l'argent, les complicités et les idées. Ce coup-ci, c'était plus sophistiqué. Si vous y étiez resté, El Gordo n'était pas impliqué. Juste un stupide accident de la route. À mon avis toute l'opération a été menée pour vous faire aller à Santa Marta et organiser « l'accident ».

Malko ferma les yeux, retournant près du fantôme de Raquel Welsh.

— Je vais me reposer, dit-il, j'ai trop mal à la tête.

Le consul sortit sur la pointe des pieds. Malko essaya de dormir mais c'était impossible, trop de pensées tournaient en rond dans sa tête. Où était Tina ? L'avait-elle trahi, elle aussi ? Et pourquoi ? Les élancements dans sa tête l'empêchaient de réfléchir. Il se souvint soudain de ce qu'elle lui avait dit. Qu'elle avait rendez-vous dans un bar, *Mi Vaquita*.

Il se leva. D'abord, il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Tout tournait. Il alla se passer de l'eau froide sur le visage, et entreprit de s'habiller après s'être aspergé de Jacques Bogart.

La chaleur lui infligea une claque brûlante et humide dès qu'il sortit de la chambre et il faillit faire demi-tour. Titubant, il se jeta dans l'ascenseur dont les parois semblaient se gondoler. Il se traîna jusqu'au desk et la ravissante employée au visage triangulaire s'approcha de lui.

— *Si, Señor ?*

— Vous connaissez un bar *Mi Vaquita* ?

— *Claro que si.* Calle 72 et Carretera 46. Près du stade.

Il sortit. Heureusement, il y avait des taxis. Dans le véhicule, il dut fermer les yeux tant la lumière lui faisait mal. C'était à cinq minutes.

Barranquilla était désert, mais la chaleur toujours aussi insoutenable. Quand il débarqua du taxi, l'inévitable pluie recommençait à tomber. Il fut trempé le temps de traverser le trottoir. Le *Mi Vaquita* avait une façade blanchie à la chaux, à la mexicaine, et une grande vitrine sombre au travers de laquelle on ne distinguait rien. Il poussa la porte et entra.

Le *Mi Vaquita* était vide. Une musique tonitruante agressa ses oreilles. C'était un petit bar très sombre, tout en longueur, décoré avec des masques indiens. Soudain, il aperçut dans un coin d'ombre la plume de Tina s'élevant au-dessus d'un fauteuil. La Colombienne était seule en face d'un verre vide. Malko fit le tour du fauteuil et se planta en face d'elle.

Elle leva les yeux sur lui, ouvrit la bouche, la referma. Ses traits semblèrent se ratatiner. Un lapin devant un cobra. Malko s'assit.

— Tu ne t'attendais pas à me revoir, dit-il. Mais, Dieu, quelquefois, est de mon côté... Tina demeura muette.

Il pouvait presque voir le mouvement de son cerveau. Désespérément, elle cherchait une parade, une réplique, sans rien trouver. Malko décida de l'aider. Dieu merci, la musique leur permettait de parler à voix haute sans être entendus du barman.

— Je croyais que tu étais venue à Barranquilla pour m'aider ? dit-il. Tu l'avais fait jusqu'ici, mais le rendez-vous de ton amie Aurora me menait à une mort certaine. Tu étais au courant ?

Simple clause de style. Tina demeura silencieuse.

Malko insista :

— C'est El Gordo ?

Elle secoua la tête négativement.

— Qui alors ? Qui ?

Tina n'osait plus soutenir son regard. Soudain, elle releva la tête.

— El Gordo n'est pas au courant, dit-elle. Si tu le lui dis, il me tuera.

Elle baissa la tête et lâcha dans un souffle :

— Juanita Cayon.

— Juanita Cayon ! Mais où l'as-tu vue ?

— Au restaurant. Après que tu sois parti avec Mercedes. Elle est venue me parler. Elle m'a menacée. Ou je l'aidais et je gagnais beaucoup d'argent, ou elle me faisait tuer.

— Mais pourquoi Juanita Cayon veut-elle tellement me tuer ? demanda-t-il.

— Elle te hait, dit Tina. Tu es responsable de la mort d'un homme qu'elle aimait.

— Qui ? demanda Malko qui n'osait pas comprendre.

— Juan Carlos Laureles. Celui qui a été assassiné par les hommes du général Oscar de la Neva.

— Quoi ? Le trafiquant, le play-boy ? Elle qui est une communiste convaincue.

Tina eut un sourire triste.

— Les communistes baisent aussi. Elle a connu ce garçon, il y a longtemps, à Caracas, elle n'était pas encore engagée autant dans l'action politique. Je crois que ça a été son premier amour. Elle était toujours amoureuse de lui. À cause de toi, il est mort...

Malko était atterré. À quoi tiennent les choses ! Il ne pourrait pas s'expliquer avec Juanita Cayon. La mort est une chose définitive, irréversible. Les mots n'ont aucun poids devant elle. Il tenta de revenir à un problème plus concret.

— Qu'est-ce qu'elle t'a donné ?

— Elle m'a promis une part sur l'argent de la drogue. Demain soir.

— Combien ?

— Deux cent mille dollars, avoua Tina dans un souffle. Pour moi, c'est beaucoup d'argent. Je vais pouvoir m'installer à Barranquilla et y vivre. Je n'aime pas Bogota. Ici, je me sens chez moi.

Décidément, il aurait tout entendu. Il ne se sentait même pas le courage de lui faire des reproches. Sa migraine s'était calmée, et il profitait de ce répit inespéré. Il se sentait diminué, épuisé. Tina dit d'une toute petite voix :

— Tu ne vas pas me croire, mais je suis heureuse que cet attentat ait échoué.

Malko avait envie de dormir, de ne plus penser à rien. Tina posa la main sur la sienne.

— Pardonne-moi.

Il ne répondit pas. À quoi bon ?

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-il. Tu restes quand même à Barranquilla ?

— Oui, dit-elle, El Gordo m'a engagée comme préceptrice pour son fils. Il veut que j'en fasse un vrai gentleman. Il en est fou. Cela va être difficile, car il le gâte tellement, il lui passe tous ses caprices.

— Quel âge a-t-il ?

— Onze ans. Il va en avoir douze. Il est insupportable.

— Je te souhaite bonne chance avec cette petite merveille.

Il avait l'impression que les services de Tina allaient largement dépasser ceux d'une préceptrice.

Tina eut un pauvre sourire.

— Oh, je ne sais pas si cela durera. El Gordo a des toquades, comme ça. Il m'a proposé cela avant-hier, par l'intermédiaire de Mercedes. Il trouve que c'est mauvais pour le petit d'être seulement avec ses gardes de corps qui sont complètement illettrés. Il veut que je lui apprenne à lire et à écrire. Mais le gosse ne veut pas. Nous devons travailler demain, finalement, il a obtenu de son père d'aller à

Carthagène au casino...

— Au casino ! s'exclama Malko stupéfait. À son âge...

— Je t'ai dit qu'il faisait n'importe quoi, fit Tina. On l'habille déjà en homme. Le jour de ses dix ans on lui a fait boire de l'aguardiente... Il adore le jeu, alors, comme il y a un casino à Carthagène, nous allons passer le week-end là-bas...

Malko n'écoutait que d'une oreille.

— Tu sais où va avoir lieu l'échange, demanda-t-il, les armes, l'argent et la drogue ?

Elle hocha la tête.

— Non.

Elle demeura silencieuse quelques instants avant de dire :

— Oublie cette histoire. Ici, tout le monde est contre toi. Je comprends ce que tu ressens, mais la Colombie est un pays à part. Pépé Gutierrez et Vivaldi sont morts pour rien. C'étaient des gens qui arrivaient à rester à peu près honnêtes à Barranquilla. En observant un certain équilibre. Tu as bouleversé cet équilibre, parce que tu ne connaissais pas les règles du jeu. Cela n'a rien amené à personne. Sauf du sang et des larmes. Tu n'as même pas réussi ce que tu voulais.

Malko se leva. Il en avait assez entendu et se sentait gagné par le sommeil.

— Je te souhaite un bon week-end à Carthagène, dit-il.

Elle se leva et le suivit jusqu'à la porte, passant un bras autour de son cou.

— Pourquoi ne viens-tu pas ? demanda-t-elle. Le soir je ne serai pas occupée par le gosse. Nous pouvons nous voir. C'est beau, Carthagène.

Malko secoua la tête.

— Non, merci. Je n'ai pas envie d'aller à Carthagène.

Il hésita devant la chaleur gluante de la nuit. Un unique taxi attendait au bord du trottoir. Tina en profita pour appuyer ses lèvres contre son oreille. Glisser sa langue le long du pavillon en une caresse sensuelle pleine de promesses. Observée avec amusement par le barman.

— Viens, dit-elle, je pars demain vers quatre heures.

Il s'éloigna, poursuivi par la conscience de son échec et se laissa tomber dans le taxi, conduit par un jeune homme lippu. Lorsqu'il lui indiqua le *Royal Lebolo*, l'autre eut un sourire canaille et se retourna.

— *Señoritas ? Muy guapas, chupan.*

Malko fit semblant de ne pas avoir entendu. Sa migraine reprit. À l'hôtel, il fila au bar et commanda une vodka-tonic. Il avala avec, en hâte, un comprimé de mescaline. Autour de lui des gens flirtaient, parlaient, s'amusaient. Peu à peu, il sombra dans une sorte de délire silencieux, peuplé d'hallucinations, de rêves, de projections. Dès que

son verre était vide, le barman le changeait automatiquement. La musique de l'orchestre semblait pénétrer dans ses os. Il ne savait plus où il se trouvait. Sa migraine s'était miraculeusement évanouie.

Soudain, il réalisa que la vision qu'il caressait depuis un moment dans sa tête était un peu plus qu'un fantasme. La solution à son problème. Une solution monstrueuse, inhumaine, contraire à toute son éthique. Une solution qui ferait frémir d'horreur toute la CIA, s'il la proposait. Mais une solution qui lui permettrait de remporter la victoire. Quelque chose en lui s'opposait à ce qu'il quitte Barranquilla vaincu, laissant El Gordo et les Cubains terminer tranquillement leur petite affaire. Cela aussi c'était contre son éthique.

Bercé par la musique et le bruit des conversations, il sourit tout seul. Si ses chefs le voyaient, ils le prendraient pour un fou.

Un fou dangereux.

Il pensa soudain au colonel Kurtz, du film *Apocalypse Now*, qui se lançait dans sa guerre à lui, plus féroce que celle codifiée par ses chefs. Et qui finissait très mal. C'était un risque. Mais c'était quand même moins déshonorant que de fuir, vaincu... Il glissa de son tabouret, l'âme en paix et tituba jusqu'à la sortie à travers le brouhaha des conversations. Espérant que lorsqu'il serait dessaoulé, il ne penserait plus à tout ça.

Sans trop y croire. La machine infernale était remontée dans sa tête et faisait tic-tac.

CHAPITRE XVI

On se serait presque cru à Miami. Un Miami un peu pourri, rongé par l'humidité. La péninsule de Boccagrande s'allongeait comme un index recourbé, au sud de la vieille cité, mince bande de terre entre la mer des Caraïbes et la baie de Carthagène. Les tours en ciment de quelques hôtels modernes tranchaient sur les petites maisons de stuc grisâtre, noyées dans la végétation tropicale. Malko, accoudé à la rambarde de la piscine du *Capilla del Mar*, au seizième étage, contemplait la longue plage de sable gris. Des milliers de Colombiens s'y ébattaient dans une eau boueuse qui aurait fait reculer un pèlerin de Benarès. Le soleil était en train de disparaître dans de gros nuages blancs, au-dessus de l'océan, mais les gens continuaient de se baigner. Le *Capilla del Mar*, au coin de l'avenue Santander et de la Calle 8, dominait toute la péninsule étroite. Malko fixa son regard sur la pointe sud. Un long bâtiment rose disparaissait presque sous la luxuriance d'un jardin tropical : l'hôtel-casino *Caribe*, le plus vieux de Carthagène. Il le contempla un moment, puis reporta son regard sur le nord de la péninsule, là où le soleil couchant rougissait les remparts du XV^e siècle entourant la vieille ville, vestige unique en Amérique latine de la conquête espagnole.

Malko était arrivé à Carthagène une heure plus tôt. Au volant de la voiture personnelle de Larry Farmer, le consul. Il avait expliqué à l'Américain qu'il voulait voir Carthagène et ne trouvait pas de voiture à louer. Le consul, ne bougeant pas pendant le week-end, n'avait pas hésité. Cent quarante kilomètres de route sinueuse et défoncée, dans un paysage quelconque. Mais c'était quand même un autre monde que Barranquilla, avec les hôtels, les plages, les touristes et les boutiques presque luxueuses de l'Avenida San Martin. Il regarda encore un peu le soleil et redescendit. Grâce à la mescaline, il n'avait plus de migraines mais se sentait un peu flotter au-dessus du sol... Sauf le consul, personne ne savait qu'il était à Carthagène. Il avait dit, au *Royal Lebolo*, qu'il repartait pour Bogota.

Il repassa dans sa chambre, s'équipa et alla prendre l'éternelle Dodge, garée face à la plage. Comme il disposait encore de pas mal de temps, il prit la direction du port et de la « ciudad amurallada ». Après avoir franchi la porte en face du port, s'ouvrant dans les épais remparts blanchâtres, il s'enfonça dans les rues étroites bordées d'antiques demeures aux encorbellements tarabiscotés, défendues par de lourdes grilles de bois. Semblables à ce qu'elles étaient cinq siècles plus tôt. Même le Palais de l'Inquisition n'avait pas bougé, en face

d'une petite place ombragée. Plus loin, il longea le parvis de l'église Santo Domingo. On y célébrait une messe tardive et les fidèles débordaient sur le trottoir. Malko ressortit par une ouverture creusée sous les remparts et donnant dans l'avenue Santander qui bordait la mer. Il remit le cap sur Boccagrande. La récréation était terminée.

*

* *

Les cheveux noirs calamistrés de l'enfant vêtu de blanc arrivaient tout juste à la hauteur du tapis vert. Le pli de son pantalon était impeccable, comme la raie séparant ses cheveux. Il arborait un air grave presque comique, ses petites mains serrées sur des liasses de billets de 1 000 pesos. Malko l'observait depuis un moment. Son visage ne cillait pas lorsqu'il déposait des billets sur des numéros de la table de roulette. Il perdait. Avec une facilité déconcertante, ne jouant que les numéros pleins, en désordre. Cela semblait lui être complètement égal. Lorsqu'il n'avait plus d'argent, il se tournait silencieusement vers un des deux hommes qui l'accompagnaient. Deux malabars en tenue noire, chemise et pantalon, la crosse de nacre d'un automatique dépassait de leur ceinture.

L'un des deux tirait alors de sa poche une autre liasse et la tendait au gamin avec un sourire servile. Malko avait calculé qu'il devait en être à deux cent mille pesos de perte... Bien entendu, les enfants étaient interdits au casino du *Caribe*, comme les hommes en armes. Seulement la loi ne s'appliquait pas au fils d'Esteban Contador, dit El Gordo.

Esteban Junior était déjà bouffi de graisse, comme un canard prêt à laquer, avec l'assurance d'un adulte, de petits yeux noirs pleins de dédain. Les autres joueurs le contemplaient avec une stupéfaction mêlée de dégoût, mais cela ne semblait pas le gêner... Se hissant sur la pointe des pieds, il posa une liasse sur le 17. Roulement de la boule. Le 17 sortit. Le gamin poussa un hurlement de joie et trépigna sur place. Malko retint un juron. Cela signifiait un retard supplémentaire... Il se perdit dans la foule entre deux tables. Le casino du *Caribe* n'était qu'une salle en longueur avec une douzaine de tables, roulette, chemin de fer et black jack. La plupart des joueurs : des touristes risquant des mises modestes. Une fille, très jeune, belle, avec une poitrine bronzée offerte, le frôla et lui adressa un regard insistant.

Ce n'était pas le moment. Ses paillettes blanches se perdirent dans la foule. Malko chercha des yeux Tina. Il ne l'avait pas vue dans le hall. Elle devait se reposer. Il reporta son attention sur le fils d'Esteban Contador. Il avait recommencé à perdre. De temps en temps, un des gorilles se retournait, promenant sur la foule un regard menaçant et

inquisiteur. Le jeu dura encore une demi-heure. Un des deux gorilles chuchota à l'oreille d'Esteban Junior avant qu'une ultime liasse change de mains. Puis le gorille s'éloigna de la table. Malko le suivit jusqu'au hall et le vit décrocher un téléphone. Il revint près de la table à temps pour voir les derniers billets du gamin raflés par le croupier.

Esteban Junior demeura immobile quelques secondes, puis, d'un pas décidé, fonça vers le hall. Malko fendit la foule et le suivit. Le fils de El Gordo s'arrêta au milieu du hall, en apercevant Tina émerger de l'escalier. Elle portait une robe blanche très ajustée mettant en valeur sa lourde poitrine et ses hanches en amphore. Un collier de perles, des escarpins, les cheveux relevés en chignon. Seuls les yeux étaient tristes, comme morts.

Malko eut pitié d'elle. Tina et l'affreux gamin se dirigèrent vers le bar. Le barman lui servit aussitôt une boisson verte. Malko s'installa dans un fauteuil. Au garçon qui venait prendre la commande, il demanda :

— C'est courant que les enfants jouent au casino ?

L'autre eut un sourire d'excuse.

— Non, *Señor*, pour celui-ci c'est spécial. C'est le fils d'un grand *marimbero* de Barranquilla. Il vient tous les mois et il loue la moitié du premier étage. Il se fait amener des femmes ! À son âge ! Mais cette fois, il en a amené une avec lui...

Malko lui donna mille pesos et s'éloigna. Esteban Junior était toujours au bar. Malko monta au premier par l'ascenseur. Le couloir était sombre, mal éclairé, avec une douzaine de portes. Il redescendit par l'escalier. Juste à temps pour voir le gamin se diriger vers l'ascenseur, l'air bougon. Tina et les gorilles sur ses talons. L'enfant monta dans la cabine avec les deux hommes et Tina se dirigea vers le stand de journaux. Malko attendit que l'ascenseur ait disparu et la rattrapa.

Elle s'arrêta net et se retourna. Son visage s'illumina.

— Malko, oh, tu es venu !

Il lui sourit.

— Tu as l'air occupée...

Le visage de la Colombienne se rembrunit aussitôt.

— Oh, c'est terrible ! Je le giflerais avec plaisir, mais je crois qu'il serait capable de me tuer ! Il est furieux parce qu'il a perdu tout l'argent que lui avait donné son père : cinq cent mille pesos. Il m'a dit de lui acheter des bandes dessinées et des *Play Boy*. Il se couche tôt. Tu veux me retrouver tout à l'heure ? Chambre 106...

— Où couche-t-il ?

— À côté, dit-elle, au 108. Ce petit monstre a peur la nuit. Il exige que je laisse la porte ouverte. Mais je la fermerai dès qu'il dormira. Viens dans une heure. Je dirai aux deux *pistoleros* que je ne me sens

pas bien. Tu viendras ?

— Je viendrai, dit Malko.

Elle se colla brusquement à lui, et de tout son corps.

— À tout à l'heure.

Elle fila vers le stand de journaux. Malko alla au bar et se commanda une vodka. Deux filles, dont celle en paillettes blanches vinrent se glisser sur les tabourets, lui coulant des regards humides. Une vague musique de *salsa* filtrait de la boîte de l'hôtel. Il faisait presque frais. Malko réalisa qu'il avait faim et se fit servir les éternelles boulettes de viande. Il en aurait besoin. Il se sentait à la fois merveilleusement calme et dans un état de tension incroyable.

*

* *

Le couloir était absolument silencieux. Malko s'arrêta devant la porte du 106 et écouta. Aucun bruit. Il colla son oreille au battant. Sans rien entendre. Une heure et demie s'était écoulée, et il se demanda s'il n'avait pas trop attendu. Tina dormait peut-être bien qu'une femme amoureuse ne s'endorme pas. Il tourna la poignée de la porte et le battant s'ouvrit. Il observa l'intérieur de la chambre. Seule une lampe de chevet était allumée.

Il n'y avait personne, ni dans le lit, ni ailleurs.

Derrière Malko, il y eut un bruit de porte qui s'ouvrait dans le couloir. Il entra vivement au 106 et referma derrière lui. C'est alors qu'il aperçut la porte de communication entrebâillée. Une raie de lumière en filtrait. Il s'en approcha.

Un bruit rythmé frappa ses oreilles. Une sorte de halètement saccadé. Malko s'avança, millimètre par millimètre et glissa un œil dans l'autre chambre. Il demeura médusé.

Esteban Junior était sur le lit, portant toujours son blouson blanc très ajusté, mais son beau pantalon blanc était baissé sur ses chevilles, découvrant des fesses roses et rebondies, des cuisses grasses couvertes de minuscules poils noirs, tirebouchonnés comme ceux d'un goret. Ce derrière rose montait et descendait entre les cuisses bronzées de Tina. La jeune femme était étendue en travers du lit, habillée elle aussi, la robe relevée jusqu'aux hanches, les talons de ses escarpins accrochés au rebord du lit. Subissant l'assaut du petit monstre, les bras en croix. Malko pouvait voir les petites mains grassouillettes crispées sur les seins de la jeune femme et son profil attentif, la bouche ouverte. Il soufflait comme un phoque, au rythme de sa copulation, se donnant un mal fou. C'était à la fois grotesque et terrifiant. Les bandes dessinées étaient éparées sur le plancher...

Et soudain, ce fut la catastrophe. Le téléphone sonna dans la

chambre de Tina. Malko hésita une seconde. Ce fut trop. Le gamin se retourna avec une expression furieuse et le vit.

Malko crut qu'il allait se mettre à pleurer. Son visage enfantin et déjà empâté se tordit avec une drôle d'expression puis la rage prit le dessus. Sans s'arracher de Tina, il hurla d'une voix aiguë :

— *Vaya ! Vaya inmediatamente !*

Tina se redressa et aperçut à son tour Malko. Ses yeux noirs reflétaient tout le dégoût du monde. Brutalement, elle repoussa le garçonnet en train de la chevaucher, le faisant tomber sur le côté.

— C'est toi qui vas foutre le camp ! cria-t-elle. Sale petit dégoûtant ! Je le dirai à ton père !

Le fils de El Gordo, glissa à terre, exhibant un petit sexe rose et pointu et se releva, le pantalon toujours sur les chevilles, les yeux noirs de rage. Sans même songer à se rhabiller, il glapit :

— Mon père, il t'enculera ! Je vais chercher Fidel !

Il partit vers la porte, se prit les pieds dans le tapis et s'étala. Tina rabattit sa robe sur son ventre avec un cri, sauta à terre et s'immobilisa. Elle venait de voir le gros revolver dans la main droite de Malko. Celui-ci traversa la pièce et prit le garçonnet par le col de son blouson, lui poussant le canon de l'arme dans le cou.

— Rhabillez-vous et taisez-vous, dit-il.

Esteban Junior redevint instantanément un enfant terrifié. Il se releva, prit son pantalon à deux mains et le reboucla. Mais l'assurance lui revint vite. Il pointa son index boudiné vers Malko.

— Laissez-moi tranquille et sortez, sinon mes gardes vont vous tuer, menaçait-il.

Sans un mot, Malko le gifla. Tina regardait, horrifiée. Esteban Junior se mit à pleurer.

— Nous allons sortir de cette chambre, fit Malko calmement. Vous et moi. Je ne vous conseille pas de dire un mot. Sinon je tire une balle dans votre vilaine petite tête. Allez...

Il le poussa vers la porte. Tina s'interposa, affolée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Où vas-tu ?

— Je l'emmène, dit Malko. Pour l'échanger à Esteban Contador contre quelque chose à quoi je tiens beaucoup. Je crois qu'il tient assez à son fils pour ne pas faire de difficultés... Tu n'es pour rien là-dedans, je l'aurais fait de toute façon.

Tina restait clouée sur place.

— Mais tu es... tu es...

Elle ne trouvait pas ses mots. Ses traits se défirent.

— Mais ce n'est pas possible, ils vont me tuer.

— Tu leur diras que j'étais armé, dit Malko, poussant le gosse, muet de peur, vers la porte. Vite, je n'ai pas le temps.

— Je viens avec vous, fit Tina.

Malko n'avait pas le temps de discuter. Il ouvrit la porte sur le couloir obscur et vide.

C'était la partie la plus difficile et la plus délicate de l'opération. Si le gamin criait et que les gorilles surgissent c'était le massacre, et tout ratait. Le cœur dans la gorge, Malko poussa Esteban Junior vers le bout du couloir où se trouvait l'escalier menant au jardin et à la piscine repérée plus tôt par Malko. Ils passèrent devant les portes des gardes du corps, sans que le gamin dise un mot. Tina suivait, muette de terreur. Malko ne respira qu'en s'engageant dans les marches de fer. Il n'avait même pas besoin de pousser le fils d'Esteban Contador. Celui-ci semblait mesmêrisé par le gros revolver.

Le jardin était sombre, humide et chaud. Malko poussa le gamin.

— Par ici.

Ils longèrent un sentier menant à la barrière blanche séparant le *Caribe* de la rue sombre. Sans effort.

Malko souleva le gosse et le fit passer par-dessus la barrière, puis il sauta à son tour. Tina suivit maladroitement. La Dodge était garée juste en face. Malko ouvrit le coffre. Prenant le gamin, dans ses bras, il le déposa à l'intérieur et referma.

— N'aie pas peur, dit-il à Tina, j'ai percé des trous dans la tôle, il ne risque pas d'étouffer. Maintenant, je vais vous laisser...

— Où vas-tu ?

— À Baranquilla.

Elle fit le tour de la voiture.

— Ne me laisse pas ici.

— Ils vont croire que nous avons préparé notre coup ensemble, remarqua Malko. Tu sais ce que cela signifie pour toi ?

Tina hésita, puis posa la main sur la poignée de la portière.

— Tant pis, j'ai trop peur de rester ici seule. Ce sont des brutes, les deux autres. Ils risquent de me tuer pour dégager leur responsabilité.

Elle ouvrit la portière et se glissa dans la voiture. Malko fit demi-tour et reprit l'Avenida San Martin, vers le nord. Ils longèrent la vieille ville par l'Avenida Santander. Tout était désert. Aucun bruit ne venait du coffre. Lorsqu'ils arrivèrent à la sortie de la ville avant l'aéroport, il gara la voiture en face d'une plage déserte, descendit, puis ouvrit le coffre.

Esteban Contador était tassé en fœtus, en train de vomir. Malko dut réprimer sa pitié. L'odeur était effroyable dans le coffre. Il fit sortir le gosse, bien que ce soit un risque, le mit debout, puis lui ôta ses vêtements souillés. Le gamin se laissait faire, complètement amorphe. Tina contemplait la scène sans un mot. Malko s'accroupit en face du garçonnet.

— Il ne faut pas avoir peur, dit-il doucement. Je ne te ferai aucun mal. Ton père va t'échanger contre quelque chose à quoi je tiens. C'est

une question de quelques heures. Nous allons à Barranquilla, chez toi, mais je suis obligé de te bâillonner. La route est longue.

— Ne me faites pas de mal, murmura le gosse.

Malko avait tout préparé dans le coffre. Des cordelettes avec lesquelles il lia les poignets et les chevilles du gamin et un mouchoir qu'il lui enfonça dans la bouche, après s'être assuré qu'il pouvait respirer. Puis il le réinstalla dans le coffre le plus confortablement possible et referma. Il se sentait mal à l'aise, observé par Tina.

Ils remontèrent en voiture et il reprit la route. Deux heures et demie jusqu'à Baranquilla. Tina, les mains croisées sur ses genoux demeurait silencieuse. Malko attaqua le premier :

— Cela doit t'étonner que j'aie fait cela ?

— Oui, bien sûr, dit-elle.

— J'ai beaucoup réfléchi, expliqua Malko. Le kidnapping est une chose qui m'a toujours fait horreur. C'est méprisable. Seulement il y a quelque chose que j'abhorre, c'est le manque de réalisme. Lorsque les dés sont pipés, il faut se battre avec les mêmes armes que l'adversaire. Souvent, nous ne le faisons pas et nous pardons.

« Esteban Contador a tué, fait chanter, torturé, trafiqué avec la drogue depuis des années. Impunément, à cause de son soutien politique. Si cette tonne de cocaïne parvient aux USA cela signifiera des milliers de drogués en plus, des souffrances inexprimables. Je ne parle même pas des armes. Alors où est la vérité ? Je sais que la CIA ne m'approuvera pas. Qu'elle aurait rejeté mon plan, parce que ce sont des bureaucrates enfermés dans leur contexte. J'ai décidé tout seul d'enlever le fils d'El Gordo, et de le rendre contre la cocaïne. Je pense qu'Esteban Contador cédera. Il se moque de gagner quelques millions de dollars de plus. Pour lui, ce n'est pas une affaire de vie ou de mort. Ça l'est pour moi, c'est pour cela que je gagnerai.

— Tu as raison, fit faiblement Tina, mais ils risquent de te tuer après. El Gordo va être dans un état terrible. Tu ne sais pas ce que son fils représente pour lui.

— Après, si je me fais prendre, cela sera moins grave, dit Malko.

— Ils t'écorcheront vif.

— Ils ne me prendront pas vivant... Mais peut-être ne me prendront-ils pas du tout. De toute façon, je te déposerai tout à l'heure à l'aéroport.

— Non, fit Tina, même à Bogota, je ne serai pas en sûreté. Je dois sortir du pays, aller dans un autre endroit où il ne saura pas que je suis. Sinon, il me tuera de façon horrible. Je resterai avec toi, jusqu'au bout...

Le silence retomba. Peu à peu, la jeune femme s'assoupissait, bercée par le ronronnement du moteur. Malko réfléchissait, à la fois angoissé et décidé. C'était une aventure folle. Parce qu'elle était folle,

elle pouvait réussir.

Il roula plus d'une heure sans incident. Il venait de traverser Savalalarga lorsqu'il aperçut des lumières au milieu de la chaussée. Il freina. Des soldats armés jusqu'aux dents barraient la route derrière une herse. Il stoppa sur le bas-côté et descendit sa vitre. Un soldat s'approcha, casqué, un fusil à la main.

— *Pasaporte, senor, por favor.*

Malko lui tendit son passeport. Le soldat regarda le passeport, inspecta l'arrière de la voiture d'un coup d'œil et ordonna :

— Descendez. Ouvrez le coffre.

CHAPITRE XVII

Malko essaya de sourire, l'estomac contracté. Le soldat avait une tête d'Indien obtus, pas sympa pour un sou et même menaçant. Visiblement, il n'aimait pas les *gringos*... Lentement, il sortit de la voiture, se demandant comment il allait faire. En plus, le Smith & Wesson était sous sa banquette. Soudain, Tina se réveilla en sursaut, vit le barrage. Malko lui souffla : « Ils veulent fouiller le coffre. » Elle sauta hors de la voiture sans un mot et fit le tour. Le soldat la suivit. Malko surveillait dans le rétroviseur. La discussion fut très courte. Il pouvait tenter de démarrer, mais il risquait de prendre une rafale de G 3 qui tuerait le fils d'El Gordo. Tina revint et rentra dans la voiture.

— Démarre, dit-elle.

Malko s'empessa d'obéir. Le soldat les regarda s'éloigner sans protester.

— Comment as-tu fait ? demanda Malko.

— Je lui ai donné mille pesos en lui disant que nous avions de la *marimba*. S'il ouvrait le coffre, c'était son officier qui se l'appropriait. Il a préféré ça.

Le barrage avait disparu dans la nuit. Malko eut l'impression que sa poitrine doublait de volume. Heureusement que Tina était là.

Une heure plus tard, ils pénétrèrent dans Barranquilla. Malko se tourna vers Tina.

— Tu as encore le choix. Je peux te déposer à l'aéroport. La DEA t'aidera à Bogota.

Tina Estoril secoua la tête.

— Non, j'ai trahi Don Diego en m'alliant avec Juanita Cayon. S'il le sait... Je reste avec toi.

— Bien, dit Malko. Alors tu peux m'aider. Tu connais quelqu'un qui puisse me vendre de l'explosif, des détonateurs et du cordon bickford ?

La Colombienne réfléchit rapidement.

— Je pense que oui, dit-elle.

— Il me faut aussi une minuterie, mais ça, c'est facile. Bon, allons-y. Ensuite, je te déposerai au *Royal Lebolo*, et je m'organiserai tout seul. Je ne veux pas que tu saches où se trouve l'enfant. Pour ta propre sécurité. Je te rejoindrai ensuite, et nous contacterons Esteban Contador, si lui ne l'a pas déjà fait.

— Tu n'as pas peur qu'il nous tue ?

Malko eut un sourire triste.

— Non, c'est un homme prudent. Il sait que j'ai son fils et il me connaît... Ils venaient de rejoindre l'Avenida Olaya Herrera, véritable marécage de boue sans lumière où pataugeaient des camions. Un taxi apparut. Malko donna un coup de klaxon et dit à Tina :

— Vas-y maintenant. À tout à l'heure.

Elle sauta de la voiture, et il la regarda s'éloigner dans la nuit. Puis il redémarra, se mêlant aux camions. La pluie commençait à tomber. Il fallait que tout soit réglé en quelques heures. Cela allait être un combat entre deux volontés également décidées à vaincre et deux esprits tortueux.

Un combat à mort.

* * *

Esteban Contador écrasa la table de son poing énorme, les yeux piquetés de rouge.

— Pourquoi n'avez-vous pas veillé sur lui ? Je vous paie pour cela.

Les deux hommes debout en face de sa table baissèrent la tête, livides de terreur. Ils étaient revenus de Carthagène aussi vite qu'ils l'avaient pu. Dès qu'ils avaient eu la certitude qu'il ne s'agissait pas d'une fugue. Personne n'avait vu sortir le fils d'El Gordo du *Caribe*. La fille non plus. Esteban Contador savait bien que c'était un enlèvement.

— *Señor* Esteban, fit le plus courageux des deux gardes du corps, le *señorito* nous a dit qu'il désirait rester seul avec la Tina. On savait pourquoi, on n'a pas voulu les déranger...

— Vous auriez dû rester dans le couloir, dit El Gordo.

Il avala une rasade de vodka. La plupart de ses hommes étaient dans la nature, cherchant à recueillir quelques renseignements. Seuls ses quatre gardes personnels veillaient sur lui, assis dans un coin de la pièce. Cette maison de Puerto Colombia, à vingt kilomètres de Barranquilla, était une vraie forteresse entourée de hauts murs hérissés d'énormes tessons de bouteille, perchée sur une colline, face à la mer, à la sortie du village.

Tout à coup, il n'arriva plus à dominer sa rage. Se levant, il marcha vers l'un des deux hommes et noua ses mains autour de son cou.

— *Maricón*,⁽³²⁾ siffla-t-il, si mon fils meurt...

Cette idée le mit dans un tel état qu'il serra, serra, sans se rendre compte que l'homme titubait, perdait connaissance, la langue hors de la bouche. Il lui cogna la tête contre les murs, puis sentit quelque chose céder sous ses doigts énormes : les vertèbres cervicales. Il lâcha le garde du corps qui tomba comme un pantin dont on a coupé les fils. Il se tourna alors vers l'autre, les yeux hors de la tête. Ce dernier aurait probablement sauvé sa vie s'il n'avait pas esquissé le geste de

prendre son arme, fou de terreur. Il l'arrêta aussitôt, mais cela n'avait pas échappé à Esteban Contador.

— *Pero, pero inmundo* !⁽³³⁾ hurla-t-il.

Paralysé, il ne bougea pas quand le *marimbero* marcha sur lui. Il était déjà virtuellement mort de peur lorsqu'Esteban Contador noua ses mains autour de son cou. Les quatre gardes du corps observaient la scène, terrifiés. Avant que le fils ne soit retrouvé, beaucoup de sang coulerait... El Gordo serrait de nouveau, sans un mot, les yeux fous.

Pour celui-là, ça alla plus vite. Il poussa un drôle de gargouillement et tomba d'un coup, les carotides écrasées. El Gordo le lâcha et retourna à sa table où il se laissa tomber lourdement.

— Personne n'a téléphoné ? demanda-t-il.

— Non, *Señor*.

Aucune nouvelle. Pourtant, il était sûr que quelqu'un allait se manifester. Il ne comprenait pas. Ce n'était pas dans les façons des *gringos* de se livrer à ce genre de choses. Ils étaient trop humanitaires. Mais personne à Barranquilla, à part un fou, ne se serait risqué à enlever son fils. Or, ce n'était pas l'œuvre d'un fou. Donc, il ne restait qu'un nom possible. Le *gringo* blond. Celui qu'il avait bêtement épargné pour faire plaisir à son ami le gouverneur. Celui-là, il le tuerait aussi, si quelque chose arrivait à son fils.

Le *gringo* blond. L'idée insidieuse faisait son chemin. Où était-il ? Il avait disparu. Mais c'était sûrement lui. Trop tard pour le tuer.

Il y eut une cavalcade dans l'escalier. Un homme surgit, essoufflé. Le téléphone était au rez-de-chaussée.

— *Señor* Esteban, dit-il, on vous demande au téléphone.

— Qui ? aboya El Gordo.

Il n'était pas d'humeur à prendre n'importe quel emmerdeur.

— Je n'ai pas compris le nom, dit son employé. Il parle comme les *gringos*. Il dit que c'est important. Je peux l'envoyer...

— Jamais, rugit El Gordo. Je le prends.

Il se leva d'un bond, enjambant les cadavres des deux hommes qu'il venait d'étrangler et se rua dans l'escalier, le sang battant dans ses tempes, la vision brouillée par la rage. L'écouteur était posé sur la table de l'entrée. Il s'en empara.

— *A la orden* ?

— Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois, fit une voix à l'accent étranger.

Aussitôt, un grand calme descendit en lui. Il avait eu raison. L'angoisse se dissipait. On allait se battre, traiter, trahir, tuer. Toutes choses qu'il savait faire à merveille.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Non, réussit à répondre El Gordo.

Ses doigts écrasaient l'écouteur à le broyer.

— J'ai enlevé votre fils, annonça le *gringo* comme il s'y attendait. Il est en parfaite santé et je n'ai pas l'intention de lui faire de mal. Seulement, je ne vous le rendrai que sous certaines conditions...

Esteban Contador souffla dans l'appareil :

— *Carajo* ! Rendez mon fils immédiatement. Sinon, vous serez découpé vivant.

— Ne dites pas de bêtises, répliqua la voix froide. Nous sommes entre gens sérieux. Je vous rendrai votre fils en échange de la tonne de cocaïne de Juanita Cayon.

— Je vais prévenir le gouverneur pour qu'il vous arrête, siffla le *marimbero*. Vous serez fusillé.

— Alors, votre fils mourra. Je vais vous dire comment je me suis organisé. Il se trouve dans un endroit où personne ne peut le trouver. Je suis le seul à le connaître. Il a de quoi manger et boire pour vingt-quatre heures. Au bout de ce laps de temps, une minuterie déclenchera un explosif à retardement qui le déchiquètera. Si on trouvait par hasard sa cachette, le mécanisme fonctionnera de la même façon. Je vous conseille donc de ne pas faire d'imprudences. C'est à vous de jouer. Dès que vous serez prêt à traiter, vous m'appellez. Je ne vous rappellerai pas. Je suis fatigué et je veux dormir.

El Gordo resta un long moment silencieux, écoutant les grésillements de l'appareil.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il enfin.

— Toujours au même endroit, fit le *gringo*. Au *Royal Lebolo*. À bientôt, j'espère.

Clac. Il avait raccroché. Esteban Contador en fit autant. Il avait l'impression que son cerveau s'était soudain liquéfié. Puis, il se reprit, et se tourna vers les gardes du corps qui l'avaient suivi. Le regard boueux, encore durci par la haine.

— Pour tout le monde, le petit est à Carthagène pour quelques jours.

Il remonta de son pas lourd et reprit sa place, se versant une large rasade de vodka. Il avait besoin de réfléchir avant de bouger. Surtout garder le secret. Ses partenaires du FARC n'avaient pas les mêmes intérêts que lui ; il serait peut-être obligé de les trahir. S'ils étaient au courant, ils risquaient de se méfier. Même de prendre les devants. En soi, sur le plan financier, l'affaire n'était pas mortelle. Un simple manque à gagner. S'il était obligé de donner ses complices, c'était déjà plus grave. Mais cela s'arrangerait. On avait trop besoin de lui, de son réseau tissé depuis des années. Mais quelque chose le brûlait : la honte d'avoir à capituler dans sa ville devant un *gringo* fou qui avait osé enlever son fils...

Il ne pouvait pas laisser passer ça. Avant tout : sauver son fils. C'était comme aux échecs, le premier pas conditionnait tous les autres. Il prit son verre et le serra dans ses énormes mains. Jusqu'à ce qu'il se brise. Puis, il regarda le sang couler de ses doigts entaillés.

* * *

Malko avala une troisième pilule de mescaline et s'allongea sur le lit. Maintenant, il savait pouvoir disposer de quelques heures. El Gordo était trop prudent pour se lancer dans une action précipitée. Mais ensuite, ce serait l'enfer...

Il avait calé une table contre la porte et le Smith & Wesson était posé à côté de lui. Il aurait le temps de s'en servir. Au point où il en était, plus rien ne lui faisait peur. Il avait franchi la fragile ligne invisible qui faisait de lui un vrai hors-la-loi. La « Company » le laisserait tomber si les autorités colombiennes s'attaquaient à lui. Une honorable agence fédérale américaine ne pouvait s'identifier à un kidnappeur d'enfant. Mais on ne fait pas la guerre en dentelles. Quelquefois, il faut se salir les mains.

Malko se sentait en paix avec sa conscience. Il avait retourné les cartes en Colombie, ses adversaires étaient sur la défensive. Tout se passerait bien s'ils étaient persuadés qu'il irait jusqu'au bout.

Or, il ne bluffait pas. À un détail près, tout ce qu'il venait de dire à Esteban Contador était vrai. Le gamin mourrait si son père ne capitulait pas. Malko mourrait aussi probablement et Tina aussi, mais il serait mort debout, en combattant. Il ferma les yeux, retrouvant ses hallucinations habituelles. Sur le lit jumeau, Tina se reposait, les yeux ouverts. Elle n'avait pas dit un mot durant sa conversation avec le *marimbero*. Il se tourna vers elle.

— Que crois-tu qu'il va faire ?

Tina eut un sourire sans joie.

— Essayer de récupérer l'enfant et ensuite nous tuer.

— Et les autres ?

— Il n'a pas dû leur dire.

C'est aussi ce que Malko croyait. Pour l'instant, cela ne servait à rien. Ils pouvaient réagir dangereusement. Ce qui gênerait Malko. C'était encore un atout dans sa manche. À abattre au dernier moment.

— Il faut essayer de dormir, conseilla Malko. Demain sera un jour très long.

Il éteignit.

* * *

Juanita Cayon achevait de dîner. Morose. Certes, sa mission se

terminait bien. Dans quelques heures s'achèverait l'opération complexe pour laquelle elle était venue en Colombie. Mais le *gringo* blond lui avait échappé. Il s'était enfui comme un couard à Bogota, où elle n'avait pas le temps de le poursuivre. Il faudrait attendre que la vie les remette l'un en face de l'autre.

Peut-être jamais.

Ses compagnons ignoraient ses tourments. Heureux que l'opération se termine. Le rendez-vous final était pour le lendemain.

* * *

Esteban Contador jeta la bouteille de vodka vide et demanda à l'homme debout devant lui :

— Tu es sûr que la fille est dans sa chambre ?

— Certain, *Señor*.

C'était un fait nouveau, intéressant. Il n'avait pas pensé qu'une fille comme Tina serait assez folle pour s'allier au *gringo*. Il y avait une petite chance qu'il parvienne à l'enlever. Mais le *gringo* ne l'échangerait pas. Donc, il ne tenterait rien.

Par contre, il pourrait la tuer... Il réfléchit quelques secondes à cette idée-là. À son avis, cela ne déclencherait pas les représailles totales et cela affaiblirait son adversaire.

Donc, c'était une bonne chose à faire.

Il se leva lourdement.

— Prépare la Rolls, nous allons à Barranquilla.

Il ne sortait sa Rolls rouge que dans les grandes occasions.

CHAPITRE XVIII

La Rolls Royce rouge au toit noir dérapait et cahotait dans ce qu'on aurait pu prendre pour un égout à ciel ouvert, mais qui était en réalité l'Avenida El Progreso, une des grandes artères nord-sud de Barranquilla. Les très hauts trottoirs étaient encombrés de dizaines de marchands ambulants offrant de tout, de l'iguane séché au magnétoscope Akai. Le chauffeur d'Esteban Contador donna un furieux coup de klaxon. Plusieurs bus agglutinés dans la boue bouchaient la route. Il allait être en retard à son rendez-vous avec Malko.

Lentement les lourds bus s'écartèrent, dans des volutes de gas-oil, et la Rolls s'élança vers la Calle 35, aspergeant de boue liquide les passants immensément flattés d'apercevoir la seule Rolls de la région. Celle-ci tourna dans la Calle 35. Un vieux policier occupé à mettre des contraventions se hâta de lui dégager une place et salua Esteban Contador, avec toute la servilité requise.

Celui-ci sembla ne pas le voir et s'engouffra dans la boutique de son père. Ce dernier l'accueillit avec effusion et le fit entrer dans le second bureau où se tenaient déjà une demi-douzaine de pistoleros. Pas encore au courant du kidnapping.

— Il n'est pas encore arrivé, dit le papa Contador.

El Gordo se laissa tomber sur une chaise, et réclama à boire. On lui apporta sa vodka. Ses yeux noirs ressemblaient à ceux d'un serpent. Froids, immobiles, sans aucune expression, avec pourtant une acuité métallique. Les coins de sa grande bouche s'étaient abaissés, et il respirait lourdement. Un homme vint se pencher à son oreille. Aussitôt, il jeta aux pistoleros :

— Attendez-moi dans l'autre bureau. Que personne ne nous dérange. Faites entrer le *gringo*.

Ils sortirent et quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur le *gringo* blond, accompagné de Tina. Avant que Malko ait pu faire un geste, Esteban Contador se dressa et gifla la jeune femme si fort qu'elle alla heurter le mur grisâtre.

— *Puta ! Perra !*

Sa main de géant se referma sur le cou de la jeune femme. La voix de Malko claqua dans la petite pièce.

— Contador ! Pensez à votre fils.

Il avait hésité à amener Tina, mais c'était encore plus dangereux de la laisser seule.

À regret, le *marimbero* lâcha prise. D'un pas lourd, il regagna sa

chaise et s'y laissa tomber. Ses yeux boueux se posèrent sur Malko.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je vous l'ai dit. Les mille kilos de cocaïne.

Esteban Contador resta quelques instants silencieux puis laissa tomber :

— C'est impossible. Cela ne m'appartient pas. Mais je peux vous donner de l'argent.

— Je ne veux pas d'argent, dit Malko, je veux la cocaïne. Vos hommes vont venir chercher la marchandise pour la convoier à travers la zone dangereuse patrouillée par l'armée. Vous pourrez toujours leur dire qu'il y a eu un pépin. Que le gouverneur vous a trahi. Leur donner l'argent à eux.

Le *marimbero* pouvait se permettre de perdre cinq millions de dollars. Pourtant, il secoua la tête :

— Non. Je veux mon fils. Maintenant. Sinon...

— Sinon, quoi ? dit Malko.

Tina était muette, le visage enflé, les yeux pleins de larmes. Le vieux papa s'agita et dit d'une voix geignarde :

— *Señor*, nous sommes des honnêtes gens, des travailleurs. C'est mon petit-fils. Vous n'avez pas le droit...

El Gordo le fit taire d'un geste.

— Tais-toi, *papacito*. — À Malko, il dit — Vous ne sortirez d'ici qu'après m'avoir dit où est mon fils.

Malko avait prévu cette menace.

— Si vous me retenez, votre fils va mourir. Il est relié à une charge d'explosifs qui sautera dans une heure si je ne la débranche pas... Je vous ai dit que je ne plaisantais pas. Si vous me suivez quand je sortirai d'ici, ce sera la même chose. Je risque de perdre trop de temps à vous semer et d'arriver trop tard. Dans les deux cas, votre fils mourra... Il crut qu'Esteban Contador allait lui sauter à la gorge. Le *marimbero* essayait de sauver la face. Dans sa tête, tout était déjà programmé. Même la vengeance. Il avait voulu tester la résistance du *gringo*. Mais il ne fallait pas jouer avec le feu. Il examina l'homme qui lui tenait tête. Bien rasé, les traits creusés, les yeux marqués, avec une expression d'immense fatigue, mais de détermination aussi. Un homme épuisé, seul, mais qui ne bluffait pas. Son fils pouvait se trouver dans des dizaines d'endroits. Il n'avait pas le droit de prendre le risque. Malko regarda sa montre.

— Dans dix minutes je dois repartir.

* * *

L'arme à l'épaule, Jorge Paz regardait les hommes d'Esteban Contador charger dans le gros canot automobile les petits paquets de

toile huilée, entreposés depuis leur arrivée à Bogota. Ce village lacustre isolé au milieu du lac était une merveilleuse planque. Une piste partant de sa rive nord menait droit à la Sierra Nevada. Le canot commençait à s'enfoncer dans l'eau. C'était le troisième et le dernier voyage.

Sur la berge, à un kilomètre, attendait une grosse jeep Cherokee noire appartenant à El Gordo. Il passerait sans encombre à travers tous les barrages militaires. Les rebelles gagneraient la piste clandestine par des pistes plus difficiles. Pour limiter les risques. Juanita Cayon apparut, l'air renfrogné. Jorge Paz ne comprenait pas comment elle n'était pas satisfaite. Tout avait bien marché et les *gringos* étaient en déroute.

— *Hola, companera*, dit-il. *Todo esta bien*.

— Espérons que tout va bien se passer, dit la Cubaine. Il y a tant de choses à vérifier.

La partie délicate était l'atterrissage des avions. Ceux qui venaient de Cuba et le Lear jet. Cela faisait beaucoup de trafic en même temps. Il suffisait que le pilote d'un T.33 n'ait pas été payé pour que l'opération tourne au cauchemar... Juanita Cayon n'était pas inquiète de confier la drogue à Esteban Contador. Jamais il n'y avait eu de problème avec un *marimbero* de Barranquilla. Ils gagnaient trop d'argent pour ne pas être honnêtes... Ils avaient plus de six heures de trajet jusqu'au terrain clandestin, en pleine chaleur sur des pistes immondes. Le chargement du bateau était terminé. Les trois hommes de El Gordo saluèrent les gens armés du FARC.

— *Adios, hasta luego*.

— *Espéra*(34), dit soudain Juanita. Je vais avec vous.

Elle ne se sentait pas tranquille, sans savoir pourquoi. Or, sa vie dangereuse lui avait appris à ne pas négliger ses intuitions.

* * *

Esteban Contador regardait la trotteuse de sa montre. Il restait moins d'une minute avant que n'expire l'ultimatum du *gringo*. Ce serait perdre la face encore plus s'il était obligé de le rattraper, de le supplier. L'image de son fils l'obsédait. Il régnait dans la pièce une tension insupportable.

— Comment voulez-vous faire ? demanda-t-il brusquement.

C'était moins direct que « j'accepte ». Malko n'en pouvait plus, mais la phrase du *marimbero* insuffla une nouvelle énergie à son corps fatigué.

— Que proposez-vous ? demanda-t-il avec diplomatie.

— Vous me rendez mon fils et je vous apporte la marchandise, fit El Gordo. Hors de la ville. (Il réfléchit quelques instants.) Vous

connaissiez le pont sur la Magdalena. Au nord de la ville, sur la route de Santa Marta ?

— Je connais.

— Il y aura un véhicule arrêté juste avant l'entrée nord du pont avec la coca. Vous venez avec mon fils. Je repars avec lui, vous repartez avec la coca.

Malko ne discuta pas.

— Cela semble correct. À quelle heure ?

— Quatre heures ce soir.

— Entendu pour quatre heures, approuva Malko. Jusque-là, tenez-vous tranquille. J'ai pris toutes mes précautions.

Il se leva et sortit de la boutique, poussant Tina devant lui. Depuis l'agression du *marimbero*, la jeune femme n'avait pas dit un mot, se contentant de renifler. Dès qu'ils furent dans la Calle 35, elle éclata :

— Il va te tendre un piège ! Dès qu'il aura son fils, il se vengera. Fais attention.

Elle parlait comme si elle n'était pas concernée... Pourtant, la haine du *marimbero* à son égard était encore plus palpable. Malko se retourna. Personne n'était sorti de la boutique derrière eux. Il ouvrit la portière de la nouvelle Dodge qu'il avait louée le matin même.

— Je m'en doute, dit-il. Il faut seulement être plus malin que lui.

Ils firent le tour du bloc, remontant vers le marché. Aucune voiture ne les suivait. El Gordo avait pris Malko au sérieux. Pourtant, ce dernier prit la précaution de gagner la Via Cuarenta, une sorte de boulevard périphérique qui longeait la Magdalena, presque désert. Il le suivit jusqu'à la Calle 45 et se perdit dans le dédale du quartier d'Abajo. Lorsqu'il s'arrêta en face de l'immeuble abritant le consulat américain, il était sûr que personne ne l'avait suivi.

*

* *

Larry Farmer serra vigoureusement la main de Malko, le faisant entrer dans son bureau donnant sur le Paseo Simon Bolivar.

— Alors, la voiture a bien marché ? C'était bien, Carthagène ? (Il se tourna vers Tina.) Je vois que vous avez trouvé une compagnie agréable.

— La voiture a très bien marché, dit Malko. Je l'ai remise dans le parking.

— OK, dit le consul. Quand repartez-vous pour Bogota ?

C'était le moment délicat.

— Mister Farmer, dit Malko, je dois vous avouer que je ne suis pas allé à Carthagène seulement pour faire du tourisme.

— Et quoi d'autre ? demanda jovialement le consul.

— Enlever le fils d'Esteban Contador.

L'Américain éclata d'un rire énorme.

— Au moins les ennuis ne vous ont pas abattu ! Qu'est-ce que c'est que cette blague ?

— Ce n'est pas une blague, dit Malko. Je l'ai enlevé, et il se trouve en ce moment dans le coffre de votre voiture. Là où personne ne viendra le chercher, n'est-ce pas ?

Larry Farmer sembla frappé par la foudre.

— Vous êtes sérieux ? C'est dingue ! Vous savez ce que vous risquez ? Il faut relâcher ce gosse immédiatement, si c'est vrai. C'est un crime fédéral, une abomination. Vous vous rendez compte, ma fonction...

— Si cela se sait, vous serez impliqué, confirma Malko. Quelles que soient vos dénégations. D'autant que je jurerai que vous étiez au courant...

— Nom de Dieu, mais...

Il était à demi levé. Fou.

— Je sais, fit Malko, ce n'est pas bien. Mais je n'avais pas d'autre solution, et c'est pour la bonne cause.

Il expliqua tout au consul frappé de stupeur. L'Américain écoutait, atterré. Il glissa un regard terrifié vers Tina, comme si elle avait été le diable.

— Il n'y a rien dans les journaux, objecta-t-il, comme s'il se raccrochait à un dernier espoir.

— Je ne pense pas qu'Esteban Contador veuille faire de la publicité, remarqua Malko. Il aurait des problèmes avec ses clients. Ils n'attachent pas la même importance à son fils que lui.

— Mais enfin, qu'attendez-vous de moi ? explosa le consul. Je ne peux pas vous couvrir, je suis obligé de prévenir Washington... Si cela se sait, c'est un incident international...

— Justement, dit Malko, la première chose est de ne pas prévenir Washington. On ne le leur dira que si cela échoue. Par contre, il faut que vous appeliez Bogota. La DEA.

— Pour quoi faire ?

— Je ne veux pas me faire piéger. Échanger une tonne de sucre en poudre contre le fils d'Esteban Contador. Il me faut un expert en drogue de la DEA. Racontez-leur ce que vous voulez. Mais il me le faut avant quatre heures aujourd'hui. Faites-le venir par avion spécial. L'échange doit avoir lieu à quatre heures. Il est dix heures et cela prend une heure pour venir de Bogota.

— C'est tout ?

— Non, vous allez prendre mademoiselle sous votre protection. Contador veut la tuer. Il est capable de le faire avant l'échange. Ici, elle ne craint rien. En plus, j'ai besoin d'elle. Vous devez la laisser dans

ce bureau avec les clés et le téléphone.

— Mais vous me rendez complice ! s'insurgea le consul.

— Vous êtes complice, souligna paisiblement Malko. Votre seule chance de ne pas vous retrouver en retraite anticipée est que cette histoire se termine bien. Dans ce cas, Esteban Contador ne saura jamais que c'est votre voiture qui a servi. Je voudrais aussi me reposer ici, trois ou quatre heures. La fin de la journée va être très dure.

Le consul passa la main dans ses cheveux en brosse.

— *God Almighty !* Je préfère ne pas penser à ce qui peut arriver... Je m'occupe de la DEA tout de suite. Après, je m'en vais.

Malko le remercia d'un sourire. Il s'écroulait de fatigue. Son complice involontaire le regarda en secouant la tête, puis sortit du bureau. Il alla s'enfermer dans celui de son adjoint et se prit la tête entre les mains. Sa carrière et ses vieux jours allaient se jouer dans les heures qui suivent. Le prince Malko Linge était un démon. Il se promit de ne plus jamais adresser la parole à quelqu'un de la CIA.

*

* *

Esteban Contador examina les visages attentifs autour de lui. Des têtes patibulaires. Tous des meurtriers, souvent dans des circonstances peu ragoûtantes, une demi-douzaine, moustachus, huileux, armés jusqu'aux dents et surtout méchants. Le seul qui n'était pas enfouraillé jusqu'aux yeux était un petit homme en complet blanc : Felipe, son avocat. Teigneux, les cheveux clairsemés, un visage de fouine et malin comme un cent de singes.

— Si tout se passe comme je le veux, annonça Esteban Contador, chacun de vous aura une prime de cent mille pesos. Dès ce soir.

Le silence s'alourdit. Pour une somme pareille, ils auraient étripé une centaine de *gringos*. Or, il n'y en avait qu'un...

— Ramon, fit-il en pointant le doigt vers un petit gros. Tu sais ce que tu dois faire ?

— Si, fit l'autre avec un large sourire. Je suis arrêté de l'autre côté du pont avec Lopez et Rebolo. Dès que je vois arriver la Dodge, je me mets en travers de la route. Il ne pourra pas passer. Ensuite, nous descendons tous les trois et on le tue.

— Si, *muy bien*, approuva El Gordo, mais tu essaies de ne pas toucher la fille, *claro* ? Je la veux vivante... Le *gringo* vous le jetez dans la Magdalena. Nous arriverons derrière avec la Rolls, on mettra la fille dedans. S'il essaie de faire demi-tour, nous l'attendrons plus loin sur la route de Santa Marta. Ce sera encore plus facile... Ensuite, la Dodge partira comme prévu.

L'avocat écrasa son cigare et remarqua :

— *Cuidado*⁽³⁵⁾ ! Ce *gringo* est malin, il l'a prouvé. Il va se méfier.

— S'il ne me rend pas Estebanito, fit El Gordo, il n'aura pas la marchandise.

Esteban Contador regarda sa montre. Encore trois heures à tuer. Il était tellement nerveux qu'il n'avait même pas envie de boire. Il tournait comme un fauve en cage dans la petite boutique. Il s'arrêta soudain et pointa le doigt sur Ramon.

— Je veux qu'on coupe la tête du *gringo* et qu'on l'envoie à Bogota. Chez ses amis... Qu'on nous laisse en paix, nous autres Colombiens...

Tous éclatèrent de rire. La pensée de la prime fabuleuse leur donnait une faim de loup. Avec le dispositif brutal mis au point par El Gordo, le *gringo* n'avait aucune chance de s'en sortir. Esteban Contador regarda son énorme Rolex incrustée de diamants et ordonna :

— Maintenant, vous partez tous. Vous me laissez seul.

Ils obéirent. Il eut à peine le temps de fumer le quart d'un cigarillo qu'on frappa à la porte. Esteban Contador alla ouvrir. S'il y avait des vagues, le gouverneur les arrangerait.

C'était la femme du gouverneur, vêtue d'une robe jaune et noire, très décolletée. Aussitôt, El Gordo se métamorphosa en homme du monde, lui baisa la main. Elle attendait les yeux baissés. Elle était déjà venue une fois depuis le dîner d'anniversaire. Sans transition, le *marimbero* prit sa main droite et la posa sur son bas-ventre. Maria se sentit fondre instantanément. Se disant que la femme du gouverneur se comportait comme les putains des docks de la Magdalena.

— *Chupa* ! ordonna El Gordo.

Il en avait besoin pour oublier ses soucis. Maria San Martin contempla quelques instants sa proie, puis se pencha et l'enfonça dans sa bouche. On n'entendit plus que de petits bruits humides et le ronflement du climatiseur. Brusquement, El Gordo changea d'avis. Bousculant sa partenaire, il la poussa contre le bureau. Il arracha plutôt qu'il ne défit les boutons fermant la robe devant. La femme du gouverneur ne portait pas de dessous. El Gordo lui cala les reins sur le bureau où se faisaient toutes les tractations de son père, prit entre deux doigts son sexe encore humide de salive et se guida en elle. Au bout de quelques secondes, le *marimbero* éjacula avec un grognement rauque, puis resta affalé contre elle.

— Ce soir, dit-il, je vais tuer un homme et lui trancher la tête. Tu penseras à moi...

— Tu es fou, murmura-t-elle.

Elle savait qu'il disait la vérité et cela l'ouvrit encore plus. Lentement, Esteban Contador se remit à la besogner, comme s'il ne venait pas de jouir.

L'énorme pont enjambant la Magdalena était désert. Long de près de deux kilomètres, il se terminait par une courbe gracieuse. La rive nord était un marécage désert, et du côté sud, il n'y avait que les docks. Quelques cargos attendaient d'être pillés au milieu du fleuve.

Au volant de la Dodge, Malko, qui avait dormi deux heures, se sentait beaucoup mieux. À côté de lui se tenait Ralph Norton, un agent de la DEA, très intrigué, qu'il avait été chercher une demi-heure plus tôt à l'aéroport. Un peu perdu, son attaché-case sur les genoux.

— Où allons-nous ? demanda-t-il. Où sont les gens du F.2 ?

— Il n'y a pas de F.2, fit Malko paisiblement, il n'y a que nous...

L'autre s'agita avec une certaine nervosité.

— Mais ces *marimberos* sont dangereux, je n'ai même pas d'arme.

— Moi, j'en ai une, dit Malko. Mais ils ont une excellente raison de ne pas toucher un cheveu de notre tête. Faites-moi confiance...

Ils redescendaient le versant nord. À la sortie du pont, Malko aperçut avec un serrement de cœur une grosse jeep Cherokee aux glaces noires, arrêtée sur le bas-côté, sur la chaussée d'en face, capot levé. Deux hommes se tenaient à côté. Spectacle courant en Colombie.

— La cocaïne est dans ce fourgon, annonça Malko.

Il fit demi-tour sur la chaussée déserte et s'arrêta derrière la Cherokee. Aussitôt, un des deux hommes s'approcha.

— Eh, vous deviez venir seul ! dit-il.

— Mon ami est un technicien et n'est pas armé..., dit Malko. Vous pouvez le fouiller.

L'autre ouvrit la portière, et Malko aperçut la crosse d'une énorme pétoire dans sa ceinture. Il arracha presque le policier de la DEA de son siège et le fouilla rapidement.

— OK, fit-il, où est le petit ?

Malko sourit.

— Vous allez un peu vite. Je veux d'abord voir la marchandise.

Le Colombien secoua la tête.

— Pas de gosse, pas de marchandise.

— Alors, je m'en vais, dit Malko. Vous en supporterez les conséquences, ajouta-t-il d'un ton menaçant.

Sans répondre, l'autre fit demi-tour vers la Cherokee.

Celle-ci, avec ses glaces sombres, haute sur pattes, ressemblait à un gros scarabée noir arrêté au bord de la route. L'homme s'y engouffra. Malko attendait, nerveux. De grosses gouttes de pluie commencèrent à éclabousser son pare-brise. L'orage quotidien. Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec le muflé élégant et inattendu d'une Rolls Royce rouge. Deux *pistoleros* en jaillirent, moustachus et massifs, précédant la

lourde silhouette d'Esteban Contador.

Le *marimbero* se dirigea en se dandinant vers la voiture de Malko. La Cherokee et la Rolls étaient donc reliées par radio. Tout de suite, le *marimbero* attaqua, sous l'œil gourmand des *pistoleros* qui n'attendaient qu'un ordre pour se payer un *gringo*. Le policier de la DEA sembla se tasser sur son siège, dans la voiture de Malko. Un des *pistoleros* tenait à la main une « grease-gun », courte mitrailleuse américaine.

— Où est Esteban ? aboya El Gordo.

— Où est la marchandise ? répliqua calmement Malko.

— Dans la Cherokee. On vous l'a dit.

— Je veux la voir, fit Malko, j'ai amené un expert.

Les yeux boueux prirent une expression dégoûtée.

Esteban Contador murmura quelque chose entre ses dents, puis capitula.

— *Esta bien !* Que votre type aille voir.

— Allez-y, transmit Malko à Ralph Norton.

L'Américain émergea de la voiture, se dirigea vers la Cherokee, encadré par les gorilles et s'y engouffra. Les gouttes de pluie devenaient plus grosses et plus nombreuses. El Gordo secoua la tête comme un pachyderme et dit à Malko :

— Venez dans ma voiture.

Malko le suivit. L'odeur de cuir de la Rolls lui remonta le moral. Minuscule îlot de civilisation au milieu de ce pays de merde. Ils attendirent dans un silence lourd. Enfin, le policier de la DEA émergea de la Cherokee. Toujours son attaché case à la main. Il courut presque jusqu'à la Rolls éternuant violemment en y entrant.

— Bon sang, il fait un froid de canard là-bas, dit-il. C'est bon signe. La coke se conserve dans le froid.

Il ouvrit son attaché-case, et Malko aperçut deux gros sachets de plastique contenant une poudre blanche. L'Américain prit un rectangle de plastique beige contenant des alvéoles, ouvrit les deux sacs et versa dans deux des alvéoles une minuscule pincée de chaque sac. Puis, il prit un flacon dans son attaché-case et fit tomber quelques gouttes de liquide rose sur la poudre. Enfin, il trempa une lamelle de carton dans le premier mélange. Instantanément, elle vira au bleu.

— *That's the real stuff*⁽³⁶⁾, murmura l'agent de la DEA.

Il prit une autre lamelle et fit de même avec le deuxième échantillon. Le carton vira également au bleu. L'Américain releva la tête.

— Ce réactif est formel. Nous avons affaire à un produit opiacé. Évidemment, il faudrait tester tous les sacs, mais je pense qu'il n'y a pas de problème, je les ai pris au hasard. Ça plus l'apparence, je peux conclure que c'est de la coke.

Esteban Contador, qui avait assisté en silence à toute la

manipulation, haussa les épaules.

— Évidemment, que c'est de la pure ! fit-il, nous sommes d'honnêtes commerçants. Maintenant, où est mon fils ?

Ralph Norton regardait alternativement, n'osant pas poser de questions, osant encore moins comprendre.

— Vous allez le retrouver d'ici une heure, dit Malko, mais il y a encore une petite formalité...

— Quoi ! aboya le Colombien.

— Je vais conduire en lieu sûr la Cherokee, dit Malko. Je ne voudrais pas qu'il m'arrive un accident une fois que vous aurez votre fils.

Esteban Contador le regardait comme un caïman qui se prépare à foncer sur un nageur.

— Où voulez-vous aller ?

— Au QG du général Angel Costas Peredo. Ensuite, je vous rendrai votre fils...

El Gordo semblait prêt à exploser. Malko vit les veines de son cou se gonfler, ses gros yeux s'emplir de fureur impuissante. Il crut que le *marimbero* allait le frapper. Il était sûr que ce dernier avait préparé un piège et que cette précaution dérangeait tout. Il décida de porter l'estocade finale.

— *Señor* Contador, fit-il d'une voix douce. Je suis un homme prudent. Je vous rendrai votre fils, mais je veux essayer de rester vivant. Actuellement, il se trouve dans le coffre d'une voiture, quelque part à Barranquilla. Ce véhicule est piégé. La voiture sautera *de toute façon* dans une heure. Cela dépend de vous que votre fils soit dedans ou non.

» En ce moment, Tina Estoril se tient près d'un téléphone. Si je l'appelle, elle ira libérer votre fils et arrêtera la machine infernale.

» Si je ne l'ai pas appelée d'ici une heure, elle partira, et la voiture sautera. Je ne l'appellerai qu'une fois cette cargaison de drogue chez le général Peredo, et moi en sûreté avec lui.

Les traits mous du *marimbero* étaient devenus de marbre. Il demeura un long moment silencieux, observé avec horreur par le policier de la DEA qui se demandait où il avait mis les pieds. Puis, le *marimbero* dit un seul mot :

— *Vamos !*

— Vous prenez le volant de la Cherokee, dit Malko à Ralph Norton. Nous vous montrons le chemin.

El Gordo donna ses instructions au chauffeur et la Rolls s'ébranla doucement en direction du pont, suivie du gros scarabée noir. Un silence de plomb régnait dans la Rolls, troublé seulement par le bruit de la pluie fouettant les vitres. L'orage se déchaînait. De gros nuages sombres flottaient au-dessus de la Magdalena, se reflétant dans l'eau

trouble, et des trombes d'eau commençaient à s'abattre sur Barranquilla, noyant la ville d'une brume poisseuse. Peu après avoir repassé le pont, ils tournèrent à gauche dans la Calle 17, afin de rejoindre la route de Malambo. De temps à autre, Malko se retournait pour vérifier que la Cherokee était toujours là. El Gordo, tassé sur lui-même, ne luttait plus. Son masque d'empereur romain était défait. Il laissa tomber :

— Vous êtes un chien. Pire que moi.

— Peut-être, dit Malko. Quelquefois, il faut se salir les mains. Mais nos motivations sont différentes.

Le silence retomba. Un peu partout, ils croisaient des véhicules en panne, noyés. Enfin, l'enceinte du camp militaire apparut. Malko se tourna vers le *marimbero* :

— Je pense que cela ne vous dérange pas de rencontrer votre ami le général ? Il va être ravi que vous lui apportiez une telle prise. Cela le renforcera dans l'idée que vous êtes un bon citoyen...

Ils franchirent le barrage et s'arrêtèrent devant le bâtiment blanc abritant les bureaux du général Peredo. Ce dernier était sur le perron, en compagnie du consul des États-Unis, qui paraissait avoir vieilli de cent ans. Malko descendit de la Rolls et marcha vers les deux hommes, El Gordo sur ses talons. Le policier de la DEA suivit, nerveux mais ravi. Il se rua vers le consul.

— *Sir*, fit-il, c'est fabuleux ! Il y a plus de deux mille livres de saloperie dans ce *van*... La plus grosse prise depuis longtemps...

Le général Angel Costas Peredo, impassible, échangea un regard éloquent avec Esteban Contador.

— Cette prise a été possible grâce à la collaboration du *senor* Contador, dit Malko. Il a couru des risques considérables. Des risques personnels.

Spontanément, le général s'avança et étreignit le *marimbero*. C'était touchant comme la remise de la Légion d'honneur à une fripouille... Le consul échangea un regard angoissé avec Malko. Celui-ci interrompit l'effusion pour demander :

— Est-ce que je pourrais donner un coup de téléphone ?

— *Claro que si !* dit le général.

Il ne manquait que des Mariachis... Il poussa la porte, et Malko le suivit. El Gordo sur ses talons. Le bureau du général était net, avec l'habituel Christ. Dehors, la pluie redoublait, noyant tout le paysage. Malko composa le numéro de la ligne directe du consul. Rien. Il recommença. Toujours pas la moindre tonalité. Le regard boueux d'Esteban Contador était posé sur lui. De plus en plus menaçant. Il refit le numéro encore une demi-douzaine de fois. Sans plus de résultat.

— Que se passe-t-il ? demanda le *marimbero*.

— Je ne comprends pas, dit Malko, je n'ai pas de tonalité.

À ce moment, le consul entra dans le bureau. Malko lui expliqua ce qui se passait. Sans dire qu'il appelait son bureau.

— Oh, ce n'est rien, la ligne est en dérangement, dit l'Américain. Chaque fois qu'il pleut, le centre de la ville est inondé. Il faut attendre que cela sèche...

Malko eut l'impression que lui montait une coulée de fluide glacial dans la colonne vertébrale. Si le téléphone ne sonnait pas, Tina allait s'enfuir et laisser la voiture exploser.

Malko se tourna vers Esteban Contador. La voix blanche d'émotion.

— Venez, dit-il, il n'y a pas une minute à perdre. Combien de temps faut-il pour atteindre le centre de la ville ?

— Avec ce temps, presque une heure.

Malko consulta sa montre. Dans cinquante minutes exactement, la voiture contenant le fils du *marimbero* sauterait. Jamais il n'aurait pu prévoir ce contretemps. Un lourd silence régnait dans le bureau.

Malko fit face au général Peredo.

— Vous disposez d'un hélicoptère ici ?

— Non, fit le général. Il y a seulement celui du *senor* Ramirez, mais les rotors ont été démontés pour l'entretien.

Esteban Contador se ruait déjà hors de la pièce, sous le regard atterré du consul qui avait compris. Le *marimbero* poussa brutalement son chauffeur et prit le volant. Malko eut juste le temps de monter à côté de lui. Le lourd véhicule s'élança dans l'Avenida Boyaca. Le pare-brise était presque opaque de pluie. Malko avait l'estomac tellement serré qu'il ne pouvait plus respirer.

Il n'avait pas voulu cela.

Discrètement, il consulta sa montre : encore quarante-cinq minutes. La Rolls fonçait à 160 dans un flot de boue. Ils avaient une chance sur deux d'y arriver.

Esteban Contador, sans quitter la route des yeux, dit d'une voix détimbrée :

— *Gringo*, priez pour qu'il n'arrive rien à Estebanito.

CHAPITRE XIX

— Jorge ! Jorge !

Le guérillero sortit précipitamment de la case en entendant la voix de Juanita Cayon. Celle-ci se trouvait sur l'embarcadère de bois, elle venait d'arriver avec le canot automobile. La nuit tombait.

En voyant son expression, Jorge Paz comprit qu'il y avait un problème. La jeune femme courut vers lui, livide, échevelée.

— El Gordo nous a trahis. Il a livré la *coca* aux militaires... Avec le *gringo* blond. Je t'avais bien dit qu'il fallait le tuer !

Jorge n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais c'est impossible, balbutia-t-il. Il sait que...

— Ces *marimberos* sont tous des chiens, coupa Juanita Cayon. On vient de me prévenir. Un officier qui travaille pour nous chez Angel Peredo. Il les a vu arriver. Ils étaient tous là, le consul et les *gringos* de la DEA. Avec El Gordo et sa Rolls de capitaliste. Ils nous ont volés !

— Il faut le tuer, fit Jorge sombrement. Les avions arrivent ce soir. Nous avons juste le temps.

— *Vamos*, fit simplement Juanita. Il faut trouver El Gordo. Ensuite, nous gagnerons le terrain et nous partirons.

— Et les armes ?

— Je ne sais pas, fit Juanita avec un geste évasif. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

Elle prit un sac contenant des grenades et son pistolet et remonta dans le canot. Juanita Cayon se demandait comment un homme comme El Gordo avait pu les trahir ainsi, se condamnant à mort automatiquement. Même ses *pistoleros* ne pourraient pas le défendre contre un commando du FARC. Son intuition ne l'avait pas trompée : le *gringo* avait tout machiné. Elle avait eu raison de vouloir le tuer. Il n'était peut-être pas encore trop tard.

*

* *

Esteban Contador écrasa rageusement son klaxon. L'Avenida Boyaca était bloquée par une file interminable de véhicules pataugeant sous la pluie diluvienne, dans la boue, aveuglés par les rafales. Impossible de reculer ou de changer de direction, tout était bloqué. Malko s'essuya le front. Ils se trouvaient encore à plus de deux kilomètres du consulat.

Soudain, le *marimbero* jaillit de sa voiture et courut sous la pluie

battante jusqu'à un camion qui, englué, obstruait le carrefour.

— *Hijo de puta !* hurla-t-il, je suis El Gordo, dégage tout de suite.

Le chauffeur, un Indien au faciès d'abruti, le regarda sans comprendre et lui fit un bras d'honneur avant de reprendre ses efforts.

Le long serpent lumineux avançait à la vitesse d'un homme au pas. La pluie redoublait, transformant toutes les rues avoisinantes en cloaques boueux. À force de klaxon et de hurlements, El Gordo réussit à faufiler le museau de la Rolls dans le carrefour et fonça, laissant son aile arrière contre un camion. Il monta sur un trottoir et plongea dans une petite rue sombre, pas asphaltée. Un véritable torrent coulait entre les deux trottoirs. Il y eut un choc et la Rolls s'arrêta net, engluée dans la boue.

— *Madré de Dios !*

L'énorme *marimbero* donna un coup d'épaule à la portière et se jeta dehors. Personne en vue. Il se mit à hurler, brandissant des liasses de billets. Quelques silhouettes apparurent, attirés par le vacarme.

— Il y a mille pesos à tous ceux qui m'aideront, clama El Gordo.

Trois hommes s'avancèrent sous la pluie battante, tendirent les mains vers les billets offerts. El Gordo les leur fourra dans les doigts, continuant à vociférer. Ils se mirent à pousser les deux tonnes de la Rolls sans parvenir à la faire bouger d'un centimètre. Malko s'était mis au volant et jouait de l'embrayage, mais avec la boîte automatique, ce n'était pas facile... Peu à peu la rue se remplissait. Dans ce quartier de misérables, mille pesos, c'était une fortune. Bientôt, une horde rigolarde et miséreuse s'attela au lourd châssis rouge avec des exclamations joyeuses et ironiques, encouragée par les beuglements d'Esteban Contador distribuant ses billets comme un fou. Enfin, la Rolls bougea et réussit à s'arracher à la boue. El Gordo monta en voltige, jetant sa dernière poignée de billets, trempé, aphone et se laissa tomber sur le siège avant.

— Il reste combien de temps ? demanda-t-il.

Malko regarda la montre du tableau de bord.

— Dix minutes environ.

Ils avaient une chance sur mille d'y arriver. Ils émergèrent dans une avenue moins encombrée, et Malko accéléra. La pluie n'arrêtait pas, les rues étaient désertes. Il restait un bon kilomètre. Plein phares, au klaxon, la Rolls fonçait, soulevant des gerbes de boue.

* * *

Tina regarda sa montre. Cinq heures. Malko aurait dû téléphoner depuis longtemps. Quelque chose avait raté. Elle regarda le téléphone, lui adressa une prière muette. S'il ne sonnait pas, c'est que Malko était mort et qu'elle allait mourir aussi. Sans sa protection, El Gordo la

retrouverait et la tuerait. Sûrement de façon horrible.

La voiture du consul se trouvait garée dans un terrain vague de la Via Cuarenta en face de l'hôpital del Terminal. Elle se leva, regarda la pluie qui redoublait, cherchant à contrôler sa panique. Il fallait fuir, retrouver Bogota. Elle réalisa brusquement qu'elle avait laissé son argent et ses papiers au *Royal Lebolo*. Elle était obligée d'y repasser avant de prendre l'avion ou la route.

Elle retint un sanglot, prit une feuille de papier et griffonna dessus quelques mots comme on jette une bouteille à la mer :

« Malko, je suis à l'hôtel ».

Elle le mit bien en vue sur le bureau, puis se précipita vers la porte et prit l'ascenseur.

La Rolls-Royce s'arracha à la boue du Paseo Simon Bolivar et tourna à gauche dans la Via Cuarenta. La voiture piégée n'était plus qu'à trois cent mètres. L'avenue à deux voies était bien dégagée devant eux, Malko comptait les secondes. À côté de lui, Esteban Contador était tassé sur lui-même, les traits figés, fixant l'asphalte.

Malko allait ouvrir la bouche pour dire « on y est » lorsqu'un gros semi-remorque jaillit d'une rue latérale et leur coupa la route, s'immobilisant à cheval sur les deux chaussées. Malko écrasa le klaxon. En vain. La montre du tableau de bord indiquait six heures moins une. Il ouvrit la portière, se jeta dehors et partit en courant vers le terrain vague, cent mètres sur sa droite. Après avoir contourné le mastodonte immobilisé, il aperçut la voiture piégée. Seule sur le parking, près d'un mur aveugle. Il ne sentait même plus le sang battre dans ses tempes. À chaque seconde, il s'attendait à voir la Dodge se désintégrer sous ses yeux. La distance diminuait : trente mètres, vingt, dix. Il parcourut les derniers mètres presque à l'horizontale, plongeant sous l'arrière. La machine infernale était fixée sous le réservoir d'essence. Il tâtonna une fraction de seconde, trouva le pain d'explosif, remonta quelques centimètres, prit les fils le reliant à la minuterie et arracha tout. Puis, il roula sur lui-même et se releva, les poumons en feu, la main noire de cambouis et s'appuya à la carrosserie pour reprendre son souffle. La Rolls était toujours cachée par le semi-remorque. Il poussa le bouton d'ouverture du coffre qui se souleva. Son regard croisa celui, terrifié, du fils d'Esteban Contador.

Il ne sentait même pas la pluie chaude le trempant jusqu'aux os.

Soudain, il vit la Rolls-Royce en train de contourner le semi-remorque, et réalisa que le *marimbero* allait tout faire pour se venger. Il n'avait même pas une arme sur lui.

La Rolls Royce jaillit sur le parking et stoppa. Esteban Contador en sortit, un gros automatique au poing. Malko vit le bras du Colombien se tendre dans sa direction, entendit une détonation, puis une seconde.

Il fit un saut de côté et se mit à courir.

Trois détonations claquèrent encore derrière lui. Malko traversa en courant l'avenue à deux voies et s'engouffra dans une petite rue en sens unique obstruée par des camions. Aveuglé par la pluie, trempé au bout de quelques mètres, il dut ralentir.

Et Tina ? Qu'était-elle devenue ? Il ne pouvait pas la livrer à la vengeance du *marimbero*. Se faufilant le long des maisons ruisselantes de pluie, il prit la direction du consulat américain.

Le bureau du consul était vide, mais il repéra tout de suite le message de Tina.

Elle était au *Royal Lebolo* !

Le premier endroit où allait se ruer El Gordo pour retrouver Malko. Ce dernier en eut froid dans le dos. Il ne pouvait demander aucune protection officielle contre le *marimbero*. Il se sécha un peu dans les toilettes, essaya en vain de téléphoner : toujours pas de tonalité. Impossible d'appeler au secours. Il ne restait plus qu'à y aller.

* * *

Les six hommes tenaient difficilement dans la grosse Rolls. Le visage de pierre, le regard de plomb, El Gordo conduisait. Les cinq qui l'accompagnaient représentaient les plus durs de ses hommes. Esteban Contador n'avait qu'une idée : prendre vivant le *gringo* qui l'avait humilié et le tuer lui-même. Même s'il devait passer sur le corps du gouverneur... Son fils était reparti sous bonne escorte dans sa maison de Puerto Colombia.

La Rolls tourna en bas de la Carretera 54, remonta et se gara dans le parking de Xeros, juste à côté de l'hôtel. Les six hommes descendirent en même temps. El Gordo en tête, ils pénétrèrent dans le *Royal Lebolo*, ne cherchant même pas à dissimuler leurs armes. El Gordo alla droit au desk. Une employée s'avança, souriante. Le *marimbero* lui enfonça le canon de son colt entre les deux seins.

— *Donde esta el gringo ?*

La fille pâlit.

— Quel *gringo* ?... Il y en...

— Tu sais bien lequel, fit El Gordo menaçant. Celui qui est avec cette pute de Tina.

— Je crois qu'il est dans sa chambre, dit la fille.

— *Munchas gracias*, fit El Gordo.

À six, ils ne tenaient pas dans un seul ascenseur. Quatre montèrent dans l'un, deux dans l'autre. Le palier du huitième était vide. La porte de la 810 grande ouverte. El Gordo se renfournait dans l'ascenseur, ivre de rage. La fille du desk ne lui laissa pas le temps de parler.

— Tenez, il est là, il était au bar !

Malko apparut dans l'escalier du bar, accompagné de Tina. Aussitôt les six hommes se déployèrent. El Gordo s'avança vers Malko, le « 45 » au poing, devant les clients stupéfaits. Malko l'attendait, le Smith & Wesson en main, Tina à côté de lui. Les deux hommes s'immobilisèrent à deux mètres l'un de l'autre dans un silence de mort. Malko savait qu'il n'avait aucune chance d'en réchapper. Pas contre six hommes armés.

— C'est toi que je cherchais, *gringo*, dit El Gordo de sa voix éraillée.

— Laissez partir Tina, proposa Malko et nous discuterons.

Il fallait gagner du temps. Le consul était prévenu, les hommes du général Peredo roulaient vers l'hôtel, armés jusqu'aux dents. El Gordo fixa son regard boueux sur Tina et laissa tomber :

— Cette pute, je m'en fous. Qu'elle parte !

Malko la poussa en avant, et Tina descendit mécaniquement l'escalier. Au moment où elle passait près de El Gordo, ce dernier étendit le bras avec une rapidité incroyable, la crochant au cou et l'amenant contre lui. Le canon du colt s'enfonça dans les cheveux de la jeune femme, derrière l'oreille.

— Lâche ton arme, *gringo* ! cria Esteban Contador.

Malko n'obéit pas, cherchant la parade. Il sentait que l'autre ne voulait pas le tuer sur place. Il fallait gagner du temps, sauver la vie de Tina. Il allait obéir lorsque Tina pencha la tête et mordit violemment la main droite du *marimbero*. Ce dernier poussa un hurlement de douleur, son index se crispa sur la détente. Le coup partit, faisant éclater la boîte crânienne de Tina. Elle tomba sur le carrelage, morte avant d'avoir touché le sol.

Le *marimbero* pivota, visant Malko. Ce dernier avait levé son arme. Les deux hommes tirèrent en même temps ; mais la morsure de Tina faisait encore trembler le poignet du Colombien. La balle frôla Malko, arrachant du plâtre derrière lui. La sienne frappa le Colombien en pleine poitrine, faisant éclater l'aorte, déclenchant une hémorragie massive. El Gordo eut l'impression de recevoir un coup de marteau-pilon. Sa vue s'obscurcit, son bras n'arrivait plus à se soulever. Il tituba, essayant désespérément d'appuyer sur la détente de son arme.

Pendant quelques fractions de secondes, il oscilla comme un chêne qu'on abat et tomba sur la moquette rouge, à côté de Tina. Il y eut quelques secondes de silence terrifié, puis Tiro Fijo poussa un cri guttural, leva son arme et commença à vider son chargeur. Malko n'eut que le temps de plonger derrière la rambarde de l'escalier. Il remonta à quatre pattes sous une grêle de balles. Les cinq hommes tiraient en même temps, emplissant le hall de l'âcre odeur de la cordite, dans un vacarme assourdissant. Tiro Fijo lança un ordre. Le bar était un cul-de-sac, ils allaient coincer le *gringo*. Il se retourna pour

galvaniser l'homme qui se tenait derrière lui et s'arrêta net.

Une femme venait de pénétrer dans le hall, serrant une courte mitraillette contre son coude, le visage dur, les cheveux noués dans un foulard, suivie de plusieurs hommes en tenue paramilitaire. Juanita Cayon. Ce fut sa dernière vision. La Cubaine ouvrit le feu, de la hanche, balayant l'endroit où il se trouvait. Il mourut instantanément, ainsi que l'homme qui se trouvait à côté de lui.

*

* *

Juanita Cayon vit tout de suite le corps d'El Gordo et se dit d'abord qu'elle s'était trompée sur le *marimbero* et, ensuite, qu'il était trop tard. La seconde chose qu'elle aperçut furent les cheveux blonds du *gringo* responsable de tout.

Elle aussi savait que l'escalier du bar était une impasse. Cette fois, elle le tenait. Elle n'avait pas le temps d'expliquer la méprise aux hommes d'El Gordo, c'était plus rapide de les tuer. Elle remit un chargeur dans sa mitraillette, et, abritée derrière un fauteuil, visa les deux derniers tueurs du *marimbero* cachés derrière le bar. Ses hommes s'étaient déployés et en avaient abattu encore un.

Un de ceux du bar riposta et se découvrit : sa tête se transforma aussitôt en une bouillie sanglante. Le dernier sortit, les bras levés, et jeta son arme. Cela permit à Juanita Cayon de l'abattre plus facilement. Le chemin de l'escalier était libre.

Elle courut dans sa direction, courbée en deux, et aperçut le *gringo*, retranché sur les dernières marches. Tranquillement, elle s'accroupit et fouilla dans son sac. Elle en tira une grenade belge cylindrique et la dégoupilla. Elle allait la lancer lorsqu'un bruit de sirènes la fit sursauter. Au même moment un des hommes qu'elle avait laissés dehors se rua dans le hall en hurlant : *Los militares ! Los militares !*

Juanita Cayon jura à faire s'écrouler le Vatican. Elle ne pouvait pas tenir tête. Elle jeta sa grenade dans l'escalier sans grand espoir. Puis retraversa le hall en courant. C'était une question de secondes. Elle était grillée, ne pouvait plus rester à Barranquilla. Un des avions qui apportaient les armes de Cuba la ramènerait. Même s'il n'avait pas le temps de décharger.

*

* *

Au second poste de pilotage du T.33, Malko écarquillait les yeux pour percer l'obscurité. Ils volaient depuis une heure à trois mille

pieds, ratissant l'espace aérien avec un autre T.33, entre Urubia et Riohacha.

Dans les papiers d'Esteban Contador, les hommes du général Angel Costas Peredo avaient trouvé l'emplacement du terrain. C'était trop loin pour organiser une expédition, mais on pouvait intercepter les avions d'armes avec les T.33 et les forcer à se poser à Barranquilla. Pourtant le ciel restait désespérément vide. Soudain, il entendit la voix excitée du pilote dans les écouteurs.

— Ça y est, le voilà, à neuf heures au-dessus de nous.

Malko leva la tête dans la direction indiquée, aperçut se découpant sur les nuages la silhouette d'un quadrimoteur filant vers le nord. Ce fut si fugitif qu'il crut avoir rêvé. Mais déjà le pilote du T.33 inclinait son appareil et prenait la chasse. Quelques minutes plus tard, Malko entendit dans la radio l'ordre d'atterrir répété à plusieurs reprises.

Puis la voix du pilote :

— Il ne répond pas, je vais tirer une rafale de semonce.

* * *

Juanita Cayon se pencha sur le pilote cubain du vieux DC6, les doigts crispés sur son épaule.

— Tu vas pouvoir lui échapper ?

Ils volaient depuis dix minutes. À deux mille pieds, droit sur la mer. Après avoir embarqué en catastrophe. Jorge Paz, qui avait insisté pour venir avec elle, se tenait dans la cabine encore encombrée des caisses d'armes qu'ils n'avaient pas eu le temps de décharger. Le pilote se retourna, les traits défaits.

— Je ne sais pas, *companera*, nous sommes très lourds, nous ne pouvons pas manœuvrer. Mais ils tirent très mal.

Tout à coup, la voix du pilote du T.33 éclata dans le haut-parleur, donnant l'ordre de se poser. Le pilote écouta puis coupa le son.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu continues, ordonna Juanita. Jusqu'à Cuba.

Le silence retomba. Le T.33 n'appelait plus. Juanita Cayon caressa l'espoir qu'il les avait perdus. Après tout, la nuit était noire. Elle avait dans la bouche le goût amer de la défaite. Soudain, le DC6 vibra de toute sa structure, fit un écart et plongea vers la gauche. Le pilote s'accrocha frénétiquement à ses commandes, lutta quelques secondes et la chute s'arrêta. Mais le DC6 volait de façon bizarre, incliné sur une aile. Moteurs à plein régime.

— Va tout droit ! cria Juanita.

— Je ne peux pas ! protesta le pilote, les commandes ne répondent plus, je suis obligé de tourner en rond, la dérive est bloquée...

— Débloque-la ! hurla la Cubaine ou je te fais fusiller à l'arrivée.

Le front couvert de sueur, luttant avec ses pédaliers, le pilote se dit qu'il n'y aurait peut-être pas d'arrivée et que la menace de Juanita était toute académique... En bas, il aperçut les lumières d'une ville : Riohacha. Le T.33 devait rôder dans l'ombre, prêt à l'achever.

Jorge Paz s'approcha de Juanita et la prit par les épaules.

— On va s'en tirer...

* * *

Les consommateurs de toutes les *cantinas* du port de Riohacha levèrent la tête, stupéfaits. Un gros avion venait de passer à basse altitude et revenait après avoir viré au-dessus du port. Un quadrimoteur. Or, la région était interdite au survol, sauf pour les T.33 militaires.

Ce fut un immense éclat de rire. Un garçon s'écria :

— Ils sont gonflés, ces *marimberos*, ils viennent narguer les militaires sous leur nez !

L'avion revint, encore plus bas, tous ses moteurs grondant, tournant dans le noir, à très basse altitude. Comme un cheval de bois. Les gens en oubliaient de boire leur *aguardiente*. Deux tours, trois tours dix tours...

— Il a abusé de la *marimba*, s'exclama un spectateur.

On commença à prendre des paris sur le nombre de tours qu'effectuerait l'avion fantôme. Tout le monde le suivait des yeux. Soudain, alors qu'il se trouvait au-dessus de la mer, il se transforma brutalement en une boule de feu orange qui sembla tomber lentement dans l'océan où elle fut engloutie par l'obscurité.

Les rires et les plaisanteries cessèrent d'un coup. Faisant place au silence, rompu seulement par le ronronnement d'un avion plus petit mais invisible. Puis ceux qui croyaient en Dieu firent un signe de croix, regardant l'endroit où le mystérieux avion venait de s'engloutir. Les autres, le plus grand nombre, qui n'avaient pas de religion, vidèrent en silence leur *aguardiente* en l'honneur des *marimberos* fous qui venaient de mourir.

-
- 1 Merde.
 - 2 Plus vite, les gars, plus vite.
 - 3 Trafiquants de marijuana.
 - 4 Marijuana.
 - 5 Bouge ton cul.
 - 6 Ici : contremaître.
 - 7 L'argent est là-dedans.
 - 8 Voir *Opération Matador*.
 - 9 Forces Armées Révolutionnaires Colombiennes.
 - 10 Service de police spécialisé dans les affaires de drogue.
 - 11 Faire un *deal* : conclure un marché.
 - 12 Soirée.
 - 13 Café.
 - 14 Prends-moi ! Prends-moi !
 - 15 Criminel! Imbécile! Tu es l'anti-patrie.
 - 16 Va te faire foutre.
 - 17 Je n'ai rien à déclarer.
 - 18 C'est une accusation très grave ! Mais, ce n'est pas la vérité.
 - 19 Lève-toi, salope!
 - 20 A mort les serviteurs de l'oligarchie.
 - 21 Ayez pitié!
 - 22 La pipe.
 - 23 Policiers femmes.
 - 24 Sensationnel.
 - 25 Venez danser.
 - 26 Tu es belle. Très belle.
 - 27 Salope.
 - 28 « Tire juste ».
 - 29 Enculé de sa mère!
 - 30 Fidel Castro.
 - 31 Pour faire un foin du diable.
 - 32 Pédé.
 - 33 Chien, chien immonde !
 - 34 Attendez.
 - 35 Attention !
 - 36 Ça c'est du vrai.